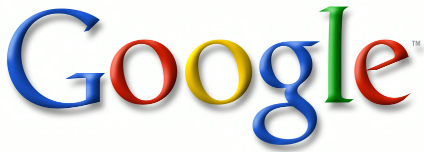
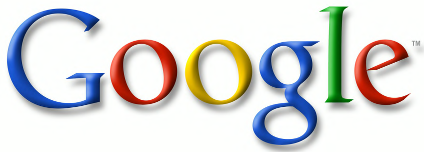



Google





Foussier

NKP

LA BARONNE

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Odéon, le 23 novembre 1871.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

ÉDOUARD FOUSSIER & CHARLES EDMOND

LA BARONNE

DRAME

EN QUATRE ACTES, EN PROSE



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
47, PASSAGE CHOISEUL, 47

M. D. CCC. LXXI

PERSONNAGES

LE COMTE DE SAVENAY. . MM. GEFFROY.
RALPH YARLEY. . . . . PIERRE BERTON.
ROLLAND . . . . POREL.
SIMONET, avoué. . . . . RICHARD.
JEAN, domestique . . . . FRÉVILLE.
LA BARONNE ÉDITH VAN-
BERG . . . . Mmes ADÈLE PAGE.
GENEVIÈVE DE SAVENAY. SARAH BERNHARDT.
GUDULE, soubrette d'Édith. . . . FASSY.
DOMESTIQUES, NOTAIRES, VALETS DE FOUS, ETC.

La scene est à Wiesbade, au premier acte, à Paris aux actes suivants, de nos jours.



LA BARONNE

ACTE PREMIER

Chalet sur un jardin, avec vérandah sur un perron auquel on est censé arriver par quelques marches ; ameublement qui sent son auberge. Table, plumes, encre, crayons, papier, etc.

SCÈNE I.

ÉDITH, GUDULE.

ÉDITH.

Tu disais donc ?...

GUDULE.

Que la direction du Casino de Wiesbade fait demander si madame la baronne veut prendre quelques billets de loterie pour les pauvres.

ÉDITH.

Les pauvres ! Je n'ai pas assez de chance à la loterie.

GUDULE.

Je vais lui rendre sa liste à cet homme et lui dire que madame est sortie.

ÉDITH.

Il y a une liste ?...

GUDULE.

Toute rose comme une contrainte.

ÉDITH.

Donne un peu, que je voie... (Lisant.) Le duc de Somerfield, lord Macarthy, le commandeur Vigliano, la princesse Stépoff...

GUDULE.

Bien malade, celle-là.

ÉDITH.

De réputation ; une vertu qui n'aura pas trop de toutes les vertus des eaux pour se refaire. — (Lisant.) Lady Kadish, — avec sa bouche en tirelire...

GUDULE.

Madame n'est pas dans ses jours de charité.

ÉDITH, continuant.

La comtesse Polnack, de Berlin...

GUDULE.

Une compatriote à madame, — belle femme.

ÉDITH.

Elle ? — Lèvres autrichiennes, nez à la roxelane, yeux à la chinoise, et cheveux à l'eau des fées. — Une table d'hôte comme celle de l'hôtel : son visage n'a pas deux convives qui soient du même pays... et se maquillant...

GUDULE.

Pour ça !... L'autre jour, en sortant du bain, n'a t-elle pas failli être obligée de payer une seconde fois : sa baigneuse ne la reconnaissait plus.

ÉDITH.

Si encore elle pouvait replâtrer ses salières, — des abîmes à fourrer les poings, — et ça a la rage de se décolleter !... si bien que, son facies achevé de peindre, lorsqu'elle vous le replante sur ses épaules en pointe, elle a l'air d'une vieille fée qui s'est mise en frais d'une tête neuve et a négligé le reste.

GUDULE.

Le dessus du panier pourtant...

ÉDITH.

La Flore thermale !..

GUDULE.

Il y a aussi la duchesse de Kardiff, ex-danseuse, veuve comme madame, et belle à l'avenant. (A part.) La reine des Ondines.

ÉDITH.

Une Vénus sortie de l'écume comme toutes les Vénus.

GUDULE.

Mais riche...

ÉDITH.

La mort de son mari ne lui a pas tout enlevé, à elle! — Ces choses-là sont faites pour moi. — Jusqu'à la compagnie d'assurances qui refuse de s'exécuter sous prétexte...

GUDULE.

Qu'il s'est fusillé, exprès, à la chasse, votre défunt, le baron Vanberg. — Faut-il être méchant!... mais il est en enfer, pain bénit. Il n'y aura rien gagné à quitter madame.

ÉDITH.

Au fait, le comte de Savenay — tu ne m'en parles pas — combien donne-t-il ?

GUDULE, cherchant sur la liste.

Oh ! pour ce que ça le prive, celui-là, avec ses milliasses de millions ! — Pas de santé pour un sou, mais de l'argent... c'est honteux ! — et il ne rougit que quand il voit madame... (A part.) Grand innocent!

ÉDITH.

Tu l'as remarqué? — Le fait est que si l'or potable était comme jadis le spécifique à tous les maux...

GUDULE.

Il l'aurait belle à mettre de l'or dans son vin. — Je le tiens. — (Lisant.) Le comte de Savenay et mademoiselle Geneviève de Savenay, sa fille, mille florins.

ÉDITH.

Mille florins!...

GUDULE.

A des pauvres!... Quand il y a tant de gens comme il faut... — Mais un cerveau malade. — Sa fille en sèche à le soigner...

ÉDITH.

Je ne les plains pas : ils sont trop riches.

GUDULE.

Malade à ce point que le docteur Yarley...

ÉDITH, lui jetant quelques billets.

Tu me fatigues, tourne-moi les talons.

GUDULE, ramassant, stupéfaite.

Trente florins!...

ÉDITH.

Je les regrette assez.

GUDULE.

C'est qu'il y a encore là, le garçon de l'hôtel avec sa note, — la cinquième fois qu'il se présente.

ÉDITH.

Une de plus, cela fera six... et qu'il attende qu'on l'appelle pour se présenter lui et sa note.—Je paie quand je suis en humeur de payer.

GUDULE.

Il paraît que ce n'est pas aujourd'hui. — Je vas le lui dire avec soin. (Elle sort.)

ÉDITH, seule.

Ils devraient bien faire leurs affaires eux-mêmes, messieurs les mendiants.— Le moyen de dire non, à des Crésus qui s'avisent de tendre la main!—Le bon Dieu les bénisse! — Un centime compte, quand on en est comme moi réduite à vivre d'une misérable pènsion que daigne me servir la famille de mon époux, par intérêt pour son nom, — et payable par quartiers... Si encore c'était par quartiers de lune. — Enfin, peut-être me porteront-ils bonheur, ces trente florins. (Yarley entre sans qu'elle l'entende, et lui applique, en riant, deux paquets de violettes sur les yeux.)

YARLEY, l'embrassant.

Qui est là?...

SCÈNE II.

ÉDITH, YARLEY.

ÉDITH, prenant les violettes.

Merci, docteur : mais un jeu à ne pas jouer avec

toutes les femmes. — Je vous donnerai à lire l'histoire de Frédégonde.

YARLEY.

Paresseuse ! — Quand j'ai ouvert la fenêtre ce matin au petit jour, Madame m'a dit : Il fera beau. Mais quant à me suivre, Madame est brouillée avec l'aurore. — Et maintenant, veut-on sortir ? (Il l'attire à lui.)

ÉDITH.

Ensemble ?... il ne manquerait plus que cela. — Finis donc... si l'on nous voyait ! Des jardins publics, ces jardins d'auberge, où, en fait de fleurs, on ne marche que sur des bouts de cigares. — Tu as fait ta tournée : comment vont les clients ?

YARLEY.

Ils ne se plaignent pas trop. .

ÉDITH.

Et le comte de Savenay ?... (Repoussant encore Yarley.) Mais mon cher, prenez donc garde !

YARLEY.

Toujours prendre garde ! quel supplice !

ÉDITH.

C'est ce supplice-là qui fait que l'amour est l'amour; un proscrit... un bandit. — Otez-lui le mystère, son manteau jusqu'aux oreilles, son chapeau jusqu'aux yeux, c'est un notaire... bon voyage ! — Autant se marier tout de suite.

YARLEY.

Qu'est-ce que je demande?

ÉDITH.

Es-tu si las de moi ?... Pourquoi faire ?...

YARLEY.

Parce qu'à se déclarer, se montrer au soleil, mon amour à moi ne peut que gagner. Laissons aux galanteries banales le ragoût de la cachotterie. Craindre de nous aimer au grand jour, n'est-ce pas nous voler la moitié de notre bonheur, mon Édith ?...

ÉDITH.

Qu'importe, puisque tu l'as, ton Édith...

YARLEY.

Dissimuler, mentir...

ÉDITH.

Mentir... mais pour les femmes, c'est l'étoffe de la vie, le mensonge!... Et puis, quoi, me souder à ton bras, étaler ta conquête, la belle gloire!

YARLEY.

Mais si tu avais à toi le plus beau diamant du monde ?...

ÉDITH.

Je n'en serais pas embarrassée, je te jure.

YARLEY.

Tu plaisantes toujours.

ÉDITH.

Nous sommes heureux, pourquoi changer? Femme ou autre chose...

YARLEY.

Eh bien! non, il m'humilie que tu sois ma maîtresse.

ÉDITH.

Tu préférerais que je fusse ton esclave ?...

YARLEY.

C'est assez d'un dans le ménage, et j'en suis à chercher le mot de tous ces faux-fuyants...

ÉDITH.

Faux-fuyants ?...

YARLEY.

Sans doute. — Tout était décidé, le paraissait au moins. — Un soir, je ne sais par quelle tendresse pour le clair de lune, nous nous en allons errer...

ÉDITH.

Aux ruines...

YARLEY.

Aux ruines de Kœnigsfels, là où précisément nous avons rencontré pour la première fois M. de Savenay et sa fille.

ÉDITH.

Tu t'en souviens ?

YARLEY.

Je m'en souviendrai longtemps, car, dès le lendemain, les hésitations de recommencer de plus belle.

ÉDITH.

La nuit porte conseil, j'ai réfléchi... — La baronne Vanberg, en effet, le beau parti à t'offrir ! Une fille noble, mais élevée tout de travers, mal mariée à une sorte de Nemrod, (Dieu lui fasse paix !) plus braque que ses chiens, le beau parti ! Pour toute fortune, quelques bribes de patrimoine, épaves du tapis vert, le gazon où toute jeune je folâtrais déjà sous l'œil de mes nobles parents qui y broutaient leur vie, plus, une pension alimentaire, de quoi mourir de faim après chaque repas, le beau parti ! — Non, je t'aime trop !...

YARLEY.

La jolie excuse ! Et ta beauté, et ton cœur, et ton âme...

ÉDITH.

Mon âme ? Stupide, va ! embrasse-moi pour ce mot-là.

YARLEY.

Mais enfin... à quand ?

ÉDITH.

Nous sommes tenace !...

YARLEY.

Un avare qui tremble toujours pour son trésor...

ÉDITH.

Tu as peur d'être volé, et tu veux te marier... Pour un médecin, tu n'es guère logique.

YARLEY.

Railler n'est pas répondre. — Quelle femme!... et s'en être affolé.

ÉDITH.

As-tu des nouvelles de Munich ?

YARLEY.

Le courrier d'aujourd'hui en apportera peut-être.

ÉDITH.

A un homme comme toi, faire attendre ainsi une misérable chaire de professeur...

YARLEY.

Elle viendra...

ÉDITH.

Qu'elle vienne donc et nous verrons après. — Je n'entends pas t'être à charge...

YARLEY.

Je travaille...

ÉDITH.

C'est de la vertu, mais ce n'est pas de vertu qu'on vit, (il s'en faut) et nous n'avons pas d'héritage à espérer, nous autres, les irréguliers de leur société.

YARLEY.

J'y ai déjà pris mes grades, dans cette société. Mes parents aussi étaient des nomades. des Anglais, c'est tout dire, sans le sou, morts aux Indes, où je suis né. — Mais si je ne suis un héritier, je suis un conquérant, et je l'empoignerai au vol, cette fortune, je te le jure, — de la façon toutefois qui sied à un honnête homme, piochant comme un nègre, aveuglé de poussière et de sueur, faisant feu des quatre fers.

ÉDITH.

Et gare !... ce jour-là, elle passera un mauvais quart d'heure, la petite dame !

YARLEY.

Si j'avais seulement quarante mille écus! — L'établissement de Marienstrom est à prendre : un site charmant et des eaux nouvelles qui, adroitement mises à la mode, guériraient tous les maux, pendant dix ans au moins, — un puits d'or!

ÉDITH.

Où les seaux descendraient d'eux-mêmes. — Ce n'est pourtant pas le Pérou que quarante mille écus.

YARLEY.

Si fait, pour nous. — N'y pensons plus.

ÉDITH.

Au contraire, pensons-y.

YARLEY.

Tu attends des visites et je reprends les miennes. — A ce soir !

ÉDITH, le retenant.

Minute ! et mon collier, — ce collier, ce fameux collier qu'on me promet tous les matins de m'apporter tous les soirs...

YARLEY, allant à son paletot.

Étourdi ! — C'est que quand je te vois ..

ÉDITH.

Tu l'as ? nous allons donc le voir, enfin ; depuis le temps...

YARLEY.

Voici. (Il lui tend un collier d'or, en forme de serpent.)

ÉDITH, l'examinant avec surprise.

L'étrange bijou ! Un serpent, l'hydre de Lerne en personne, fort et souple comme une corde. Il n'étrangle pas, le monstre ? (L'essayant.) Attache. — Il te vient de cette grande dame qui, à Munich, a empoisonné la femme de son amant qu'elle voulait épouser. — Il n'y a que les empoisonneuses pour avoir de ces bijoux. — Je ne le quitte plus : une relique.

YARLEY.

Une relique à tenir sous clé.

ÉDITH.

A cause de la sainte ? — J'en ferais bien d'autres ! Essaie un peu de te marier, pour voir...

YARLEY.

Tu es un ange !

ÉDITH.

Le moment est bien choisi pour t'en apercevoir; merci et va-t'en. — On peut venir, la preuve... (Écoutant.) c'est qu'on vient...

YARLEY.

Qui donc?

ÉDITH.

Mademoiselle Geneviève de Savenay. — Inutile qu'elle te rencontre si souvent ici.

YARLEY.

Elle ne m'y a presque jamais vu, ici.

ÉDITH.

C'est déjà trop, va, va!...

YARLEY.

C'est précisément chez son père que je vais.

ÉDITH.

Comment est-il?

YARLEY.

Bien, relativement.

ÉDITH.

Si nous avions seulement le quart de ce qu'il a de trop, celui-là!...

YARLEY, lui baisant la main.

Elle en tremble. — Juif, va!...

(Il sort.)

ÉDITH, à elle-même.

Un homme qui vous donne des dix mille florins aux pauvres, ne me refusera pas quarante mille écus, à moi. (A la cantonade.) Entrez donc, ma toute belle.

(Entre Geneviève.)

SCÈNE III.

ÉDITH, GENEVIÈVE.

ÉDITH.

Je ne vous demande pas si monsieur votre père a passé une bonne nuit. Quand votre teint est si reposé, c'est que le comte a bien dormi. — Chère petite, une Antigone!

GENEVIÈVE.

Vous avez fait prendre des nouvelles?...

ÉDITH.

J'avais tant recommandé qu'on ne vous le dît pas. — Des violettes que je suis allée, de mon pied léger, vous cueillir dans le bois, sachant à quel point vous aimez ces fleurettes.

GENEVIÈVE.

Nous ne sommes plus à apprendre combien vous êtes gracieuse, mon père ni moi...

ÉDITH.

Je ne sais pas de nature plus élevée, plus sympathi-

que, plus fine que celle de M. de Savenay. — Ah ! vous pouvez le lui répéter, il n'y a que les hommes de cette distinction qui soient de cette timidité. — Il a été soldat pourtant...

GENEVIÈVE.

Peut-être est-ce pour cela...

ÉDITH.

Il y a longtemps qu'il a quitté le service ?...

GENEVIÈVE.

Vers l'époque de ma naissance, sur les instances réitérées de ma mère qui le voyait malade et se sentait mourir.

ÉDITH.

L'homme de tous les sacrifices !

GENEVIÈVE.

Vous ne me direz jamais de lui autant de bien qu'il en pense de vous, madame. Mais je vous ai dérangée; il est encore de si bonne heure. Je m'informais près de la servante si par hasard le docteur n'était pas ici ?

ÉDITH.

Quel docteur ?

GENEVIÈVE.

Le docteur Yarley ?

ÉDITH.

Il y a des siècles que je ne l'ai vu. Il me néglige.

GENEVIÈVE.

Je désirerais savoir, de lui à moi, si, vraiment, nous pourrions sans danger nous remettre en route...

ÉDITH, émue.

Vous partez ? — C'est donc une détermination toute récente de monsieur votre père...

GENEVIÈVE.

Il me l'a annoncé tout à l'heure.

ÉDITH.

M. de Savenay semblait se trouver si bien des eaux de Wiesbade... et des soins du docteur. — Vous me percez l'âme... et vous retournez?

GENEVIÈVE.

A Savenay.

ÉDITH.

Votre château. — Une merveille, affirme-t-on ?

GENEVIÈVE.

Bien tristes à habiter, les merveilles...

ÉDITH.

C'est là que vous résidez toute l'année?...

GENEVIÈVE.

Depuis la mort de ma mère.

ÉDITH.

Vous vous la rappelez encore?

GENEVIÈVE.

Assez pour la regretter toujours...

ÉDITH.

Et votre hôtel de Paris?

GENEVIÈVE.

Une merveille aussi et habitable; mais à peine aux vacances y passons-nous quelques jours, quand mon père vient me chercher au couvent des Oiseaux où j'ai été élevée.

ÉDITH.

Les Oiseaux... jolie enseigne pour une cage à jeunes filles.

GENEVIÈVE.

Je ne suis pourtant pas fâchée d'en être dehors.

ÉDITH.

Cage pour cage, on préfère le mariage.

GENEVIÈVE.

On peut voir le monde à travers les barreaux.

ÉDITH.

Et même passer au travers.

GENEVIÈVE.

Nous ne connaissons plus personne, maintenant, sauf un ou deux vieux amis de mon père.

ÉDITH.

M. Rolland n'est pas si vieux...

GENEVIÈVE, souriant.

M. Rolland... il est presque de la maison. — Un ami à moi.

ÉDITH.

Je m'en doutais...

GENEVIÈVE.

Un camarade d'enfance,—mieux encore, le frère d'une compagne que j'aimais tendrement et qui est morte.

ÉDITH, gracieuse.

Il a hérité...

GENEVIÈVE.

Nous nous aimons beaucoup.

ÉDITH.

Un charmant garçon qui n'a qu'un tort, — deux torts : 1° De croire qu'il a une étoile...

GENEVIÈVE, gaîment.

Sirius!

ÉDITH.

2° De s'appeler Rolland, tout sec. — Si encore il était de Roncevaux, vous seriez baronne...

GENEVIÈVE.

Pourvu que je sois sa femme...

ÉDITH.

Et papa... qu'en dit-il ?

GENEVIÈVE.

Il est si bon,..

ÉDITH.

Le meilleur des hommes !

GENEVIÈVE.

Et sans vous, que serait-il advenu de lui? Les eaux qu'il prenait mal, ne lui faisaient nul bien ; un médecin, celui de l'hôtel, le soignait Dieu sait comme, — et il parlait déjà de plier bagage... Lorsqu'un beau jour, dans l'après-midi, tout à coup, il me dit : « J'ai besoin d'exercice, allons aux ruines de Kœnigsfels, à pied. » — Lui qui, de sa vie, n'a su ce que c'était que marcher !

ÉDITH.

Il est bien heureux.

GENEVIÈVE, continuant.

Et nous voilà partis ; mais la fatigue sans doute, et le soleil aidant, voici qu'à mi-chemin, mon père se trouve menacé d'une de ces crises qui me font toujours trembler. La nuit venait, le froid avec elle. Nous étions donc en quête d'un abri, lorsqu'au détour d'un pan de mur, je vois une ombre, je pousse un cri, vous de même...

ÉDITH.

Il y avait déjà de l'écho ! — Bref, je fus assez heureuse pour que ma voiture devînt la vôtre.

GENEVIÈVE.

Et depuis lors, changement à vue...

ÉDITH.

La santé du comte s'améliore...

GENEVIÈVE.

Et les jours passent comme des minutes. Je suis encore sous le charme.

ÉDITH.

Et M. de Savenay ?

GENEVIÈVE.

Lui!... Savez-vous comment je l'ai appelé l'autre fois. — Vous ne vous fâcherez pas ? — Votre amoureux !

ÉDITH.

Me fâcher, chère enfant. — Je vous aime tant... quand il m'aimerait un peu.

(Entrée de Gudule.)

SCÈNE IV.

GUDULE, ÉDITH, GENEVIÈVE,
puis ROLLAND.

GUDULE, accourant, son tablier retroussé.

Madame... madame... ils n'ont qu'à se présenter maintenant avec leurs notes...

ÉDITH, lui montrant Geneviève du regard.

Perdez-vous le sens ?... qu'est-ce qu'il y a ?

GUDULE.

Il y a, madame... (Elle ouvre son tablier.)

ÉDITH.

Des billets de banque?

GUDULE.

Un monsieur se présente pour voir Madame, je lui demande sa carte, et voilà ce qu'il me répond.

ÉDITH.

Une impertinence rare...

GUDULE, à part.

Trop rare...

GENEVIÈVE.

Quelque plaisanterie...

ÉDITH.

J'y suis! — Monsieur Rolland?

ROLLAND, paraissant.

Lui-même, Madame.

ÉDITH.

Mon louis d'hier soir...

GENEVIÈVE.

Quel louis?

ROLLAND.

Celui qu'hier soir, madame la Baronne m'a fait l'honneur de mettre dans mon jeu.

ÉDITH.

A ce régime-là, on finirait par croire à Sirius.

GUDULE, à part, sortant.

Un jeune homme à qui j'aimerais à confier mes économies.

SCÈNE V.

ÉDITH, GENEVIÈVE, ROLLAND.

ÉDITH.

C'est toujours amusant, l'argent gagné. — Moi qui ne vous remercie pas ! — Rien de neuf, d'ailleurs ?...

ROLLAND.

Si ce n'est qu'on a trouvé ce matin dans sa chambre lord Somerfield pendu à la flèche de son lit...

GENEVIÈVE.

Le duc ?...

ÉDITH.

Ruiné sans doute, la roulette...

ROLLAND.

Lui ?... Il arrivait de l'Inde, — l'arbre aux roupies, qu'il ne s'était certainement pas fait faute de secouer; — ramené, qui plus est, en Europe, par la chute d'une

de ces successions à assommer net tout autre qu'un fils d'Albion...

ÉDITH.

Alors je n'y suis plus.

ROLLAND.

Sa mère, paraît-il, est morte folle, triste fin qui avait plus d'un précédent dans la famille. De là, chez le duc, de sinistres pressentiments, qu'il tâchait vainement d'étourdir.

GENEVIÈVE.

Le malheureux!

ROLLAND.

Hier soir, mylord était invité à dîner (un dîner d'hommes, heureusement) chez le commandeur Vigliano, catholique à gros grains. Sept heures sonnant, que voit-on débarquer dans le salon, la tête rasée, vêtu d'un froc?...

ÉDITH.

Un frac?

ROLLAND.

Un froc, je dis bien.

ÉDITH.

Somerfield?...

ROLLAND.

Lui-même. — Ce ne fut d'abord qu'un éclat de rire...

ÉDITH.

On éclaterait à moins.

GENEVIÈVE.

Pauvre créature !...

ROLLAND.

Tout le monde croyait à une plaisanterie. — Or, le duc ne riait pas, tant s'en faut; aussi l'accès de gaîté fut-il court. — Là-dessus on se met à table, arrive qui plante. — Le premier service seul fut inquiété par quelques propos décousus de ce convive inquiétant en effet.—Avec le rôti, le mieux survint pour se continuer jusqu'au dessert où reparut l'homme que vous savez, froid, distingué, légèrement sarcastique et ne boudant pas le vin du Rhin. Bref, la soirée s'acheva le plus naturellement du monde...

ÉDITH.

Sans que le duc s'aperçût de sa mascarade ?

ROLLAND.

Toujours est-il qu'il fit mine de ne pas s'en apercevoir. Vers minuit, il demande sa voiture, remercie son hôte (lequel n'avait pas ri), avec plus d'effusion que n'en comporte d'ordinaire la raideur britannique, puis saluant la compagnie, il sort. — On l'enterre demain.

ÉDITH.

C'est drôle !

GENEVIÈVE.

C'est horrible .. et qu'il en soit de certaines maladies comme d'une tache originelle.

ROLLAND.

Mettons que le soleil de l'Inde a avancé la crise !... puis avec les Anglais, que sait-on ?...

ÉDITH.

Les missionnaires du suicide...

GENEVIÈVE.

Quant à moi, la seule menace de la folie suffirait à me rendre folle. (A Édith.) Et vous ?

ÉDITH.

Oh ! moi, je consentirais encore à être son héritière.

ROLLAND.

Universelle ?

ÉDITH, riant.

Je ne crains pas la contagion !... Seulement, je n'aurais pas de flèche à mon lit.

GENEVIÈVE, vivement.

Mon père là-bas avec le docteur Yarley (Elle lui envoie des baisers.)

ÉDITH.

Nous le verrons bien avant son départ !...

GENEVIÈVE.

Comment donc ?... après sa promenade. Ne vous ai-je pas annoncé sa visite ?

ÉDITH.

Mais non !... (Sortant vivement.) Ah ! M. de Savenay...

ROLLAND, à Geneviève, sur le perron.

Le baiser est un fruit qu'il faut cueillir sur l'arbre, mademoiselle.

GENEVIÈVE.

L'arbre est à lui, qu'il vienne !... Je suis si heureuse quand je le vois ainsi, pomponné, pimpant, coquet. — Il a vingt ans de moins, cher père !... La baronne est partie ?...

SCÈNE VI.

ROLLAND, GENEVIÈVE.

ROLLAND.

Elle est entrée là dedans se bichonner, je suppose... (A part.) On se met sous les armes.

GENEVIÈVE.

Une délicieuse femme... et bonne... un cœur d'or.

ROLLAND.

Elle l'aurait déjà mis en plan.

GENEVIÈVE.

Vous riez de tout : la marque de ceux qui n'aiment personne.

ROLLAND.

Les personnes présentes ne comptant pas...

GENEVIÈVE.

Vous n'avez plus si longtemps à la voir...

ROLLAND.

Nous partons!

GENEVIÈVE.

Nous partons.

ROLLAND.

M. de Savenay est parvenu à se décider...

GENEVIÈVE.

Je ne vous ai jamais vu si radieux.

ROLLAND.

C'est que, selon moi, l'air du pays lui devient malsain. — Et nous démarrons... demain... après demain? quand?

GENEVIÈVE.

Vous m'en demandez trop.

ROLLAND.

En tout cas, vogue la galère, je vous accompagne.

GENEVIÈVE.

Mais vous n'aurez pas le temps de faire sauter la banque.

ROLLAND.

Si le banquier devait sauter avec, volontiers; mais la

banque, elle, ne m'a rien fait. — Puis d'ailleurs, — entre camarades, voulez-vous que je vous dise... — j'abomine tout ce monde des Eaux, ce monde amphibie, un pied à la buvette, un autre à la roulette, bohème balnéaire sans patrie, sans domicile, n'ayant que ses colis pour pénates : cette nationalité thermale, Babylone toute moderne de gentilshommes de pacotille, de grandes dames de camelote, — pas de laine, tout coton, — émigrant aux premiers froids, Dieu sait où, avec les grues et les oies, pour reparaître aux premières feuilles avec la variole et la fièvre typhoïde.

GENEVIÈVE.

Mais dans ce monde que vous abominez tant, vous y passez tous vos étés.

ROLLAND.

Le devoir d'un homme... Je me forme... j'étudie, je scrute la vie jusque dans ses cavernes pour y piloter un jour plus sûrement ma femme.

GENEVIÈVE.

Un livre de classe alors, que vous étudiez.

ROLLAND, à part.

Et ces livres-là ne sont jamais bien propres. (Haut.) Mon grand-père, vous vous le rappelez, quand j'étais gamin, s'aperçut un jour que je fumais en cachette des cigares d'un sou; il m'embrassa sur les deux joues et m'offrit pour sa fête une jolie boîte de cigares d'un franc. — « Ne te gêne pas, me dit-il, quand il n'y en » aura plus, il y en aura d'autres. » — Je n'en fumai qu'un, je suis encore à m'en remettre.

GENEVIÈVE.

C'est bien fait.

ROLLAND.

Ainsi du reste. — Les joueurs m'ont guéri du jeu comme les gouvernements de la politique. Ces croupiers, ces pontes imbéciles, ces vieilles parques édentées, etc., etc., toutes ces laideurs froides se chauffant à leur dernier vice, voilà un spectacle réconfortant, sain à l'âme. — Les rossignols se nourrissent de chenilles et ne chantent que plus juste.

GENEVIÈVE.

En venant ici, je ne songeais qu'à la santé de mon père. Et en l'honneur de quel saint, ce prêche inat-

[illegible] ue de venir; meil-
[illegible] s'en aller...

GENEVIÈVE.

Mais encore une fois, à quel propos ?

ROLLAND.

Ulysse, naviguant au milieu des sirènes, se bouchait les oreilles avec de la cire... Épiménide, après treize ans de sommeil dans son désert de Savenay, affronte les eaux de Wiesbade, sans coton dans les oreilles... l'imprudent !

GENEVIÈVE.

A cause des Ondines. — Les voyez-vous, enlevant papa dans leur char ?

ROLLAND.

Vous connaissez donc les Ondines ?

GENEVIÈVE.

Depuis que vos amis et vous avez inventé le mot, il faudrait être sourde pour ne pas le connaître.

ROLLAND.

Le mot... mais la chose?...

GENEVIÈVE.

Les Ondines sont des demoiselles. .

ROLLAND.

Ou des veuves...

GENEVIÈVE.

Qui viennent aux Eaux chercher à se marier et qui, généralement, n'ont pas ce qu'il faut pour cela, il paraît. — Comme dans Giselle...

ROLLAND.

Giselle ?

GENEVIÈVE.

Sur le bord des lacs, dans le brouillard des sources, au clair de lune, vêtues de blanc, coiffées d'ajoncs, elles valsent au souffle des cors sonnant dans la forêt. — Apparaît le prince charmant...

ROLLAND.

L'éternel prince charmant, tout cousu d'or, ayant

souvent plus de rides que de cheveux... mais c'est égal, toujours charmant, le prince.

GENEVIÈVE.

Alors, on se montre, puis on fuit...

ROLLAND.

Sous les saules du rivage.

GENEVIÈVE.

Puis on se remontre...

ROLLAND.

Puis on refuit .. avec force ronds de jambes, pointes et repointes, (A part.) à la hauteur de l'œil. (Haut.) Le prince, fasciné, ne se tient plus d'aise, un dernier jeté-battu l'achève : il offre son cœur... on fait un joli nenni... comme ceci ; il offre sa main par-dessus le marché, on répond par un charmant oui-dà, comme cela, et le voilà abîmé dans le troisième dessous.

GENEVIÈVE.

Le plongeon final.

ROLLAND.

Et conjugal! — Bref, nous appelons Ondines toutes ces aimables personnes qui, pour une cause ou une autre, ne trouvant pas à la maison l'époux de leur choix, viennent se tapir dans leurs charmes, au bord des ondes à la mode, alcalines ou sulfureuses, peu importe! Elles ne viennent pas pour boire... Et là, guettant quelque Midas sur le retour, le plus arrivé possible, l'enguirlandent de pirouettes à elles, sentimentales, théolo-

gales au besoin, lui mettent la main dessus et l'épousent sans miséricorde, haut et court, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

GENEVIÈVE.

Toujours le plongeon final.

ROLLAND.

Retourné !

GENEVIÈVE.

Elles ne se marient donc que pour être veuves ?

ROLLAND.

Et riches, — afin de convoler plus tard en des liens plus jeunes... Des originales qui vont au mariage par où les autres en sortent.

GENEVIÈVE.

Fi l'horreur !

ROLLAND, apercevant Édith.

Parlons d'autre chose...

ÉDITH, qui a entendu.

Pourquoi donc ? Suis-je de trop ?

GENEVIÈVE, riant.

Nous parlions des Ondines...

ROLLAND, gracieusement.

Les nymphes des eaux...

ÉDITH, avec intention.

Nous sommes dans le pays !... (Entre le comte.) M. de Savenay.

SCÈNE VII.

LE COMTE, ÉDITH, GENEVIÈVE, ROLLAND.

LE COMTE.

Pardonnez-moi, madame, d'entrer sans me faire annoncer.

ÉDITH.

A Wiesbade !...

LE COMTE, embrassant Geneviève.

Tu me les a envoyés, je te les rapporte.

ÉDITH.

Et votre chère santé ?...

LE COMTE, montrant le jardin.

Je remerciais le docteur de ses bons soins dont je me souviendrai jusqu'à mon dernier jour. — Je le pourrai, je le crois, sans grand effort de mémoire.

GENEVIÈVE.

Ne l'écoutez pas, il va mieux...

ÉDITH.

Et vous nous quittez ?...

LE COMTE.

Demain ou après... il le faut...

ÉDITH.

Par ce beau soleil?

LE COMTE.

Il m'a précisément rappelé, ce beau soleil, que je dois une visite de reconnaissance aux ruines de Kœnigsfels, et je venais vous demander, madame, de consentir à être de moitié dans le pèlerinage.

ÉDITH.

Ne suis-je pas de moitié dans la reconnaissance?

LE COMTE.

J'ai commandé la voiture pour deux heures.

GENEVIÈVE.

Quel bonheur!... Je cours m'habiller.

ÉDITH.

Toute seule?...

GENEVIÈVE.

A Wiesbade!... le jardin à traverser, pas davantage. — M. Rolland m'accompagnera.

LE COMTE.

Accompagnez donc, monsieur Rolland. — A deux heures!...

ROLLAND.

A deux heures.

(Ils sortent.)

ÉDITH, à part.

La scène des adieux...

SCÈNE VIII.

ÉDITH, LE COMTE.

ÉDITH, prenant une tapisserie.

Gudule aurait pu conduire mademoiselle Geneviève.

LE COMTE.

Elle a été élevée à se conduire toute seule. — Vous travaillez donc toujours ?

ÉDITH.

Dans l'isolement où je vis, qu'inventer de mieux? On compte les points... c'est moins long que de compter les minutes.

LE COMTE.

Ma chère femme passait, comme vous, des journées à sa tapisserie.

ÉDITH.

Pauvre femme!

LE COMTE.

Et si vous daignez me faire l'honneur de venir un jour à Savenay, vous trouverez encore dans le salon, près de la fenêtre, à sa même place, l'aiguille piquée dans son dernier point,—le métier devant lequel, le soir, nous nous sommes si souvent attardés à causer. Les fleurs sont encore fraîches sur le canevas jauni, et la main sous laquelle j'avais tant de plaisir à les voir poindre, est en poussière, peut-être.

ÉDITH.

Le pire de la vie n'est peut-être pas de mourir?

LE COMTE.

C'est de vieillir... de se survivre!

ÉDITH.

Ce doit être navrant!

LE COMTE.

A certaines heures, surtout...

ÉDITH.

Ça a été toujours mon avis qu'on calomniait la mort... non que je veuille la défendre! — Qui mieux que moi a fait l'expérience de ses duretés?

LE COMTE.

Je sais... je sais.

ÉDITH.

Une imprudence, un moment d'oubli...

LE COMTE.

A la chasse...

ÉDITH.

Et j'étais veuve. — Mais l'existence aussi a des rudesses à elle. Ce n'est pas une fois pour toutes, hélas! c'est tous les jours qu'elle nous sépare de ceux près de qui elle nous semblait si légère à porter... (Pause.) Alors, fouette cocher! sans rémission? Est-ce court six semaines!...

LE COMTE.

Deux mois passés...

ÉDITH.

En vérité?...

LE COMTE.

Mais qu'importe! — tout ce qui finit est court.

ÉDITH.

Qui vous rappelle si vite?... voyons, dites-moi cela?

LE COMTE.

Je n'ai déjà tardé que trop longtemps.

ÉDITH.

Un regret?

LE COMTE.

Un retour sur moi-même, pas davantage.

ÉDITH.

Il y aurait ingratitude autrement, vous n'êtes plus reconnaissable. Le séjour de nos vallées vous a rendu l'âge que vous avez.

LE COMTE.

J'ai cent ans!

ÉDITH.

Vous mettez les poids doubles.

LE COMTE.

Si je le croyais...

ÉDITH.

Je me fais fort de vous convaincre, et je n'exige pour cela qu'une saison, ici près, à Marienstrom, un endroit dont, je suppose, vous avez entendu parler. — On vient d'y découvrir des sources véritablement miraculeuses. — Le docteur Yarley, après analyse, songerait même à s'en faire adjuger la ferme.

LE COMTE, sans répondre.

Un collier que je ne vous connaissais pas...

ÉDITH.

Une antiquaille, que, bon gré, mal gré, le cher docteur qui connaît mes faibles, m'a forcée d'accepter...

LE COMTE.

Ils sont heureux, ces médecins, on accepte leurs cadeaux... et on les porte.

ÉDITH, souriant.

Sur les épaules. — S'il vous déplaît ? (Elle fait mine de le détacher.)

LE COMTE.

Le moyen qu'il déplaise là où il est...

ÉDITH.

Pauvre docteur! quand je pense qu'il ne lui manque qu'une bagatelle de quarante mille écus, applicables au cautionnement...

LE COMTE.

Va donc pour l'an prochain, si Dieu me prête vie. J'aurai d'ici là marié Geneviève, et rien ne nous empêchera de faire une pointe à Marienstrom, elle, son mari et moi...

ÉDITH, à part.

Patatras! (Haut.) Chère petite, la marier!... quel dommage! — C'est trop jeune, si jeune. — Et nous comptons la marier, à qui... cette adorable enfant?...

LE COMTE

Vous avez vu vers qui la pousse un penchant qu'elle ne dissimule pas.

ÉDITH.

M. Rolland? — Une amitié d'enfance, c'est bon comme amitié; mais nous avons deux cœurs, nous autres femmes, celui des amis, et celui... l'autre.

LE COMTE.

C'est aller un peu vite sans doute, mais quelque chose, là, (il porte la main à son cœur) m'avertit qu'il est temps.

ÉDITH.

Permettez-moi pourtant de le remarquer, une demoiselle de Calrond de Savenay, madame Rolland... tout sec, c'est bien bref.

LE COMTE.

Un nom qui n'a contre lui, madame, que d'avoir été trop bien porté.

ÉDITH.

La fille unique du comte de... votre fille en un mot. — Noblesse oblige.

LE COMTE.

Je suis libéré. — Mon nom s'éteint avec moi ; l'ombre se fait déjà autour.

ÉDITH.

C'est vrai, vous n'avez pas de fils...

LE COMTE.

Autant donc qu'elle s'éteigne tout de suite et tout à fait, cette lampe allumée autrefois à celle du Saint-Sépulcre par Rodolphe de Savenay, de qui nous datons, puisqu'il est écrit là-haut qu'elle sera venue dans mes mains

à travers tant de siècles, pour n'y laisser que des cendres.

ÉDITH.

Toujours broyer du noir, donc!

LE COMTE.

Ah! si j'avais un fils, ne fût-ce que pour appuyer le restant de mes jours bientôt à l'abandon... car nos filles, hélas! ce n'est point pour nous que nous les élevons; autant d'oiseaux frileux qui ont peur de la neige et délaissent le nid à l'heure où leur présence le réchaufferait un peu. — Mais un fils, c'est nous, c'est nous-mêmes; c'est le nom qui se poursuit, le sang qui se continue, l'arbre enfin, le vieil arbre, toujours vivace, redoublant de racines à mesure qu'il s'elève .. c'est nous, nous tout entiers, avec nos ambitions, nos orgueils, nos desirs et jusqu'à nos faiblesses. — Ah! il n'y a que nos fils qui nous appartiennent!

ÉDITH.

Eh! mais... ceci étant, ce n'est pas votre fille qu'il faut marier...

LE COMTE.

Vous êtes sans pitié de vous rire de moi. — Le beau venez-y voir à tenter une femme élégante, spirituelle, adorable...

ÉDITH, surprise.

Monsieur le comte!... (A part.) Qu'est-ce qu'il dit donc ?

LE COMTE, continuant.

Le bel avenir de garde-malade, drapé d'or, lamé d'argent, chargé d'écussons et de panaches, — un char à six chevaux... mais quel char! — Un ange seul pourrait s'y résigner, — et encore... le mien doit être bien las de moi...

ÉDITH.

Ce n'est qu'un ange, — tandis qu'une femme...

LE COMTE.

Vous n'avez donc pas regardé ces tempes presque blanches, ces traits usés, fatigués, deux fois plus vieux que moi?...

ÉDITH.

Vous voyez bien que vous n'avez pas cent ans.

LE COMTE.

Que ne les ai-je! Que ne suis-je tout entier enseveli sous leur masse, au lieu de me sentir ainsi, ni mort ni vivant, rayé de la vie sans en être absent, le cœur plein et les bras vides, comprimant, refrénant dans ce demi-cadavre, dont l'âme est intacte, des effervescences d'étudiant, des ardeurs de solitaire, des passions comme il ne s'en allume que dans les thébaïdes!

ÉDITH.

Une larme...

LE COMTE.

Pardonnez-moi d'être si ridicule.

ÉDITH.

Ne suis-je pas une amie à qui l'on peut tout dire? — Je me sens, je crois, aussi troublée que vous. — Pensez-vous, moi qui vous parle, que je n'aie pas mes heures de désespoir? — Vous vous plaignez? Que ferais-je donc ?

LE COMTE.

Il ne tenait qu'à vous de vous remarier...

ÉDITH.

C'est vous à votre tour qui êtes sans pitié. — Une pauvresse comme moi...

LE COMTE.

Et quel or peut les payer, cette grâce, cette beauté...

ÉDITH, bas.

Allons donc!

LE COMTE.

Édith!

ÉDITH.

Monsieur le comte?...

LE COMTE.

Ah! si j'osais... mais je n'ose pas...

ÉDITH, vivement.

Ce n'est pas vous, c'est moi qui aurais dû partir, et il y a longtemps, me dérober à vos bontés, à ma

propre faiblesse... c'est moi... qui... moi... que... (A part, uivant des yeux le comte qui s'est emparé d'un crayon et d'un bout de papier.) Il écrit?...

LE COMTE.

Tenez... lisez... mais tout à l'heure... Vos paroles m'ont enhardi... il me semble que peut-être... — (s'animant de plus en plus.) Si je me suis trompé, ne me le dites pas, mais moi... moi!... c'est pour la vie!... pour la vie!... (Il sort rapidement.)

ÉDITH, allant au fond.

Il se sauve?... (Puis revenant et lisant.) « Je vous aime! » — (Après un moment de silence.) — Sa main, ni plus ni main, qu'il m'offre, agrémentée de millions!... —Je me serais pourtant contentée des quarante mille écus... — Stupide, va! — (Relisant.) « Je vous aime. » — Ça y est... et un homme qui épouse... — Tout le corps me tremble. — (Pause.) Garde-malade, sœur grise, sans doute, mais dans un palais... tandis que cette misère mal fardée, ce luxe rougi aux coudes, ce même appartement, soi-disant meublé, qui vous suit partout, cette existence enfin à écriteau jaune, pouah! ça écœure à la longue! — Si je l'épousais?... Que cherchais-je, après tout, ou plutôt, avant tout?... fortune!... J'ai trouvé. — Mais il y a aussi l'amour : c'est bon, l'amour. — Si encore le comte avait quelques dix ans de plus. (Elle réfléchit un instant, puis déchire le papier.) Allons, allons, ma belle Édith, un sacrifice, et épouse ton Yarley. Il t'adore, ce pauvre diable! Épouse-le, et à la grâce de Dieu! — C'est égal, si l'autre avait eu dix ans de plus... je ne répondais de rien! (Entre Yarley.)

SCÈNE IX.

YARLEY, ÉDITH.

ÉDITH, vivement.

Toi ! Donne-moi la main.

YARLEY.

Il ne fallait pas moins pour me remettre en selle... j'étais désarçonné.

ÉDITH.

Tu n'es pas nommé?

YARLEY.

Si fait, suppléant, remplaçant, bouche-trou, suppléant enfin. Des appointements risibles et des clients pour rire... le fretin, le rebut... mourant sans bruit, mais ne payant pas! — Une dérision!

ÉDITH.

Ayez donc du mérite. — Un homme comme toi, docteur lauréat de la première faculté de France!

YARLEY.

Ça nuit, le mérite. — La vie est une course, — les plus légers arrivent les premiers!...

ÉDITH.

Toi, par qui, ici même, il n'est pas un malade qui ne jure! — Tu n'as pas de chance!...

YARLEY.

La chance eût été de mettre la main sur quelqu'un de ces cas intéressants, doublés de quelque illustre personnage... l'un portant l'autre et l'Esculape avec... Mais je t'en souhaite!...

ÉDITH.

De sorte que tu rentres à Munich?...

YARLEY.

Le trois novembre, délai de rigueur.

ÉDITH.

Le trois. — Mais ce malade que tu cherches, tu l'as sous la main. Grand nom, fortune immense, maladie sérieuse, bizarre même...

YARLEY.

Il part.

ÉDITH.

Tu devines de qui je veux parler.

YARLEY.

M. de Savenay...

ÉDITH.

Je me charge de le retenir... je m'en charge, et qui plus est, de l'amener à faire les fonds nécessaires... — L'affaire dont tu me parlais ce matin...

YARLEY.

Marienstrom?... Donné, adjugé depuis hier. — Il n'y

a plus à y songer. — Quant à ton précieux malade, qu'il parte, sans prononcer mon nom, au plus vite, — le plus grand service qu'il puisse me rendre maintenant...

ÉDITH.

Parce que?...

YARLEY, hésitant.

C'est qu'il y a des secrets professionnels...

ÉDITH, câline.

Entre mari et femme... — Puisqu'il part...

YARLEY.

Eh bien... ma femme...

ÉDITH.

Eh bien? mon mari!...

YARLEY.

Le comte de Savenay n'a pas plus de six mois à vivre...

ÉDITH.

Six mois! — Tu es sûr?

YARLEY.

S'il les a...

ÉDITH.

La science n'est pas infaillible...

YARLEY.

Si fait, du mauvais côté, à la façon des poisons qu'elle emploie.

ÉDITH

Quelle maladie est-ce donc ?

YARLEY.

Une affection qui ne pardonne pas, au cœur.

ÉDITH.

Mais encore...

YARLEY.

Mon cours ne commence que le trois novembre.

ÉDITH, songeuse.

Oui, le trois.—Ainsi, vous autres, vous pouvez auner à quelques lignes près l'étoffe que la vie d'un homme a encore à user ?

YARLEY.

Ce monsieur de Savenay vous intéresse donc bien ?

ÉDITH.

Presque un ami à nous! — Six mois... je suis toute saisie.—Tu es bien sûr au moins de ne pas te tromper?...

YARLEY.

Certitude mathématique.

ÉDITH.

Décidément, mon pauvre garçon, tu n'as pas de chance...

YARLEY.

Ne t'ai-je pas? — Sur ce, adieu, car ne va pas croire que je sois venu exprès pour t'apporter ces mauvaises nouvelles; je suis appelé en consultation à Bade. Donc, à demain... seulement à demain...

ÉDITH.

Oui, à demain...

YARLEY.

Et ne pensez qu'à moi qui ne penserai qu'à vous...

ÉDITH, vivement, très-émue.

Je te le jure... Je n'y aurai jamais tant pensé... (Elle l'embrasse.) adieu! (Le suivant de l'œil.) Adieu! (Seule, après un silence.) J'aurai été veuve deux fois, au lieu d'une, voilà tout!...

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE DEUXIÈME

Un salon moderne à l'hôtel de Savenay, à Paris. — Écrins ouverts sur les tables, dentelles, etc.

SCÈNE I.

GUDULE, puis ÉDITH.

GUDULE, entrant, chargée d'écrins, etc.

De Wiesbade à Paris voyage et mariage, en un tour de main, bâclés! — Des cachemires... des dentelles, des bijoux, des perles! — Jolie chapelle, presque aussi jolie que la Sainte. — Un vrai macadam de pierres précieuses de toutes les paroisses... et des diamants. — A ce prix-là... — Mais il tenait au sacrement, M. de Savenay : il doit être satisfait à cette heure. L'autre soir le contrat, avant-hier la mairie, ce matin l'Église; du notaire au bon Dieu, toutes les autorités y auront passé... (Entre Édith.) Madame...

ÉDITH

Pas de lettres pour moi ? S'il en arrivait d'Allemagne, aie l'œil à ce qu'elles ne passent point par d'autres mains que les tiennes...

GUDULE.

Madame la comtesse de Savenay peut dormir tranquille...

ÉDITH.

Répète un peu : Madame la...

GUDULE.

Madame la comtesse...

ÉDITH.

Cela sonne bien. — Tiens ! de la part de madame la comtesse de Savenay... — Cela sonne mieux encore. (Elle lui jette son porte-monnaie.) C'est même ce qui sonne le mieux.

GUDULE, empochant.

Madame méritait bien le bonheur qui lui arrive. — Les débitants de médisances en seront pour leurs frais, désormais, et si leurs petits journaux allemands se sont trop occupés de madame, madame, à l'heure qu'il est, peut en revanche ne plus s'occuper d'eux... n, i, ni, c'est béni. — Madame vient de laisser tomber quelque chose.

ÉDITH, qui a retiré ses gants.

L'anneau officiel, sacramentel, l'alliance... C'est bon,

c'est bon, te dis-je, rien ne presse; tu chercheras demain. (Elle va à la table, examinant les bijoux, les pierreries, etc., qui y sont entassés.)

GUDULE.

Oh! ces boules...

ÉDITH.

Des cabochons, godiche! et des perles noires... il y a assez longtemps que j'en avais envie. J'ai des bijoux, enfin!

GUDULE.

Belle invention, tout de même, que le mariage, — pour les femmes!

ÉDITH.

Leur coup de Bourse. — Soyons justes, on fait bien les choses à Paris.

GUDULE.

Dans la joie où est monsieur...

ÉDITH, entre ses dents.

Pour ce que ça lui coûte... moins cher qu'à moi!...

GUDULE.

Car il est au septième ciel, monsieur...

ÉDITH.

S'il pouvait y rester!

GUDULE.

Mademoiselle Geneviève, en revanche, paraît moins enchantée.

ÉDITH.

Elle se consolera.

GUDULE.

Avec son mariage.

ÉDITH.

Son mariage !... Le mien doit suffire à tout le monde, quant à présent. Ce M. Rolland, au surplus, n'est pas le gendre qui me convient; il faudra qu'il déchante, l'homme aux Ondines ! C'est un mari de ma main que je garde à la petite, de ma main, un mari...

GUDULE.

Aux Oiseaux !

ÉDITH.

Tu fais des mots...

GUDULE.

Elle y a été élevée, aux Oiseaux, et dame! si on pouvait lui en redonner le goût...

ÉDITH, avec un sourire aigre.

La foi se perd, malheureusement... — Une opale... signe de malheur, dit-on.

GUDULE, tendant la main.

Je ne suis pas superstitieuse...

ÉDITH.

Ni moi. — Tu prendras pour toi mon vieux collier de

perles. — Je l'ai assez porté, celui-là ! — Ne t'extasie pas... elles sont fausses. Mais qu'importe ! fussent-elles vraies, une fois sur ton cou, elles cesseraient de l'être... par la même raison que sur le mien elles cessaient d'être fausses... — Je suis la dame, et tu es la servante. Ainsi va le monde ; et il s'étonne qu'on veuille être riche ! — Va, laisse-moi... ! — J'y suis, j'y suis donc cette fois, dans mon élément, dans l'or jusqu'au cou !...

GUDULE.

Madame marche sur son cachemire...

ÉDITH, le piétinant.

Je me rattrape !...

GUDULE, à voix plus basse.

Ce pauvre docteur Yarley !... Si seulement il pouvait nous voir...

ÉDITH, très-émue.

Ralph ! — Ne me parle pas de lui, aujourd'hui... pas aujourd'hui ! — (Montrant le collier d'Yarley qui est à son cou enfoui dans la dentelle.) C'est assez de ceci pour me le rappeler.

GUDULE, cherchant, en se dirigeant vers la porte.

Et cette alliance de madame que je ne trouve pas...

ÉDITH, avec impatience.

Encore ! — C'est bon, demain, plus tard, en balayant !

(Gudule sort, emportant le cachemire, les gants, etc. d'Édith.)

SCÈNE II.

ÉDITH, seule.

Yarley ! — Que doit-il penser ? L'avoir quitté ainsi, sans un mot, sans un signe d'adieu... sans même lui avoir fait savoir où je suis, ce que je fais, si je suis morte ou si j'existe ! — Mais maintenant, libre à moi de lui écrire. — Après tout, ce que j'en ai fait, c'est pour lui autant que pour moi. — D'ailleurs, il m'aime tant, et six mois passent si vite... (Se reprenant.) cinq mois, — et la lune de miel ! (Apercevant Geneviève.) Chère mignonne... (Jouant la tendresse.) J'ai donc quelqu'un à qui me plaindre de la façon dont votre père me gâte...

SCÈNE III.

ÉDITH, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Madame...

ÉDITH.

Pourquoi Madame?

GENEVIÈVE.

Votre appartement est tout à fait préparé. — J'ai voulu vous l'annoncer moi-même, et, au besoin, vous en montrer le chemin.

ÉDITH.

Sommes-nous voisines, au moins?

GENEVIÈVE.

Non, Madame; votre chambre à coucher est au-dessus de la mienne...

ÉDITH.

Encore Madame?... à Wiesbade, vous m'appeliez Édith.

GENEVIÈVE, surprise.

Moi?

ÉDITH.

Je vous assure...

GENEVIÈVE.

C'est donc que vous n'étiez encore que la Baronne Vanberg.

ÉDITH.

Avez-vous tant de chagrin que je sois autre chose? — Vous voici toute tremblante...

GENEVIÈVE.

Ne m'en veuillez pas... mais ce nom, Madame de Savenay, prononcé tout à l'heure devant moi, pour la première fois, m'a produit un effet si étrange...

ÉDITH.

Je vous en voudrais qu'il en fût autrement. — Bie

loin de prétendre à vous faire oublier celle dont je prends ici la place, je ne suis jalouse que de vous la rappeler, à ce point, qu'à la longue les deux images confondues n'en fassent plus qu'une dans votre cœur. — (D'un ton câlin.) En m'appliquant bien...

GENEVIÈVE.

Je tâcherai, puisque vous êtes si bonne.

ÉDITH.

Et vite, vite, plus de ces airs de saule éploré. Je veux qu'en don de joyeux avénement, il ne me soit offert que des visages joyeux.

GENEVIÈVE.

Je n'ai jamais été bien gaie... — Mon père et moi, toujours seuls, à la campagne...

ÉDITH.

Tout cela va changer, je vous le promets, et vous ne serez plus seule. Nous voici déjà trois... quatre même, si je sais compter...

GENEVIÈVE.

Quatre?...

ÉDITH.

Et M. Rolland? Je le soupçonne de ne pas mieux demander que de faire un quatrième... Qu'en pense ce petit cœur?

GENEVIÈVE.

Il ne sait plus guère que penser...

ÉDITH.

Parce que?

GENEVIÈVE.

Depuis notre retour, mon père ne parle plus de rien, lui qui, autrefois...

ÉDITH.

Voyez-vous ça!...

GENEVIÈVE.

On dirait même qu'il fait exprès, quand le nom de M. Rolland se présente par hasard, de détourner la conversation...

ÉDITH.

Oh! les pères! On ne leur prendrait jamais leurs filles, si on les écoutait. — Mais nous voici en force, et tant pis pour lui qui a ouvert la marche... un malheur n'arrive jamais seul.

GENEVIÈVE.

Méchante! un malheur...

ÉDITH.

Quelque difficulté sur le chiffre de la dot, sans doute?

GENEVIÈVE.

Le chiffre?...

ÉDITH.

Les beaux yeux de la cassette, ça s'est vu...

GENEVIÈVE.

Pas chez nous... (la regardant dans les yeux.) Les autres suffisent.

ÉDITH.

Rapportez-vous-en donc à moi pour savoir de quoi il retourne, je m'en charge.

GENEVIÈVE.

Je préfère attendre qu'il m'en parle le premier. Dans l'état de santé où il est, le contrarier, moi ! — Est-ce que je compte dès qu'il y va de lui ?

ÉDITH.

Ce pauvre M. Rolland !...

GENEVIÈVE.

Il prendra courage en me regardant... Au surplus, il était là, quand, le jour de notre départ, à Wiesbade, le docteur Yarley...

ÉDITH, vivement.

Ralph !

GENEVIÈVE.

J'ignore s'il se nomme Ralph... — ... me donna ses dernières instructions. — Je crois l'entendre...

ÉDITH.

Moi aussi, par instants...

GENEVIÈVE.

Ah ! s'il était ici, ce cher et bon docteur, je serais plus tranquille...

ÉDITH.

Vous le verrez peut-être plus tôt que vous ne croyez...

GENEVIÈVE.

C'est ma prière de tous les matins.

ÉDITH.

Ce sera donc la mienne, à dater d'aujourd'hui. Décidément, le ciel nous avait créées l'une pour l'autre !

(Entre le comte.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, ÉDITH, GENEVIÈVE.

LE COMTE.

Nos belles couleurs sont revenues, oui ? Vous étiez toutes deux si pâles, durant cette interminable messe...

GENEVIÈVE.

Tout est revenu, comme à Wiesbade.

LE COMTE, à Geneviève.

L'appétit aussi? — A peine si nous avons desserré les dents ce matin à table.

GENEVIÈVE.

Il y a des jours où l'on ne mange pas.

ÉDITH, avec intention.

Une mauvaise disposition tout à fait passagère.

GENEVIÈVE.

Et je me sens pousser une faim de loup...

LE COMTE.

Nous avons précisément à dîner le marquis de Croix Saint-Luc et quelques vieux amis du bon temps, revenus avec lui, le docteur Aubertin, entre autres...

GENEVIÈVE.

Le médecin des fous...

LE COMTE.

Et le mien...

ÉDITH.

J'ai vu, ce me semble, dans votre bibliothèque, un livre rouge de ce monsieur...

LE COMTE.

Au rayon des amis, rouge et doré sur tranche : *De la folie contagieuse et héréditaire.* Sa manie, la folie! Au demeurant, homme d'esprit et aussi gourmand qu'un médecin ordinaire.

GENEVIÈVE.

Le péché mignon de la confrérie...

LE COMTE.

Je compte donc sur vous, mademoiselle, pour qu'un festin de Balthazar nous mette dans ses bonnes grâces.

GENEVIÈVE.

Je cours...

LE COMTE.

Et nous aurons à causer ensemble, plus tard.

GENEVIÈVE, souriant.

Maintenant, tant que tu voudras... (A Édith.) Adieu.

SCÈNE V.

LE COMTE, ÉDITH.

LE COMTE.

C'est donc vous, ma chère femme... votre visage s'éclaircit enfin...

ÉDITH.

Il faisait un tel froid dans cette grande église.

LE COMTE.

N'est-ce que cela? — Vous aviez l'air si soucieux au retour.

ÉDITH.

Une cérémonie qui me rappelait tant de choses... — Je commençais à être inquiète de ne pas vous voir.

LE COMTE.

Si je vous avouais que depuis dix minutes je rôde devant cette porte, plus hésitant qu'un écolier au seuil de sa première bonne fortune. Sentez comme il bat! (Il lui presse la main sur son cœur, puis souriant et triste.) Vous n'en êtes pas aux regrets?

ÉDITH.

Quelle idée !

LE COMTE.

Non que je me paie de chimères! Nul homme ne s'en fit moins accroire. — Mais à quelque époux que vous aient jamais fiancée vos rêves, je les défie de vous en avoir promis un qui vous chérît davantage.

ÉDITH.

Ils sont réalisés, et au delà, je vous jure; c'est maintenant que je crois rêver.

LE COMTE.

Vous êtes la grâce même.

ÉDITH.

A propos de grâce, j'en ai une à vous demander. — Marions Geneviève, je vous en prie.

LE COMTE.

Tout de suite, si vous le désirez. — Hier nous étions cependant tombés d'accord qu'il serait plus sage d'ajourner...

ÉDITH.

Je n'ai pas varié, mais les meilleurs sentiments sont ceux qui prêtent aux pires interprétations, et je ne me soucie point de passer pour une marâtre.

LE COMTE.

Vous!

ÉDITH.

Pour en revenir à mademoiselle Geneviève...

LE COMTE.

Geneviève, si vous le voulez bien...

ÉDITH.

Je vous demande instamment (j'ai mes raisons...) qu'à tout le moins, il soit bien entendu, si vous persistez dans l'ajournement de ce mariage, que c'est de votre chef, uniquement de votre chef, et qu'en ce qui me concerne, au contraire...

LE COMTE.

La chose serait faite, s'il n'eût dépendu que de vous ?...

ÉDITH.

C'est cela même. — Non que je blâme ce sursis d'un an, six mois à la rigueur, que la prudence commande à votre tendresse paternelle, Dieu m'en garde ! On en a tant vu de ces passions, soi-disant éternelles, rester en route dans ce va-et-vient du monde où votre fille va vivre désormais... Mais vous concevez qu'il me répugne de débuter céans par je ne sais quel personnage de trouble-fête...

LE COMTE.

Je le conçois ! à ce point que j'ai instinctivement devancé vos scrupules, et qu'en écrivant à Rolland...

ÉDITH.

Vous lui avez écrit ?...

LE COMTE.

J'ai dû le prévenir de mes intentions.

ÉDITH.

Et vous m'avez dans cette lettre prêté le rôle d'avocat des amours?...

LE COMTE.

Le seul, en effet, qui ne jure pas sur vos lèvres.

ÉDITH.

Je ne sais que vous pour avoir de ces délicatesses! — Je vous remercie, d'autant que je ne crois pas le jeune homme exempt de quelque prévention à l'égard de votre servante...

LE COMTE.

Lui! des préventions!... il ne vous a donc jamais regardée?... mais il aura le loisir de venir à résipiscence. — Rien ne presse plus à présent : arrive que pourra, Geneviève n'est plus orpheline. Vous voici, je suis tranquille... (Avec une animation croissante.) Ma chère Édith, que je vive encore un jour, et je me tiens content...

ÉDITH.

Vous n'êtes pas raisonnable.

LE COMTE, plus pressant par degrés.

Ce fils que je rêvais je l'ai trouvé peut-être! — Ah! ce n'est plus mon orgueil qui parle, je vous le jure : toutes ces vanités dont se repaissent les âmes vides, dès que la nôtre est pleine, deviennent si misérables!... — Mais un fils, ce serait nous, nous deux...

ÉDITH.

Monsieur le comte...

LE COMTE.

Ah! vos cheveux embaument... ils embaument, vos cheveux!

ÉDITH, cherchant à se dégager.

Un parfum à moi... toutes les femmes ont le leur. — Le moyen que je vous gronde, à présent?

LE COMTE.

Me gronder?...

ÉDITH, montrant les bijoux, etc.

Tant d'argent à ces futilités!...

LE COMTE.

Hélas!... Si je savais où le soleil vend ses étoiles!... il ne faudrait pas moins pour parer ce front-là. — Partons pour Savenay, tous seuls comme deux amants, dis?...

ÉDITH.

Et votre fille que vous oubliez.

LE COMTE.

Qu'elle me pardonne! — Mon pauvre cerveau n'a de si longtemps été à pareille joie... — et puis, la campagne, en novembre...

ÉDITH, violemment émue.

Novembre!

LE COMTE.

Aubertin, s'il m'entendait, me croirait fou. (Il lui prend la main.) Tiens, l'anneau qui n'y est plus.

ÉDITH, à part, dont l'émotion redouble.

Le trois, le trois novembre!... — c'est aujourd'hui qu'il arrive à Munich, qu'il me cherche, qu'il m'attend peut-être...

LE COMTE, ramassant l'anneau qu'il trouve à terre.

Le voici!

ÉDITH, s'exaltant par degrés, vivement.

Qui?

LE COMTE.

L'anneau...

ÉDITH.

L'anneau?

LE COMTE, le lui présentant.

Il aura glissé de la main avec le gant. — L'alliance!

ÉDITH, le prenant; puis avec un rire nerveux.

Ça?... vous croyez donc à ça! — Des alliances pour rire, qui ne tiennent seulement pas au doigt et plient au premier choc... (Le tordant entre ses doigts.) des amusettes d'enfant...

LE COMTE.

Je ne vous comprends pas!

ÉDITH, au comble de l'exaltation, des larmes dans la voix.

Les alliances, les seules, les vraies, ce sont ces attaches vivantes, d'âme et de chair pétries, faisant corps avec nous comme nos propres veines... Parlez-moi de celles-là! On ne les ôte pas avec ses gants... hélas!... et quand on s'en arrache, c'est le cœur en lambeaux!

LE COMTE.

Édith!...

ÉDITH, se remettant tout d'un coup.

Pardonnez-moi, je suis absurde...

LE COMTE.

Vous m'avez effrayé...

ÉDITH, essayant de sourire.

Des spasmes... le cœur qui a ses nerfs... on n'est pas de marbre.

(Entre un domestique.)

LE DOMESTIQUE.

M. Rolland...

ÉDITH, précipitamment.

Faites entrer...

LE COMTE, souriant.

Je l'attendais...

ÉDITH, au comte, s'essuyant les yeux.

Il n'y paraît plus?

LE COMTE, à Rolland.

Entrez, mon cher, vous êtes le bienvenu. — (Au domestique qu'il arrête d'un geste.) Un moment...

ÉDITH, à Rolland.

Nous parlions de vous...

ROLLAND.

Madame la mariée...

ÉDITH.

Vous allez bien?

ROLLAND.

Je tenais à vous renouveler mes compliments...

ÉDITH.

Je les accepte... à charge de revanche, j'espère. — Vous permettez que j'aille faire connaissance avec mon appartement?

LE COMTE.

La comtesse se retirait, en effet...

ROLLAND.

Nous sommes gens de revue, heureusement.

LE COMTE, au domestique.

Conduisez madame chez elle et attendez ses ordres.

(Le comte lui baise la main.)

ÉDITH, à part.

Ah! si c'était à refaire!

(Elle sort rapidement.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, ROLLAND.

LE COMTE.

Mon cher ami, parlons peu, parlons bien... — Je hais les situations fausses, c'est pourquoi, j'ai tenu à établir tout de suite la nôtre. — Le pied sur lequel je vous ai toujours reçu, et que je vous ai laissé prendre dans la maison, vous est un sûr garant de l'estime où je vous tiens. — Vos parents étaient de mes amis, et votre pauvre sœur, douce créature enlevée dans sa fleur par un de ces fléaux que le ciel déchaîne sur les enfants, lorsqu'il a besoin, j'imagine, de se recruter des chérubins, avait voué à Geneviève une affection que j'ai vue avec plaisir ma fille reporter sur vous...

ROLLAND.

Aussi gardé-je à tous trois une gratitude éternelle.

LE COMTE.

De là, les projets que vous savez, éclos d'eux-mêmes, pour ainsi dire, et si bien noués tout d'abord, que l'idée ne nous était pas venue jusqu'ici de nous en expliquer davantage. — Aujourd'hui...

ROLLAND.

Aujourd'hui?...

LE COMTE.

Je ne me dédis de rien...

ROLLAND.

Avouons que le jour serait mal choisi...

LE COMTE.

J'y aurais mauvaise grâce, en effet; mais, selon que je vous l'ai marqué, je désire ajourner.

ROLLAND.

Un sursis à l'exécution!...

LE COMTE.

Tout réfléchi, Geneviève est trop jeune...

ROLLAND.

C'est se plaindre que la mariée soit trop belle.

LE COMTE, continuant.

Et il y aurait vraiment, sans parler du reste, il y aurait cruauté à moi que rien n'y force plus, à supprimer de sa vie ces années de printemps... les seules qui ne reviennent pas, hélas! car on peut dire des autres qu'elles reviennent tous les ans, tant elles se ressemblent.

ROLLAND.

Permettez-moi de me récuser; la poésie et moi nous sommes brouillés depuis le collége, à cause des vers latins; et ce que j'entends n'est pas fait pour nous réconcilier.

LE COMTE.

Beau malheur! quelques mois de retard... un grain de suie sur une rose...

ROLLAND, à demi-voix.

Je soupçonne de quelle cheminée vient le grain de suie. (Haut.) Et le nombre de ces quelques mois?

LE COMTE.

Une douzaine...

ROLLAND.

Autrement dit, un an...

LE COMTE.

Peut-être plus, peut-être moins...

ROLLAND.

Nous voici loin de compte...

LE COMTE.

Vous avez compté sans les nouvelles circonstances. Laissons à cette enfant le temps de se reconnaître, que diantre!

ROLLAND.

Un mot qui donnerait à entendre que les sentiments de mademoiselle Geneviève ont pu s'égarer. — Gageons qu'il n'est pas de vous, le mot, il est trop dur!...

LE COMTE.

Si c'est à madame de Savenay que va l'allusion, elle n'est pas heureuse, car en dépit de la déférence que je lui dois, je n'agis ici que de mon chef et contre son avis...

ROLLAND, surpris.

En vérité?

LE COMTE.

Vous avez des préventions, je le sais.

ROLLAND.

Contre la Baronne?

LE COMTE.

La Comtesse, s'il vous plaît?

ROLLAND.

Un lapsus! — Et à propos de quoi ces préventions?... Chacun pour soi en ce bas monde, et bien simple qui fait la petite bouche quand la manne lui tombe du ciel!

LE COMTE.

La manne?...

ROLLAND.

Au surplus, en eussé-je, qu'elles auraient disparu. La joie, le bonheur, la gaîté, la santé, le passé même, semblent ressusciter autour d'elle comme par enchantement. — Jamais la maisonnée n'eut un tel air de fête! — Et si j'étais de vous... le bon moment pour marier ma fille!

LE COMTE.

Dix-huit mois, — ce n'est pas la mer à boire!

ROLLAND.

Le supplice de Tantale. — C'est bien pis!

LE COMTE.

Mettons un an...

ROLLAND, changeant de ton.

D'ici un an...

LE COMTE.

Vous redoutez un malheur? — Rassurez-vous, l'horloge est remontée, et pas à la veille encore de sonner sa dernière heure! — Je veux, si, comme j'en suis certain, vous persistez, Geneviève et vous, dans les mêmes sentiments, je veux célébrer l'anniversaire de mon propre mariage par la célébration du vôtre. Tout ce que j'exige, c'est que par convenance vous mettiez d'ici là quelque intervalle entre vos visites.

ROLLAND.

Ne plus vous voir tous les jours? Mais c'est me retirer l'emploi de mes yeux.

LE COMTE.

Vous nous passerez bien cette légère épreuve?

ROLLAND.

Une épreuve, soit! Jusqu'à nouvel ordre je m'abstiens de reparaître... et ne me remerciez pas, car si je le dis, c'est que je suis sûr qu'il ne se fera pas longtemps attendre, le nouvel ordre. — Est-ce que vous, tout le

premier, vous qui parlez, vous pourriez vous passer de moi? Est-ce que je ne suis plus le Rolland d'autrefois, le bambin que vous faisiez sauter des heures, en équilibre, sur le bout de votre pantoufle, et pour qui la pauvre Comtesse de Savenay — l'autre — avait toujours un baiser sur les lèvres et un bonbon sous la main... votre Rolland à tous, enfin! — Avant huit jours vous m'aurez rappelé, avant deux jours...

LE COMTE, riant.

Avant vingt-quatre heures!

ROLLAND.

Je n'osais pas le dire, et par télégramme, la simple poste ne suffisant plus à votre impatience! —Tout cela, des mauvaises pensées qu'on vous souffle, et qu'un souffle emportera... (Interrompant le comte.) Gageons... une discrétion; mais je vous avertis que je serai indiscret.

LE COMTE.

La partie ne serait pas égale, puisque son gain ne dépendra que de moi...

ROLLAND.

Vous vous le figurez... Erreur!

LE COMTE, gaiement.

Parce que?... parce que...

ROLLAND.

Sirius! Le comptez-vous pour rien?

LE COMTE.

Il y perdra son latin, Sirius.

ROLLAND.

Va pour le grec alors : Σιριος.

GENEVIÈVE, entrant.

Vous parlez grec ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

ROLLAND.

Et pour l'amour du grec... (Il va pour lui baiser la main, puis s'arrêtant court.) On dirait que vous avez pleuré.

LE COMTE, avec une nuance d'impatience.

Encore ! Qu'est-ce qu'il y a, voyons. Tu nous écoutais ?

GENEVIÈVE, essayant de sourire.

Puisque vous parliez grec.

LE COMTE.

Explique-toi, de grâce !

GENEVIÈVE, timide.

Le portrait...

LE COMTE.

Quel portrait?

GENEVIÈVE.

Maman...

LE COMTE.

Eh bien, quoi, maman?...

GENEVIÈVE.

Qui était dans le grand salon, à la place d'honneur...

LE COMTE.

Après...

GENEVIÈVE.

On l'a retiré pour le mettre dans ma chambre...

ROLLAND.

Déjà.

LE COMTE.

Où est le mal, et quel meilleur endroit où le placer!...

GENEVIÈVE.

Celui où il était...

LE COMTE.

Puisqu'on va le repeindre, le redorer, le grand salon! Et d'ailleurs, la place d'honneur pour une mère n'est-elle pas chez sa fille?

GENEVIÈVE.

J'ignorais...

LE COMTE.

Avant de pleurer, on s'informe, que diantre! La personne qui a donné l'ordre a fait preuve du tact le plus délicat, et avant de l'accuser...

GENEVIÈVE.

Je n'accusais personne...

LE COMTE.

Je sens ici, contre elle, je ne sais quel parti pris de dénigrement par insinuation qui m'afflige, chez toi surtout. Ce matin, à cette messe, tu semblais assister à un enterrement, et depuis, tu continues à mener le deuil de je ne sais quelle chimère, dont il serait temps de nous délivrer.

GENEVIÈVE.

Est-ce ma faute, si je me figurais qu'après ma mère tu ne pouvais aimer que moi au monde?...

LE COMTE.

Les voilà tous, les enfants! égoïstes comme des idoles! — Est-ce que vous n'aimez que vos parents, vous autres? — Donnez-leur donc l'exemple, et commencez par n'être qu'à eux, pour exiger qu'ils ne soient qu'à vous...

GENEVIÈVE.

Je t'en prie... ne te fâche pas... calme-toi... je te demande pardon...

LE COMTE, demi-aigre.

On me souffle soi-disant de mauvaises pensées... ma volonté même n'est plus à moi...

ROLLAND.

Une plaisanterie.

LE COMTE, à Rolland.

A l'honneur de vous revoir. — C'est à mademoiselle que je parle...

ROLLAND.

Vous êtes bien sévère...

LE COMTE.

C'est que je suis blessé. (Il s'assied, la tête dans ses mains.)

GENEVIÈVE, bas, à Rolland.

Allez... et ne lui en veuillez pas... un rien le met aux champs... Tout le tort est à moi qui n'ai pas réfléchi...

ROLLAND, de même.

Vous, si tout le monde vous ressemblait, le paradis ne serait pas assez grand !...

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, allant doucement à lui.

Je n'ai jamais demandé à te quitter; si tu veux que je ne me marie pas ? — Ta place dans mon cœur est demeurée la même... mes plus chers amis n'y viennent

qu'en second. — J'étais toute petite que tu m'aimais déjà, toi, et fussé-je laide comme le péché, tu m'aimerais toujours...

LE COMTE.

J'ai été injuste à mon tour, tant l'injustice me révolte! Pour peu qu'il y ait disparité d'âge ou disproportion de fortune, il n'est noirceur dont, à tort et à travers, on ne cherche à salir une pauvre femme!

GENEVIÈVE.

Je n'ai pas remarqué...

LE COMTE.

L'envie et ses rancunes...

GENEVIÈVE.

Rancunes de quoi?

LE COMTE, *s'animant par degrés.*

Est-ce qu'on sait?... l'envie! — Mais que m'importe, au fait, l'opinion des autres? — La tienne seule me tient au cœur, pour elle comme pour moi. — Ta mère, dont tu invoquais le souvenir tout à l'heure, n'a jamais eu pour toi tendresse plus profonde; et c'est de là, entre la Baronne et moi, qu'est parti le premier trait d'union. — Oui, c'est dans tes mains, pour ainsi dire, que se sont rencontrées les nôtres, et c'est là qu'elles se sont enchevêtrées pour la vie... — Tu ne m'auras jamais valu que du bonheur! — Mais par contre, si en l'épousant je ne me suis créé un titre de plus à ton affection, si jamais j'exprime un regret ou j'encours un reproche, tu m'entends, je te délie de toute confiance,

je t'affranchis de tout respect. — J'avais charge d'âme et j'ai démérité.

GENEVIÈVE.

Est-ce qu'il est possible que tu te trompes ?

LE COMTE.

Cela ne m'est pas permis du moins.

GENEVIÈVE.

Et puis tu ne dois pas de comptes à ta fille...

LE COMTE.

Le jour où je ne pourrais les lui rendre, tête haute, mes comptes, on verrait, ce jour-là, de quoi je suis capable. .

GENEVIÈVE, le calmant.

Ces emportements te font mal,.. le docteur Yarley les redoutait si fort... — Je t'en supplie...

LE COMTE, souriant.

C'est fini... — Nous allons désormais être sages... tous les deux, n'est-ce pas ?... — O mon trésor, va l'embrasser !... (Il l'embrasse, très-ému... Geneviève sort. Le comte, seul.) Enfin !... le premier moment à passer.

(Entre un domestique.)

LE DOMESTIQUE.

Quelqu'un est là, demandant à voir monsieur le comte.

LE COMTE.

Qui, ce quelqu'un-là ?... il n'a pas dit son nom ? — J'y suis pour tout le monde aujourd'hui... faites entrer.

SCÈNE IX.

YARLEY, LE COMTE.

LE COMTE.

Le docteur Yarley ! — à Paris, vous, depuis quand ?

YARLEY.

Dix minutes... j'arrive d'un seul trait d'Allemagne. — Tel que vous me voyez, je devrais être à Munich, mais l'annonce de votre prochain mariage a traversé le Rhin, et me voici...

LE COMTE.

On ne vous en a point fait part ?...

YARLEY.

On s'en est bien gardé...

LE COMTE.

A cause, s'il vous plaît ?

YARLEY.

On ne se marie pas ainsi, ce serait trop commode. — Désolé, mais impossible, le mariage ; et remerciez Dieu de ce que j'arrive à temps.

LE COMTE.

En ce sens?...

YARLEY.

Que les baronnes Vanberg ne s'épousent pas. — On se tue, on se damne pour ces créatures, mais se faire bénir en leur compagnie, allons donc! à moins qu'on ne soit, comme votre serviteur, un pauvre diable de médicastre, ne tenant à fer ni à clou, sans parents ni argent pour en avoir, sans enfants, et dont le nom n'est que le numéro de galérien, sous lequel il trime dans la vie. — Mais vous, monsieur le comte de Calrond de Savenay, lorsque, par impossible, vos pareils épousent de ces baronnes, ils ne dérogent pas... ils se dégradent!

LE COMTE.

Monsieur, ou c'est une gageure, ou les fumées d'une course à toute vapeur vous ont troublé le sens.—Faites un effort et revenez à vous, je vous y engage.

YARLEY.

Je mens!... Je calomnie Madame!... — Je vous rends un fier service, croyez-moi : vous auriez tort de le mal prendre.

LE COMTE.

Il est heureux pour vous que j'aie assez de pouvoir sur moi-même pour ne pas oublier les services que vous avez pu me rendre ailleurs. — Sortez! — sortez, vous dis-je.

YARLEY.

Vous n'aurez pas à me le répéter, mais à tout à l'heure ! — La calomnier ! quand je voudrais de mon sang enlever une à une les taches de son passé; quand j'ai été seul à prendre sa défense, me bouchant les yeux, les oreilles, pour ne voir ni entendre. — Elle m'avait ensorcelé ! — la *jettature!* Il y a des femmes ainsi, elles vous regardent et on est à elles. Pourquoi ? Comment ? Mystères... La science constate; explique qui pourra. — Je l'aimais! — Vous concevez maintenant que ce mariage est impossible.

LE COMTE.

Vous avez dit?

YARLEY.

Prenez garde !... avec votre flegme vous me pousseriez plus loin que je ne veux.

LE COMTE.

Ailleurs que chez moi vous auriez tort de vous y fier, à mon flegme...

YARLEY.

Où est Édith ?...

LE COMTE.

Je vous défends de la nommer ainsi...

YARLEY.

Vous me défendez !...

LE COMTE.

Je vous défends...

YARLEY.

Et moi je vous défends d'épouser ma maîtresse!...

LE COMTE.

Vous en avez menti...

YARLEY.

On ne vient pas de si loin pour mentir...

LE COMTE.

Vous êtes le dernier des infâmes, des lâches...

(Paraît Édith.)

YARLEY.

Édith!

LE COMTE.

La comtesse de Savenay, monsieur!...

YARLEY, atterré.

La comtesse!...

ÉDITH, à voix basse.

Lui!...

SCÈNE X.

ÉDITH, YARLEY, LE COMTE.

LE COMTE.

Madame ! — Un misérable que je vous donne à confondre ! — Sa maîtresse, vous êtes sa maîtresse ! — Vous arrivez à point, j'allais... j'allais l'étrangler. — Qu'attendez-vous pour le chasser ? — Vous n'avez donc pas compris ? — Sa maîtresse ! entendez-vous cette fois ?

ÉDITH, interdite, à Yarley.

Vous...

YARLEY, au comte.

Oui, chassez-moi, tuez-moi, crachez-moi au visage. Je suis un misérable, un insensé, un lâche... — (Bas à Édith.) N'avouez pas, vous le tuez !

LE COMTE, à Édith.

Vous ne répondez pas ! — C'est donc vrai ! !... — (Édith, baissant la tête, se laisse glisser avec affectation aux pieds du comte : stupeur d'Yarley.)

LE COMTE, foudroyé, après un silence.

Les infâmes !...

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE TROISIÈME

Salon lambrissé, de grand style ; au fond, porte-fenêtre donnant sur une galerie vitrée qui ouvre sur un jardin ; cheminée, glaces, etc. Portes de côté, etc. Il fait nuit.

SCÈNE I.

ÉDITH puis YARLEY.

ÉDITH paraît, marchant sur la pointe des pieds, regardant, écoutant. — Sept heures sonnent au dehors.

Personne ! (Revenant sur ses pas.) Tu peux sortir. (Yarley paraît.) Sept heures. (Ouvrant les volets de la porte-fenêtre derrière laquelle le jardin plein de neige.) Il a neigé, mais nous sommes à temps : à peine s'il fait jour. (Lui faisant signe de marcher plus doucement.) Pas si fort, on peut entendre...

YARLEY, très-animé.

Que m'importe à présent !... qu'il me soufflette, qu'il me foule aux pieds cet homme, votre mari... je n'aurai que ce que je mérite.

ÉDITH.

Est-ce que je le connais, cet homme, mon mari?...

YARLEY.

M'écrire hier soir qu'elle est mourante... qu'on m'attendra vers minuit à la porte du jardin... qu'il y va de sa vie... que je vienne, que j'accoure!... — Et à l'heure qu'il est je suis encore ici...

ÉDITH, posant la tête sur son épaule.

L'ingrat!

YARLEY.

Il disait bien : Je suis un misérable.

ÉDITH.

Comme elles ont volé vite ces heures enchantées! — C'est donc toi!...

YARLEY, reculant.

Édith...

ÉDITH.

Tu ne m'échapperas plus à présent.

YARLEY.

Est-ce donc moi qui, au mépris de tous les serments, me suis, à la dérobée, enfui de là-bas?

ÉDITH.

Le passé est passé... tout cela est fini. — Laisse-moi, comme autrefois, poser ma tête sur ton cœur...

YARLEY.

Eh bien! oui!... S'il y a encore de l'honneur pour nous au monde, il est dans notre amour. — Partons, fuyons, ensemble cette fois, toujours ensemble... (Suppliant.) Je t'en conjure, fuyons...

ÉDITH, froidement.

Non... j'irai jusqu'au bout. — Détourne la tête si tu veux, je suis sa femme, j'ai le nom ; coûte que coûte, il me faut le reste. Je ne quitte pas la place.

YARLEY.

Une tête de fer!

ÉDITH.

Borne-toi à m'aimer, tu n'es bon qu'à cela.

YARLEY.

Enfin qu'espères-tu ?

ÉDITH.

Que sait-on?... Il y a un Dieu pour les femmes! — On marche là-haut, en admettant qu'on se soit couché... (Ouvrant la fenêtre.) Le comte est capable de descendre... Va... la porte au bout de l'allée... (Avançant sur le perron, puis rentrant.) Enveloppe-toi bien, il fait un froid de loup...

YARLEY.

Si tu voulais pourtant...

ÉDITH.

Non... Quand j'ai dit non c'est comme quand j'ai

dit oui. — Cette fois on vient, c'est lui... va-t'en!... (Elle le pousse dehors, ferme la fenêtre et pousse le volet dessus, le jour a paru : Édith reste seule.) En somme, ils valent mieux que nous ces hommes!... mais ça vit de rien, ça s'habille d'un paletot et ça va à pied... tandis que nous. (Après un silence.) Le voici!... C'est égal, le cœur me bat...

(Entre le comte, cravate blanche en désordre, toilette de la veille.)

SCÈNE II.

LE COMTE, ÉDITH.

LE COMTE.

Ici, à pareille heure!...

ÉDITH.

J'étouffais là dedans... je cherchais du jour, de l'air...

LE COMTE.

Ouvrez alors... (D'un mouvement violent il ouvre les volets de la porte-fenêtre du fond; le jour inonde la scène.) Des empreintes de pas!... Vous êtes donc sortie?...

ÉDITH.

Avant de quitter la maison, j'ai voulu en faire le tour... est-ce défendu?...

LE COMTE.

Qui vous a parlé de quitter la maison?...

ÉDITH.

Ne m'en suis-je pas exclue moi-même ! — Sotte, qui ne t'es pas rappelé le dernier mot de ce misérable, suspendu sur la planche fatale, entre ce monde et l'autre : « N'avouez jamais ! » Il connaissait les hommes !

LE COMTE.

Force vous était bien d'avouer, ne fût-ce que pour sauver les jours de votre digne amant, sans compter l'espoir d'abréger les miens. — Votre complice ! je pense. — Une comédie complotée d'avance !...

ÉDITH.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais quittons-nous sans injures, vous m'obligerez...

LE COMTE.

Soit, mais pas avant d'avoir trouvé un prétexte à cette rupture...

ÉDITH.

La vérité ne suffit plus ?...

LE COMTE.

Si je n'avais à en rougir que devant moi...

ÉDITH.

Devant qui donc encore ?

LE COMTE.

Devant ma fille, madame...

ÉDITH.

Geneviève...

LE COMTE, la reprenant.

Mademoiselle Geneviève. — Elle aura été plus sagace que son père !...

ÉDITH.

Vous voyez que j'ai raison. De quel front resterais-je une minute de plus près d'une personne si perspicace ?

LE COMTE.

Et de quel front voulez-vous, moi ! que je subisse ses questions ? Faut-il qu'à mon tour je lui avoue que son père épris d'une... épris de vous, aveuglé, dupé, hébété de passion, prenait pour femme et lui donnait pour mère la maîtresse d'un je ne sais qui et de bien d'autres sans doute...

ÉDITH, impassible.

A votre aise...

LE COMTE, continuant.

Que, du jour au lendemain, je signale à sa réprobation ce que je recommandais à son culte le plus tendre, et qu'enfin, précipitant l'idole du piédestal où je l'avais hissée, je roule avec elle dans la boue où je la jette ? Est-ce possible ? et en quels termes d'ailleurs ?... Le moyen de me faire comprendre, sans lui dépraver l'âme !

ÉDITH.

Monsieur !...

LE COMTE.

Pour me traiter ainsi, que vous avais-je fait ?... Que vouliez-vous de moi enfin ?... De l'argent ?... Que ne parliez-vous ? De l'argent !... Je vous en aurais comblée, criblée.— Je n'aurais pas marchandé ma rançon !...

ÉDITH.

Je voulais me marier...

LE COMTE.

Que ne l'épousiez-vous? (Mouvement d'Édith.) Vous daigniez bien être sa tendre amie, à ce monsieur...

ÉDITH.

On voit tous les jours des grandes dames s'afficher où elles rougiraient de se mésallier.

LE COMTE.

C'est le monde... je me trompe, — c'est la honte renversée. Mais du moins celles-là ont la bonne foi de leur indignité..

ÉDITH.

Je ne me cachais pas. On interroge, on s'informe.

LE COMTE.

Vous ignorez qu'entre honnêtes gens il est des choses qui ne se supposent même pas...

ÉDITH.

Concluons, je vous prie. Je vous estimais assez grand seigneur pour, sans sourciller, épouser... fût-ce une danseuse: un malentendu dont il est juste que je porte la peine. J'y étais donc décidée; aujourd'hui même, je déposais le masque, et voici que vous venez me le coller au visage, sous prétexte que vous étant trop avancé, il s'agit maintenant de ménager les apparences et de sauvegarder, vis-à-vis de mademoiselle votre fille, l'infaillibité pa... pale.. Ainsi soit-il. — A quel nouveau rôle dois-je me résigner ?...

LE COMTE.

Au rôle que vous avez osé prendre, celui de comtesse de Savenay, honorée, honorable. — C'est vrai : j'ai la faiblesse de me refuser à déchoir dans le respect de ma fille et, pour m'y soutenir, force est d'abord que je vous y maintienne.

ÉDITH.

Combien de temps ?

LE COMTE.

L'affaire de quelques mois...

ÉDITH, *avec intention.*

Quelques mois ?.. je n'ai rien à vous refuser...

LE COMTE.

J'y mettrai le prix...

ÉDITH.

Je n'exige qu'un redoublement d'égards, et qu'il soit bien entendu que je suis ici chez moi, tout à fait chez moi, accablée, saturée de déférences, de prévenances, plus comtesse de Savenay que je ne l'étais hier à pareille heure, pour mademoiselle Geneviève, pour M. Rolland, pour tout le monde, pour vous-même, vous surtout... sinon, non !... Au premier soupçon, je en préviens, c'est moi qui me dénonce.

LE COMTE.

Mon intérêt vous est garant de ma discrétion, et mon honneur !...

ÉDITH.

J'y compte bien. — Et vos projets, le reste de vos projets, s'il n'y a pas d'indiscrétion à le demander ?

LE COMTE.

Je marie ma fille avec qui vous savez. Dimanche, les bans sont affichés, dans le plus bref délai, nous passons outre à la cérémonie... mon gendre et sa femme partent pour l'Italie, pour Rome, par exemple...

ÉDITH.

La Mecque des nouveaux mariés. — Puis ?...

LE COMTE.

Nous partons aussi, mais d'un autre côté, pour raison de santé, — non, toutefois sans que vous m'ayez signé une renonciation en bonne forme de toute pré-

tention à ma fortune présente et à venir... signature à prix débattu.

ÉDITH.

Nous partons, et?...

LE COMTE.

Et arrivés bien loin, où il vous plaira, pourvu que ce soit loin, nous prenons l'un de l'autre un éternel congé. Je serai censé avoir eu la douleur de vous perdre en chemin...

ÉDITH.

Un roman délicieux.

LE COMTE.

Enchanté, madame, qu'il soit de votre goût...

ÉDITH, raillant.

Et s'il ne l'était pas, de mon goût? — Vous m'exterminez subrepticement pour tout de bon et vous après, je suppose, par accident!...

LE COMTE, avec intention.

A la chasse, par exemple.

ÉDITH.

Monsieur!...

LE COMTE.

Rassurez-vous : Geneviève étant mariée, je me borne alors (ce sera mon châtiment) à lui apprendre qui vous êtes et ce que vous êtes...

ÉDITH, froidement.

Ah?...

LE COMTE.

Vous restez?...

ÉDITH.

Je reste...

LE COMTE.

Mais veillez bien sur vous! Madame de Savenay doit être irréprochable et j'aurai l'œil à ce qu'elle le soit. — Autrement... il ne faudrait pas me tenter! (Il lui saisit le poignet avec violence.) Je suis assez ridicule comme cela!

(Entre Geneviève.)

ÉDITH, froidement.

Vous oubliez que nous nous adorons...

SCÈNE III.

GENEVIÈVE, ÉDITH, LE COMTE.

GENEVIÈVE, au comte.

Tu vas bien? (A Édith.) Bonjour, (après un moment d'hésitation, regardant son père) maman... (Au comte.) Est-ce cela?... (A Édith.) Que je vous embrasse comme je vous aime...

LE COMTE, à part.

Un supplice que je n'avais pas prévu!

GENEVIÈVE, bas à Édith.

Vous avez donc été souffrante, cette nuit?

ÉDITH, troublée.

Moi!...

GENEVIÈVE, désignant le comte.

Chut! il ne faut pas l'inquiéter. (Au comte.) Et toi? tu avais l'air si préoccupé hier, à table! — A peine si vous avez dîné tous les deux.

LE COMTE.

Il y a des jours où l'on ne mange pas.

GENEVIÈVE.

As-tu dormi au moins? — Mais c'est ta cravate d'hier, elle est toute fripée.

LE COMTE.

Je suis si distrait...

GENEVIÈVE.

Tu as donc des affaires?...

LE COMTE.

Oui, des affaires très-graves...

GENEVIÈVE.

Encore! moi qui avais fait mes projets pour la journée, — et pour nous trois!...

LE COMTE.

Demain... après-demain...

GENEVIÈVE.

Et la neige?...

LE COMTE, sans comprendre.

La neige?... à quel propos?...

GENEVIÈVE.

Un déjeuner de soleil à Paris .. et j'avais combiné, à part moi, la partie ..

ÉDITH.

Quelle partie ?...

GENEVIÈVE.

Figurez-vous que j'ai un traîneau à moi, un grand traîneau bleu et or, avec attelage russe; (au comte) et si tu voulais ?..

LE COMTE.

Je te l'ai dit, je suis retenu...

GENEVIÈVE, à Édith.

Alors nous irons toutes les deux...

LE COMTE.

Deux femmes seules dans un... Quelle mine cela aurait-il ?...

GENEVIÈVE.

D'un traîneau avec deux femmes seules...

LE COMTE.

Des escapades, admissibles à la campagne — pas ailleurs. — Au surplus, j'ai besoin de toi.

GENEVIÈVE.

Pour les affaires?...

LE COMTE.

Précisément; affaires de famille....

GENEVIÈVE.

Et il y aura à signer sur du papier, avec une petite image noire, toute ronde, en haut, dans le coin à gauche, comme l'autre soir, quand les deux notaires en tenue officielle (ils avaient l'air de bedeaux) ont apporté le contrat (faisant un paraphe en l'air)? C'est là qu'on a l'air d'une femme sérieuse.

LE COMTE.

Et tu auras l'air d'une femme sérieuse tout à fait cette fois...

GENEVIÈVE.

Alors prenons un siége...

ÉDITH.

Je vous cède ma place... (Elle fait mine de se lever.)

GENEVIÈVE, l'arrêtant.

Méchante... n'êtes-vous pas chez vous?

(Elle va s'asseoir sur ses genoux.)

LE COMTE, l'en arrachant avec violence.

Geneviève!... — Ne fatigue pas madame, elle est souffrante...

GENEVIÈVE, à part.

Je le savais bien.

ÉDITH, au comte.

Je vous laisse donc avec votre fille...

GENEVIÈVE, la reprenant.

Notre fille... je vous ai appelée... maman... (Au comte lui montrant Édith.) Tu la laisses partir comme cela... une femme malade!

LE COMTE.

C'est juste, je... (A Édith.) Je ne vous dis pas adieu.

ÉDITH.

Pas encore...

GENEVIÈVE, lui tendant le front.

Et moi...

ÉDITH, avec intention.

Vous... vous êtes mon ange gardien. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Tu avais raison, — n'as-tu pas toujours raison ? J'aurais dès à présent peine à me passer d'elle, et je sens que d'heure en heure je l'aime de plus en plus.

LE COMTE

Geneviève, le ciel me préserve de peser sur tes inclinations... — Hier, mes paroles étaient ce qu'elles devaient être, mais...

GENEVIÈVE, vivement.

Il ne m'en coûte aucun effort, je t'assure... et la tendresse me vient comme de source.

LE COMTE.

Hier pourtant, je me souviens...

GENEVIÈVE.

Hier était hier... il est dans la boîte aux oublies.

LE COMTE.

Certainement... mais...

GENEVIÈVE.

Encore !... c'est pour me taquiner ?...

LE COMTE.

Un dernier mot seulement à propos de ta mère.

GENEVIÈVE.

Laquelle?..

LE COMTE.

Le fruit de mes leçons qu'une pareille question puisse te monter aux lèvres!... J'ai eu tort et je me repens. — Ma fille, il n'existe pas deux femmes au monde qu'il nous soit permis d'honorer de ce nom simple, mais si mystérieux. — Tu le sentais si bien que tout à l'heure encore tu n'as pu le prononcer sans que ton cœur protestât par un regard contre la violence que tu lui imposais. (Mouvement de Geneviève.) C'est ma faute... Et tu n'as péché que par excès de condescendance, cher trésor.

GENEVIÈVE.

Je t'assure que...

LE COMTE.

Reste donc pour la comtesse ce que tu dois être, la fille de l'homme qui l'a épousée, rien de plus, et au cas où tu te sentirais vraiment du penchant pour elle, cède, mais avec réserve, — non que toutes sortes d'égards ne lui soient dus, mais... à quoi bon maintenant?.. Ce serait te préparer un déchirement inutile, — (souriant) tout à fait de luxe, puisque te voici à la veille de nous quitter. Je te marie.

GENEVIÈVE.

Avec?...

LE COMTE.

Avec lui. — Es-tu contente ?...

GENEVIÈVE, très-émue.

Mon père...

LE COMTE.

Obéis-lui plus que jamais à ce père... D'ailleurs, il n'est plus seul maintenant...

GENEVIÈVE.

Il ne faudrait pourtant pas que tu te fisses violence pour me faire plaisir.

LE COMTE.

Cela te fait donc plaisir ?

GENEVIÈVE.

Vous m'avez élevée à dire toujours vrai...

LE COMTE.

Et le moment serait mal choisi pour me cacher ta joie. — Tu ne soupçonnes pas le bien qu'elle me cause.

GENEVIÈVE.

Tu as les yeux pleins de larmes.

LE COMTE.

Des larmes de bonheur. (Changeant de ton.) Il m'avait prédit que je le rappellerais dans les vingt-quatre heures, le vaurien ! J'avais fait semblant de vouloir ajourner

l'affaire, soit dit pour ta gouverne. On ne place ses trésors qu'à bon escient! Le fait est que les vingt-quatre heures ne sont pas encore écoulées, et qu'il a son télégramme.

GENEVIÈVE.

Alors c'était pour cette affaire-là...

LE COMTE.

Tu préfères qu'on attelle le traîneau?

GENEVIÈVE, câline et riante.

Quand je vous répète que tu passeras toute ta vie à taquiner ta fille. (Coup de timbre au dehors.) Déjà!...

LE COMTE, regardant sa montre.

Il se pourrait bien...

GENEVIÈVE.

Une belle découverte que l'électricité! (Elle court au fond.) C'est lui!

LE COMTE, la suivant des yeux. — A part.

Ah! si je ne l'avais pas!

GENEVIÈVE, à Rolland qui entre, le télégramme à son chapeau.

Oh! ce chapeau? Vous venez de tirer à la conscription?

ROLLAND.

Un bon numéro... — Je ne pars plus. — (Au comte.)

Le télégramme! — (Le retirant et tirant sa montre.) Il n'y a que vingt-trois heures trois quarts... j'ai gagné.

LE COMTE.

Vous êtes sorcier...

SCÈNE V.

ROLLAND, GENEVIÈVE, LE COMTE.

ROLLAND, rengaînant.

Mettons qu'elle retarde!...

LE COMTE.

J'ai perdu : n'accablez pas un homme à terre, qui vous doit des excuses. — Mes humeurs noires!... (Il lui tend la main.)

ROLLAND.

Aujourd'hui nous raccommode avec hier; madame de Savenay est bien?

LE COMTE, lui tendant la main, sans répondre.

Mon cher Rolland...

ROLLAND.

A la bonne heure... comme au bon temps!...

LE COMTE, l'autre main sur l'épaule de sa fille.

Tout le monde vous veut ici... et mademoiselle que voilà désire bien décidément apposer, pour son compte,

sa signature, au bas de certain papier à personnage, nommé généralement papier timbré, — à cause du nombre de folies qu'il supporte, j'imagine; — si bien qu'à votre tour, si vous voulez de nous...

ROLLAND.

Sérieusement!... bien vrai?... Vous ne vous raillez pas de moi?...

LE COMTE.

Les bans seront publiés dimanche, et le reste suivra, à courte échéance, je vous en donne ma parole d'honneur.

ROLLAND, transporté.

Monsieur de Savenay... c'est ma vie entière qui se chargera de vous remercier. Je ne m'étonne pas souvent, mais du coup je tombe du ciel, ou plutôt j'y remonte... — (Le comte lui serre la main sans rien dire, très-ému aussi.) Ma douce, ma chère Geneviève!...

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. Simonet, l'avoué de monsieur le comte.

ROLLAND.

Un avoué!...

LE DOMESTIQUE, continuant.

Et les deux notaires... (Il sort sur un signe du comte.)

ROLLAND, très-gai.

Deux notaires, ce n'est plus pour rire!...

LE COMTE.

Je vous croyais plus philosophe.

ROLLAND.

Contre le malheur, — mais contre le bonheur, on a si peu d'occasions de s'exercer.

LE COMTE, changeant de ton.

Seulement...

ROLLAND.

Aïe !... il y a un seulement.

LE COMTE, très-grave.

Dont je fais une condition expresse : le jour même de votre union, à la sortie de l'église, départ pour l'Italie.

ROLLAND.

N'est-ce que cela ?

LE COMTE.

C'est juré ? — J'entre donc là dedans arranger vos affaires et les miennes. (Fausse sortie.) Ah! je vends Savenay, je dois vous en prévenir.

ROLLAND, surpris.

Savenay !

GENEVIÈVE.

Tu y tenais tant ?...

LE COMTE, s'efforçant de cacher un trouble profond.

Le château... les fermes... tenants et dépendances...

— Une idée à moi; ma fortune tout entière sous clef, en portefeuille, chiffons de rente, ou titres au porteur. (Affectant de rire.) Une idée fixe, dont tout le monde se trouvera bien, j'en réponds.

GENEVIÈVE.

Mais...

LE COMTE.

Une idée fixe! (Il sort.)

GENEVIÈVE.

Vendre Savenay!.. Hier encore il n'était question que de le remeubler de fond en comble; une terre de famille où reposent tous les nôtres, jusqu'à ma pauvre mère.

ROLLAND.

Sa fortune en portefeuille! votre père aux yeux de qui, jusqu'ici, tout ce qui est papier était valeur de carton!... Mais dès que cela le met en gaieté...

SCÈNE VI.

GENEVIÈVE, ROLLAND.

GENEVIÈVE, les yeux vers la porte.

Quand je le vois si gai, je suis toujours inquiète...

ROLLAND.

La vérité est qu'il se fait dans son esprit d'étranges volte-faces. — Je suis payé pour le savoir...

GENEVIÈVE.

Ma belle-mère aura prêché pour nous...

ROLLAND.

Elle gagne donc à être connue, madame de Savenay?

GENEVIÈVE.

Depuis le temps que je vous le répète... (Mystérieusement.) Elle a été très-souffrante toute la nuit; elle ne veut pas qu'on le sache; mais il y a eu des allées et venues dans sa chambre, et de la lumière jusqu'au jour.

ROLLAND, riant.

Un usage répandu chez les nouveaux mariés.

GENEVIÈVE.

La lumière? Ils ont peur?...

ROLLAND.

Ils se connaissent si peu la plupart du temps.

GENEVIÈVE.

Se marier sans se connaître !...

ROLLAND.

De certains... — mais nous, de vieilles connaissances... — Et avouez que je n'y ai pas mis de coquetterie : tel le ciel m'avait fait, tel je me suis montré...

GENEVIÈVE.

Je suis forcée de convenir que vous n'êtes pas hypocrite.

ROLLAND.

Le seul défaut qui me manque.

GENEVIÈVE.

Grand merci de l'aveu. — Un fiancé !...

ROLLAND.

Quel fiancé aussi ! tout au rebours des autres, un soupirant diaphane, et ne réservant à celle qui sera sa femme que la surprise de ses petites qualités, si qualités il y a ; un sauvage sans usage, qui a tenu à ce que vous sachiez qui vous épousiez. Voilà de ces excentricités qui ne se contemplent pas à tous les coins de rue !... de sorte que, si jamais la fantaisie vous prend de plaider en séparation, ce ne soit pas du moins pour cause d'erreur dans la personne.

GENEVIÈVE.

En séparation ?

ROLLAND.

Pour excès de tendresse.

GENEVIÈVE.

Pourvu que vous m'aimiez toujours.

ROLLAND.

Vous aimer !... tendez-moi le front. — Désobéissante, déjà !...

GENEVIÈVE.

Si vous croyez que moi aussi je n'ai pas mes petits défauts.

ROLLAND.

Il ne manquerait plus que cela! (Baisant son front qu'elle lui tend.) Le ménage ne serait pas tenable.

GENEVIÈVE, après une pause.

Monsieur Rolland, — est-ce que vous épouseriez une veuve, vous?

ROLLAND.

Une veuve? — Me préserve le ciel de médire des veuves! il en est des veuves comme des journaux de la veille; (à voix basse) la lecture peut parfois en être fort intéressante, (haut) pourtant faut-il reconnaître que le numéro du jour a toujours pour lui quelque chose de plus. C'est mon avis... et le vôtre?...

GENEVIÈVE.

Tout à fait...

LE DOMESTIQUE, à demi-voix.

Mademoiselle!...

(Geneviève va à lui, tandis que Rolland s'éloigne par discrétion.)

SCÈNE VII.

UN DOMESTIQUE, GENEVIÈVE, au fond, ROLLAND, puis ÉDITH.

LE DOMESTIQUE, mystérieusement à Geneviève.

Mademoiselle, M. le comte demande mademoiselle toute seule. — Une attaque de nerfs.

GENEVIÈVE.

Ce que je redoutais!

LE DOMESTIQUE.

Prosper est allé chercher le docteur Aubertin.

GENEVIÈVE.

J'y pense!... courez tout de suite chez le docteur Yarley... Gudule doit avoir son adresse... courez...

LE DOMESTIQUE.

Yarley?...

GENEVIÈVE.

Une grâce du ciel qu'il soit à Paris!... (A Rolland.) Je reviens, je reviens.

(Elle sort sur les pas du domestique, Rolland est allé au-devant d'Édith qui a paru à la porte-fenêtre.)

SCÈNE VIII.

ROLLAND, ÉDITH.

ROLLAND.

Oui, chère comtesse, nous voulions vous remercier encore Geneviève et moi. — Tiens ! elle n'est plus là !...

ÉDITH.

Elle est chez son père, soyez-en sûr...

ROLLAND.

Je peux vous le confesser maintenant, puisque nous sommes seuls, j'avais des préventions.

ÉDITH.

Contre moi ?... Vous n'aviez peut-être pas tout à fait tort...

ROLLAND.

Heureusement nous aurons le temps de nous venger durant notre voyage d'Italie, car nous allons voyager ensemble...

ÉDITH.

Oui... après le mariage... — Singulier caprice, ce voyage, avouez-le... et d'une inconséquence !...

ROLLAND.

Mais il s'agit d'abord de vendre Savenay, et d'ici à ce qu'il soit vendu...

ÉDITH, très-vivement.

Savenay !... vendre Savenay? — Vous rêvez?

ROLLAND.

Le château, les fermes, tenants et dépendances... table rase ! — Sa fortune tout entière en chiffons de rentes, et au porteur.... une Californie en portefeuille. — Vous en êtes encore à l'apprendre ?...

ÉDITH, de plus en plus anxieuse.

Il dénature sa fortune ?...

ROLLAND.

Une idée fixe ! — Il est le maître après tout. — Quant à moi, je m'en ris...

ÉDITH.

Et moi donc ! — Toutefois m'imaginais-je avoir voi au chapitre. — Et sa fille, que dit-elle ?...

ROLLAND.

Il y a tant de souvenirs qui l'attachent à Savenay...

ÉDITH, cachant mal son trouble.

Qu'elle parle alors !... qu'elle insiste, l'enfant gâtée !..

ROLLAND.

Un mot de vous suffirait...

ÉDITH.

Oh !... moi...

ROLLAND.

Avec la déférence, le respect, l'affection profonde dont il fait profession à votre égard, M. de Savenay ne saurait rien vous refuser...

ÉDITH, avec un dépit croissant.

Je suis trop nouvelle ici, et les affaires d'argent... il ne me convient pas de m'en mêler... — D'ailleurs, les déférences même, dont me comble M. de Savenay, me commandent une extrême réserve... — mais ..

ROLLAND, gaiement.

Nous ne sommes pas encore partis !...

ÉDITH, insistant.

Mais Geneviève une fois votre femme, c'est à vous de lui montrer où est son intérêt, où est son devoir. (A part.) Il réalise ! Je suis jouée.—(Haut à la vue de Yarley qui entre. Yarley !

(Elle demeure atterrée.)

SCÈNE IX.

ÉDITH, ROLLAND, YARLEY, puis GENEVIÈVE.

ROLLAND.

Vous ici, docteur ?

ÉDITH, interrompant, vivement.

Depuis ce matin, oui ; j'avais oublié de... (Elle regarde Yarley, l'interrogeant des yeux.)

YARLEY.

M. de Savenay m'a fait l'honneur de me faire appeler... mon devoir était de me tenir à ses ordres...

ÉDITH.

Le comte vous a fait appeler?...

GENEVIÈVE, courant à Yarley.

Que c'est bien à vous d'être venu si vite... Je vous en remercie de tout cœur.

YARLEY, sans prendre la main qu'elle lui tend.

Mademoiselle...

ÉDITH, à part.

D'où a-t-elle su qu'il fût à Paris ?...

GENEVIÈVE, à Yarley.

Mon père, en causant d'affaires dans son cabinet, a été pris d'un étourdissement; il a voulu se lever et s'est évanoui. Il n'était pas seul, heureusement.

ROLLAND.

Il va mieux ?

GENEVIÈVE.

Oui. (A Yarley.) Mais puisque vous voici...

ÉDITH, bouleversée.

Un instant !... (Elle se jette devant Yarley à qui Geneviève a fait signe de la suivre. — Le comte paraît, pâlé, défait. Rolland et Geneviève l'entourent.)

SCÈNE X.

LE COMTE, YARLEY, GENEVIÈVE, ROLLAND, SIMONET, ÉDITH, puis LES NOTAIRES, GENS DE LA MAISON, &.

LE COMTE, à la vue d'Yarley qu'il n'a d'abord pas aperçu.

Vous, monsieur, chez moi !

ROLLAND, surpris, au comte.

Le docteur Yarley.

LE COMTE.

Comment ose-t-il se montrer dans une maison ?...

ROLLAND, dont l'étonnement redouble.

Parce qu'on l'y a mandé, dans cette maison.

LE COMTE.

Qui ça ?

GENEVIÈVE.

Moi...

LE COMTE.

Toi, mon enfant ?... Tu étais donc instruite de son arrivée ?... Tu l'avais donc vu ?...

GENEVIÈVE.

Ce matin, sortant de la chambre...

(Elle regarde Édith.)

ÉDITH, à part.

Nous sommes perdus...

GENEVIÈVE.

J'étais si inquiète d'entendre ainsi marcher toute la nuit; j'ai entr'ouvert ma porte, au petit jour, et...

LE COMTE, s'exaltant par degrés jusqu'à la fin de la scène.

C'était moi, en effet, c'était moi! Toute la nuit j'ai marché, marché. — Sans ce cher docteur, j'y restais! Je n'ai pas à le cacher, où est le crime? — Mais Dieu merci! je suis encore vivant, debout! On n'imagine pas ce que cette frêle machine peut supporter d'assauts... Moi-même, on me l'eût dit, je ne l'aurais pas cru! — (Parcourant la scène au milieu du silence et de l'épouvante générale.) — Le sang gronde dans mes veines, il court, il brûle. — Des forces inouïes se déchaînent là dedans! La vie qui s'en allait, revient sur ses pas, et la poussière que je suis, redevient l'homme que j'ai été!

GENEVIÈVE.

Mon père...

ROLLAND.

Nous voici en pleine catastrophe!...

ÉDITH, impassible, bas à Yarley.

Pas un mot, pas un geste.

LE COMTE, se jetant entre elle et lui.

Qu'avez-vous donc à chuchoter entre vous? Il ne doit entrer ici que des paroles que je puisse entendre. — Bas les masques! Assez de comédie... c'est trop de

honte! (A Geneviève.) Tu me pardonneras, n'est-ce pas? Ah! les femmes, vois-tu! les femmes, des sépulcres blanchis! (Fondant en larmes.) Il n'y a que sa fille au monde qu'il faille aimer... Les autres, toutes les autres sont des courtisanes, des prostituées! toutes! (à Édith) vous excepté, madame, qui êtes la vertu même.

(Mouvement de Yarley.)

ROLLAND, au comte.

Mais vous perdez le sens... (Il lui montre sa fille.)

ÉDITH, à demi-voix.

Vous serez cause d'un malheur...

LE COMTE, au comble de la colère.

Des menaces! (A Geneviève.) Si tu savais... (Montrant Édith.) Mais elle sait trop ce qui m'arrête, elle, la misérable!... et elle me brave... elle me défie... Eh bien! qu'elle parle! qu'elle confesse elle-même son ignominie... sous mon toit... le jour même de son mariage! (A Édith toujours impassible en apparence.) Parleras-tu?... non!... Je te brise comme verre! (Il saisit une chaise, Édith esquive le coup, la chaise vole en éclats. Les portes s'ouvrent : à gauche, sur le seuil, les domestiques, à droite, les deux notaires, Gudule, etc. — Simonet est entré.)

GENEVIÈVE, éperdue.

Mon Dieu!... (A Édith.) Pardonnez-lui... il ne sait ce qu'il fait!

LE COMTE, se débattant contre Rolland et Geneviève.

Laissez-moi!... laissez-moi tous!...

ROLLAND.

C'est de la démence, monsieur...

GENEVIÈVE, suppliante, s'attachant à ses mains.

Mon père!...

ÉDITH, à part, observant.

Nous sommes sauvés.

ROLLAND, au comte.

C'est votre femme!

LE COMTE.

Ma femme! ça!

ROLLAND.

Pour qui hier encore vous protestiez de votre respect...

LE COMTE.

Je mentais!

GENEVIÈVE.

Que tu recommandais à mon affection...

LE COMTE.

Je mentais!!

GENEVIÈVE, suppliante.

Je t'en conjure...

LE COMTE, la repoussant.

Va-t'en!...

GENEVIÈVE.

Non !... tuez-moi !... Je reste... (Elle se jette devant lui à genoux.)

LE COMTE, laissant tomber à terre les tronçons du meuble brisé.

Ah ! les enfants ! trop heureux ceux qui n'en ont pas ; leur honneur est à eux. — De l'air ! emmenez-moi ! Je veux partir !... Que je ne la voie plus, je l'assassinerais ! (Il tombe évanoui sur un fauteuil ; on l'entoure.)

SCÈNE XI.

LE COMTE évanoui, ÉDITH, ROLLAND, GENEVIÈVE, YARLEY, SIMONET, LES NOTAIRES, DOMESTIQUES, GUDULE. La scène à voix basse.

ÉDITH, s'avançant vers Simonet.

Vous êtes témoin, monsieur : un accès de folie. — En votre qualité d'avoué de la famille, dans l'intérêt de tous, je vous prie d'aviser.

SIMONET.

Force est de se rendre à l'évidence : un accès de folie... furieuse, et de nature à mettre en danger de mort (saluant respectueusement Édith) les personnes de sa maison, que M. de Savenay aime et vénère le plus. — Nous requérons donc, ainsi que la loi nous y autorise, monsieur (montrant Yarley) qui est médecin...

YARLEY.

Moi !

ÉDITH.

Vous!... Vous hésitez, quand il y va de ma vie!...

YARLEY.

Mais pour faire enfermer un homme... la signature d'un autre médecin est nécessaire... et...

SIMONET.

Le docteur Aubertin est en bas.

ÉDITH, dans ses dents.

Il arrive bien, l'aliéniste.

YARLEY, bas à Édith.

Mais il n'est pas fou!

ÉDITH, de même.

Il le deviendra.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



ACTE QUATRIÈME.

Un boudoir : quelques livres épars sur un large guéridon, parmi lesquels un code. — Sur la cheminée, un plateau portant un couvert à thé. — Portes, fenêtres, etc.

SCÈNE I.

ÉDITH, GENEVIÈVE, SIMONET.

ÉDITH, *se versant une tasse de thé.*

Vous permettez? — Je n'ai pu rien prendre ce matin, j'ai l'estomac tout chiffonné. — Alors?...

SIMONET, *feuilletant un dossier.*

Ainsi que j'avais l'honneur de le relater à madame la comtesse, hier, vers trois heures de relevée, je me suis rendu à Passy, avec la conviction que la porte de la maison de santé où réside depuis un mois...

ÉDITH.

Six semaines...

SIMONET.

...Monsieur le comte de Savenay, ne me serait pas refusée.

ÉDITH.

Et votre qualité d'avoué de la famille n'a pas suffi pour vous la faire ouvrir. — La défense est formelle.

SIMONET.

Une véritable mise au secret par ordre de ces messieurs de la Faculté. Pourtant ai-je appris avec joie qu'il avait enfin été possible de supprimer la camisole de force...

GENEVIÈVE.

La camisole de force! — Ah! mon Dieu! mon Dieu!

SIMONET, reprenant.

La scène effroyable à laquelle donna lieu l'internement du patient avait exigé l'emploi de l'horrible appareil. Mais grâce au ciel, les mesures de rigueur ont cessé d'être nécessaires, et le traitement a pris son cours normal.

GENEVIÈVE.

Le traitement! — Les forçats sont moins à plaindre.

SIMONET.

Mademoiselle...

GENEVIÈVE.

Ils le tueront avec leur traitement!

SIMONET.

L'humanité seule préside...

GENEVIÈVE.

Étrange humanité qui assimile l'aliéné au malfaiteur, le repousse, le garrotte, l'emprisonne!...

ÉDITH.

Et la prison l'achève. — Effectivement c'est fort triste. — Mais que faire?

SIMONET.

Que faire, mademoiselle?

GENEVIÈVE.

Nous le laisser. Nous l'aurions guéri peut-être...

SIMONET.

Le moyen, sans qu'il y ait danger pour ceux qui l'entourent?...

GENEVIÈVE.

Raison de plus, s'ils l'aiment. — Mon pauvre, pauvre père!

ÉDITH, à Simonet.

De sorte qu'il n'y a plus d'espoir? — Dites sans déguisement : l'incertitude où je vis est la pire des angoisses.

SIMONET.

Ces messieurs en général évitent de se prononcer, mais je crains qu'il n'y ait plus qu'à faire une croix...

ÉDITH.

Parlons donc affaires, puisqu'en ce bas monde il faut toujours en venir là. — Vous m'avez écrit que nomination avait été faite d'un administrateur provisoire aux biens et à la personne de mon infortuné mari...

SIMONET.

A sa personne et à ses biens, oui madame : monsieur le marquis de Croix-Saint-Luc, son meilleur ami. —

ÉDITH.

Je dîne ce soir chez lui... un parfait gentleman.

SIMONET.

Nous n'avons plus maintenant, de l'avis unanime du conseil de famille, qu'à suivre sur la demande en interdiction.

GENEVIÈVE.

L'interdire !...

ÉDITH.

Naturellement...

SIMONET.

Nécessité de la situation, mademoiselle, douloureuse, mais impérieuse... — J'ai donc lancé la signification du premier jugement avec sommation à monsieur de

Savenay d'avoir à comparaître au jour fixé pour l'interrogatoire.

ÉDITH, vivement.

On l'interrogera!... mais il me semble que l'état de monsieur de Savenay n'a pas besoin d'être autrement constaté... un interrogatoire!...

SIMONET.

La loi ne croit que ce qu'elle voit, madame. — Il se joue tous les jours, sous le manteau de la cheminée, en famille, de tels drames — dont madame la comtesse n'a pas idée — que le législateur ne saurait faire preuve de trop de circonspection. — Depuis quelque temps surtout...

ÉDITH.

Mais que veut-elle qu'on lui apprenne, la loi? — qu'il divague... belle nouvelle!...

GENEVIÈVE.

Puisque c'est la loi...

SIMONET.

Madame la comtesse a son code : *Procédure civile*, Titre XI... Article 890, *passim*... Si elle était curieuse de s'assurer *de visu*... (Il étend la main vers le code qui est sur la table.)

ÉDITH, l'arrêtant d'un geste.

Merci.

SIMONET.

La difficulté au surplus a été prévue et le tribunal, statuant, selon la gravité de tel ou tel cas...

ÉDITH, l'interrompant.

Pas si vite. — Tout ceci est très-grave et demande réflexion.

GENEVIÈVE.

De quoi avez-vous peur?...

ÉDITH.

Précipiter ainsi les choses... au bout d'un mois à peine!...

SIMONET.

Six semaines...

ÉDITH, à Geneviève.

Faire interdire si prestement votre père!...

GENEVIÈVE.

Vous le trouviez si naturel, il n'y a qu'un instant! et de fait, force sera bien d'y venir s'il est vrai que sa raison soit irréparablement perdue; mais supposons, comme je le maintiendrai envers et contre tous, jusqu'à mon dernier soupir, supposons qu'elle ne soit qu'égarée et que sous le coup de l'injure, il la recouvre, — qui donc oserait nous imputer à mal une violence dont le premier effet serait de nous replacer sous sa main?

ÉDITH.

Sous sa main?... — Une perspective qui m'épouvante un peu et pour cause!... (A Simonet.) Quoi qu'il en soit, je m'en tiens à mon dire, la chose vaut qu'on y réflé-

chisse. (A Geneviève.) Monsieur voudra donc bien, pour agir, attendre les instructions de monsieur de Croix-Saint-Luc avec qui je causerai dès ce soir.

SIMONET, saluant.

A vos ordres. — Madame la comtesse, mademoiselle...

ÉDITH.

Mon code que vous emportez...

SIMONET, le lui remettant.

Mille excuses, madame; un bréviaire si rare en pareilles mains. (Il salue encore et sort.)

ÉDITH, à part.

Ils m'ont fait chaud dans les cheveux avec leur interrogatoire. (Elle sonne, entre Gudule.)

GUDULE, à Geneviève en lui tendant un livre rouge, doré sur tranche.

Son livre que mademoiselle a oublié dans la serre.

GENEVIÈVE, le prenant vivement et le cachant sous l'oreiller du canapé.

Merci.

ÉDITH, à part, l'observant.

Le livre rouge, celui d'Aubertin : *De la folie héréditaire...* — (Haut à Gudule, lui montrant le couvert à thé.) Enlève tout cela.

(Gudule obéit et sort.)

SCÈNE II.

GENEVIÈVE, ÉDITH.

ÉDITH.

Jusqu'à preuve du contraire, il serait, selon moi, plus convenable de laisser les choses dans l'état où elles sont, au lieu d'infliger à votre père un surcroît de tortures morales...

GENEVIÈVE.

S'il n'avait à subir que de celles-là... il n'en est plus à les redouter, hélas!

ÉDITH.

Une formalité en tout cas indifférente, une procédure de luxe!...

GENEVIÈVE.

Alors, quel intérêt à s'y opposer?...

ÉDITH.

Une descente de justice dans des ruines...

GENEVIÈVE.

Les ruines se relèvent...

ÉDITH.

Vous êtes obstinée!

GENEVIÈVE.

Je ne suis pas convaincue... Et vous-même, je me demande, par moments, si vous l'êtes ? L'inquiétude c'est l'espérance qui se débat... jurez-moi donc que vous n'êtes pas inquiète...

ÉDITH.

Si fait, si; et plus que vous encore, je vous jure... mais en présenee de l'affirmation si positive d'Aubertin...

GENEVIÈVE.

En revanche, le docteur Yarley est moins explicite...

ÉDITH.

Ce n'est pourtant pas d'hier qu'il annonçait à qui voulait l'entendre, de quoi était menacé M. de Savenay...

GENEVIÈVE.

S'il en était ainsi, l'auriez-vous épousé ? — Quel singulier acharnement vous mettez, pour m'épargner une déception sans doute, à m'ôter tout espoir ! Non, au fond de tout ceci, il y a une énigme, un je ne sais quel mystère qui nous échappe. J'ai beau plaider contre mon cœur pour me faire une raison, quelque chose est là, en moi, qui résiste et me crie : non, mille fois non! Au plus fort même de cet accès de fureur inexplicable, ses gestes, ses regards étaient d'un furieux, mais d'un furieux seulement. On eût dit que la présence de quelqu'un le gênait et que c'était de ne pouvoir parler qu'il

éclatait ainsi... Vous levez les épaules! Le docteur Yarley s'est contenté de baisser la tête...

ÉDITH, aigre.

Toujours le docteur Yarley!... Mais moi je vous atteste...

GENEVIÈVE.

Je ne me trompe pas...

ÉDITH, à part.

Elle me fait trembler...

GENEVIÈVE.

Aussi passé-je ma vie à guetter, à attendre, les yeux sur cette porte, me figurant à chaque minute l'y voir paraître...

ÉDITH.

Moi aussi!

GENEVIÈVE.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas sûre! C'est mon père d'ailleurs, il ne peut pas être fou!

(La porte s'ouvre, toutes deux restent immobiles. Entre Rolland, pâle et fort ému.)

SCÈNE III.

ROLLAND, GENEVIÈVE, ÉDITH.

GENEVIÈVE, à Rolland qu'elle interroge du regard.

Grand Dieu !

ROLLAND.

Je le quitte...

ÉDITH.

Vous avez vu M. de Savenay ?

ROLLAND.

J'ai dû recourir aux grands moyens (à Geneviève,) mais vous le désiriez, j'y suis parvenu.

ÉDITH et GENEVIÈVE.

Et...

ROLLAND.

Il n'y a plus de doute !

ÉDITH.

Il est fou, bien fou ! — Le mal couvait depuis si longtemps...

ROLLAND.

Son âme a pris l'avance, le reste suivra bientôt !...

GENEVIÈVE, immobile.

Tout est fini...

ROLLAND, à demi-voix, à Édith.

Hâve, décharné, méconnaissable, blanchi jusqu'aux racines... — Yarley lui-même est resté atterré du changement...

ÉDITH.

Il était avec vous ?

ROLLAND.

Bon gré, mal gré, car il y répugnait, je l'avais emmené. — Il a dû rentrer chez lui avant de se rendre ici... Jamais trouble si profond n'a bouleversé face humaine !...

GENEVIÈVE, contenue jusque-là, éclatant en larmes, en sanglots, en cris inarticulés.

Mon père... mon pauvre père !...

ROLLAND, courant à elle.

Geneviève...

GENEVIÈVE, prise de spasmes terribles.

Ah ! ah ! ah !... J'étouffe !...

(Long silence.)

ÉDITH, s'avançant vers Geneviève, assise, les coudes sur la table, la tête dans ses mains.

Voyons, ma chère belle... du courage...

ROLLAND, à Édith.

N'essayons pas de la consoler... que ses larmes écla-

tent au contraire, qu'elles coulent à torrents ! Que le trop-plein de la douleur se fasse jour...

ÉDITH, après une pause, montrant Geneviève assise à l'écart.

La crise s'apaise... — (Changeant de ton.) Il vous a parlé ?

ROLLAND.

L'atonie est complète. — La nuit seulement, toutes les nuits, des lambeaux de souvenirs semblent hanter ses rêves; il parle tout haut; il se croit ici, chez lui, donnant une fête...

ÉDITH.

Toutes les nuits ?

ROLLAND, les yeux de temps à autre vers Geneviève.

Ce même rêve ! — De là une requête bizarre au premier abord, dont je suis chargé d'être auprès de vous l'interprète, madame. Vous n'en êtes plus à apprendre sans doute, que là-bas, à Passy, comme dans tous les asiles de ce genre, il y a chaque jeudi une sorte de réception, où, sages et fous, pêle-mêle, dansent et font de la musique : thérapeutique anglaise...

ÉDITH.

Ce doit être fort gai, là dedans, si le proverbe dit vrai.

ROLLAND.

M. Aubertin vous fait prier de prêter pour ce soir au directeur de l'établissement vos gens en tenue de

gala, de six heures à dix heures, si toutefois vous n'y voyez pas d'inconvénient.

ÉDITH.

Je dîne dehors.

ROLLAND.

Gudule garderait la maison...

ÉDITH.

Elle a, de fondation, campos tous les jeudis, mais peu importe. Un mot encore : on n'a manifesté, ce matin, à votre aspect, ni surprise ni colère?...

ROLLAND.

Le comte? rien. — Il nous a dévisagés une minute, puis tendu la main, avec un sourire... quel sourire !...

ÉDITH.

Tendu la main au docteur Yarley ?

ROLLAND.

A lui, comme à moi... comme à tout le monde.

ÉDITH, à part.

Voilà qui me tranquillise plus que tout.

ROLLAND, à voix basse.

Nous l'avons trouvé assis à terre, dans l'angle le plus obscur d'une chambre matelassée, ouvrant sur une espèce de parc, où il se promène parfois, à la condition qu'on l'y laisse tout seul... Dès qu'on l'y trouble, il rentre. Aussi évite-t-on de l'y troubler, et il y demeure des jours entiers...

ÉDITH.

Ce que c'est que de nous! — Vous irez à cette mascarade? Ne manquez pas, en cas d'accident, de m'envoyer des nouvelles; et si vous voulez, en passant, donner vos instructions à l'office, ce serait l'heure...

ROLLAND, se dirigeant du côté de Geneviève.

Je vais donc, puisque vous m'y autorisez...

ÉDITH.

Chut!... elle dort.

(Rolland remonte vers la porte, sans bruit.)

GENEVIÈVE, vivement, au moment où il va en passer le seuil.

Rolland, vous ne me dites pas adieu!...

ROLLAND, allant à elle.

Ma Geneviève bien-aimée!...

GENEVIÈVE, lui tendant la main.

Adieu!

ROLLAND.

Au revoir!

GENEVIÈVE, avec un grand effort sur elle-même.

Rolland!... Embrassez-moi!

ÉDITH, à part.

Des adieux.

ROLLAND, surpris et ému.

Que je vous embrasse?...

GENEVIÈVE.

Embrassez-moi.

ÉDITH, observant à part.

Déjà? (Soulevant le coussin qui cache le livre rouge.) Elle a lu.

ROLLAND, sortant, à Geneviève.

Au revoir.

SCÈNE IV

ÉDITH, GENEVIÈVE.

ÉDITH.

Vous voilà donc orpheline. Vous perdez le meilleur des pères et du plus horrible mal qui puisse s'implanter dans une maison... — Il va sans dire que je retire toutes mes objections et donne d'avance les mains à tout ce que vous déciderez, ce soir, de concert avec le marquis de Croix-Saint-Luc.

GENEVIÈVE.

Je préfère, avec votre permission, ne pas vous accompagner...

ÉDITH.

Un dîner d'affaires, rien de plus: cela vous distrairait toujours un peu...

GENEVIÈVE.

J'ai assez de ma douleur pour me distraire.

ÉDITH.

Je ne puis pourtant pas vous laisser seule ici jusqu'à ce soir.

GENEVIÈVE.

Je compte aller goûter là où tous les jeudis on a la bonté de m'attendre...

ÉDITH.

Chez la mère supérieure... au couvent? — J'aurais mauvaise grâce à blâmer de si pieuses visites... quoique bien fréquentes... peut-être...

GENEVIÈVE.

Rassurez-vous... elles cesseront bientôt.

ÉDITH.

Je ne prétends pas qu'il faille rompre, loin de là; mais il y a façon de concilier les choses...

GENEVIÈVE.

J'en sais une des plus simples, c'est d'y demeurer tout à fait.

ÉDITH.

Vous cloîtrer!... vous n'y pensez pas?...

GENEVIÈVE.

Je ne pense qu'à cela.

ÉDITH.

Et votre mariage, bien que ce ne soit guère, hélas! l'heure d'y songer?

GENEVIÈVE.

Aussi n'y pensé-je plus.

ÉDITH.

Vous renoncez!... et à cause de quoi cette fantaisie lugubre? Voyons, ma chère belle, — vous êtes folle.

GENEVIÈVE, vivement.

Pas encore, mais peut-être n'en suis-je pas loin...

ÉDITH.

Vous!... (A part.) Nous y voici...(Haut.) Où prenez-vous ces imaginations?

GENEVIÈVE.

Rappelez-vous lord Somerfield...

ÉDITH.

Lui... c'était de famille : son père, son grand-père...

GENEVIÈVE.

Il faut bien que quelqu'un commence.

ÉDITH.

Sans doute, mais il y a aussi, Dieu merci! des exceptions, et M. Rolland vous aime trop pour n'en point courir la chance.

GENEVIÈVE.

Moi, je l'aime assez pour la lui épargner.

ÉDITH.

Que sait-on! le bonheur, le mariage, les enfants...

GENEVIÈVE.

Dieu m'en garde, je ne vivrais plus!

ÉDITH.

Mais c'est un suicide que vous méditez...

GENEVIÈVE.

Le ciel ne défend pas celui-là...

ÉDITH.

Vous si jeune, si belle, si riche...

GENEVIÈVE.

Ah! je vous les abandonne sans un regret, ces richesses dont je n'ai jamais si bien senti la misère...

ÉDITH.

A moi! — Que voulez-vous que je fasse de tant d'argent...

GENEVIÈVE.

Mes pauvres que je vous lègue...

ÉDITH.

Cher trésor!... ils vous regretteront plus d'une fois! —

(Jouant l'émotion.) Le ciel me garde de lui contester une âme si bien faite pour lui appartenir, mais...

GENEVIÈVE.

N'insistez pas : mon parti est pris...

ÉDITH, avec intention.

Une idée fixe... — Vous êtes bien la fille de votre père ! (Mouvement de Geneviève. — A Gudule qui entre.) Qu'y a-t-il ?...

GUDULE.

M. Yarley est dans le salon.

ÉDITH.

Qu'il entre. (A Geneviève.) Mais je ne me tiens pas pour battue. Surtout ne partez pas sans m'embrasser...

GENEVIÈVE.

Je vous prie d'informer M. Rolland de ma décision.

ÉDITH.

Vous réfléchirez encore...

GENEVIÈVE.

C'est tout réfléchi !... (Elle sort.)

ÉDITH, seule.

Tout cela va comme sur des roulettes... c'en est effrayant ! (Entre Yarley.)

SCÈNE V.

ÉDITH, YARLEY.

ÉDITH.

Êtes-vous rassuré, peureux? Il a fallu, paraît-il, vous ramener chez vous! un peu plus, monsieur se trouvait mal...

YARLEY.

Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir une âme de bronze.

ÉDITH.

Toujours est-il que vous devez être en paix avec votre conscience, maintenant...

YARLEY.

En effet, le guet-apens ayant dégénéré en homicide...

ÉDITH.

Il n'y aurait eu guet-apens que sur votre signature, mon cher; elle est au bas de l'écrou. Allez la réclamer, si elle vous pèse tant.

YARLEY.

Il vous sied bien de me le reprocher...

ÉDITH.

On se défend, on refuse...

YARLEY.

Le pouvais-je?

ÉDITH.

Alors part à deux et ne récriminons pas. — Cet homme était né pour finir à Charenton, comme moi dans un palais. Autrement, on ne se met pas si vite au diapason de l'endroit.

YARLEY.

Et s'il n'était pas fou?...

ÉDITH, troublée.

Lui! (Se remettant.) Tu es bête, va!

YARLEY.

Sa main m'a paru si étrangement frémir...

ÉDITH.

C'est que la tienne tremblait... — Bonne pièce au dossier, entre parenthèse, que cette poignée de main. — Pas fou! — Une comédie qu'il jouerait? dans quel but? fier Brutus, ma foi! (Mouvement d'Yarley.) Mon cher, toutes les fautes se tiennent, s'engendrent l'une l'autre, inexorablement, et personne qui ne se mêlât d'en commettre s'il était permis de tirer une barre après la première... Bref, n'aille pas au bois qui a peur des feuilles!

YARLEY.

Du moins ne doivent-elles punir que nous, nos fautes : frappant ailleurs, ce sont des crimes.

ÉDITH.

Vous oubliez qu'il a tenté de m'assommer à coups de chaise...

YARLEY.

Soit, je vous devais de vous défendre, je vous devais — tout ce que vous voudrez, — tout, excepté cette lâcheté, cette félonie doublement criminelle de ma part. J'ai forfait à la loi, abusé sa confiance, à lui! Le médecin que j'étais n'est plus qu'un faussaire patenté, supprimant qui le gêne, et tenant à ciel ouvert boutique de poisons; le dernier des malfaiteurs!...

ÉDITH.

Les voilà donc, ces hommes! — T'avais-je rappelé? Pourquoi es-tu venu? De la vertu qui te pousse bien tard! — L'artisan de ma honte qui fait le délicat! comme si j'étais responsable de ce qu'il a plu à monsieur de faire cinq cents lieues tout courant, pour venir confier à mon mari que je suis sa maîtresse.

YARLEY.

M'aviez-vous prévenu que vous étiez sa femme?

ÉDITH.

On attend et on se tait. — Et puis ce n'est pas tout cela : a-t-il voulu me tuer, oui ou non? — Oui! — Il n'a que ce qu'il mérite, ce monsieur.

YARLEY.

Selon...

ÉDITH.

Selon quoi ?

YARLEY.

Les circonstances.

ÉDITH.

Merci; dites tout de suite que vous l'avez fait murer parce qu'il m'a manquée.

YARLEY.

Je dis que s'il suffit d'un accès de violence, dont le mobile échappe, pour conclure à l'aliénation mentale et séquestrer les gens sur le certificat de médecins coupables ou de légèreté ou de complicité, — je dis que pas un n'est assuré en se levant le matin de coucher le soir dans son lit, que la camisole de force est aux mains de tous les ménages, et que jamais ces bastilles soi-disant détruites n'ont été si nombreuses et si redoutables, puisqu'il n'est plus une porte d'alcôve qui au besoin ne s'ouvre sur un cabanon, le plus inexorable de tous et le seul dont la justice n'ait pas les clefs!...

ÉDITH.

Qu'elle les prenne, la justice! Il est fou, archi-fou!

YARLEY.

Il l'est donc devenu ?

ÉDITH.

C'est, encore une fois, qu'il avait à le devenir.

YARLEY.

C'est que, ne le fût-il pas, les choses sont ainsi faites, que, dès qu'un homme est entré là, il y a convention tacite que sa raison est restée dehors, qu'elle est morte, qu'il l'a aliénée, qu'il n'y a plus droit. Qu'arrive-t-il alors ? Qu'en passant par sa bouche tout devient insanie, et que son bon sens même, son bon sens faisant preuve contre lui, le convaincra d'autant de démence qu'il sera plus entier. De sorte que, fatalement, à chaque effort pour s'en tirer, le malheureux s'engage de plus en plus dans le filet où il se roule ! Et si vous, bonne âme, vous vous avisez d'élever un doute, les Aubertin et consorts, qui ne lâchent pas aussi aisément leur proie qu'ils se l'adjugent, vous répondent comme je ne sais quel bourreau de leur secte parlant d'un de ses patients : « Celui-là, le pire de tous, il cache sa folie ! »

ÉDITH.

Tout cela est certainement déchirant, mais qu'est-ce que ça me fait ?...

YARLEY.

Et n'avoir pas même l'excuse des Aubertin, ces maniaques, la cécité !

ÉDITH.

Tu as l'excuse qui couvre toutes les faiblesses, une

femme à sauver ! — Beau malheur après tout, pour un moribond, que quelques jours de maison de santé ! — Figure-toi seulement M. de Savenay, sain de corps et d'esprit, libre de reparaître ici, chez lui... Nous vois-tu ? — J'en ai le frisson. — Coûte que coûte, le mal est fait, profitons-en ; c'est bien le moins.

YARLEY.

C'est dur !

ÉDITH.

Tu t'endurciras !... — Assez de bohème dorée ou non, mon cher, assez d'aventures ! Nous voici des bourgeois, bien assis, bien rentés... restons des bourgeois. — Je t'épouse, en reconnaissance de tes bons soins prodigués à ce pauvre cher comte, et nous nous retrouvons dans les bras l'un de l'autre, comme à Wiesbade, la fortune en plus, moi ayant traversé le mariage comme on passe un fleuve gelé, sur la glace, à sec, — toi, le lion du jour, le savant à la mode... — Avoue que cela vaut un peu mieux que de nous en aller, comme tu me le proposais naïvement l'autre matin, traîner dans je ne sais quelles ténèbres besoigneuses la faim et la soif, accolées en adultère.

YARLEY.

Adultère ! — En suis-je cause ?

ÉDITH.

Il n'avait que six mois à vivre, disais-tu... J'ai eu confiance.

YARLEY.

Voilà donc le mot de l'énigme!... — Tu es un monstre!

ÉDITH.

Joli monstre en tout cas!

YARLEY.

Si encore il n'y avait pas cette enfant, cette enfant adorable dont l'affection me met au supplice...

ÉDITH.

Un embarras dont votre sensibilité sera bientôt délivrée...

YARLEY.

Elle consent à se marier?...

ÉDITH.

Elle prend le voile...

YARLEY.

Le voile! quel voile?

ÉDITH.

Le vrai, l'éternel! — Nous héritons des deux mains!

YARLEY.

De son plein gré?... — vous en êtes sûre!!! Prenez garde! égorger le père et enterrer la fille, ce serait trop...

(Entre Geneviève.)

ÉDITH.

La voici : libre à vous de jouer au juge d'instruction... (Haut, à Geneviève.) Vous partez ?

GENEVIÈVE.

J'attends qu'on ait fini d'atteler.

ÉDITH, l'embrassant.

Mes compliments aux bonnes sœurs, et à ce soir. (A part.) C'est égal, je le croyais mieux trempé, le médecin !

(Elle sort. Yarley, en proie à une vive agitation, fait mine de sortir, revient sur ses pas, hésite, puis se décidant enfin, pose son chapeau et va droit à Geneviève.)

SCÈNE VI.

GENEVIÈVE, YARLEY.

YARLEY.

Vous songez, me dit-on, à prononcer vos vœux?

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas vous, je pense, que cela surprendrait. — (Mouvement de Yarley.) Un médecin...

YARLEY, sans comprendre.

Un médecin ?...

GENEVIÈVE.

Sans doute.

YARLEY.

Pas de demi-mots, je vous adjure. Nul ne se reconnaît plus indigne que moi de votre confiance, mais par pitié, ne m'interrogez pas, et daignez me répondre. Jurez-moi seulement que c'est de votre plein gré, de votre propre mouvement...

GENEVIÈVE.

Tout à fait...

YARLEY.

On n'a pesé en rien sur vos déterminations ?...

GENEVIÈVE.

En rien... personne...

YARLEY.

C'est à un appel direct d'en haut que vous obéissez, et vous persisteriez, votre père fût-il là, suppliant, à vos genoux, comme je suis tenté de m'y jeter...

GENEVIÈVE.

Vous?

YARLEY.

Ne m'interrogez pas, mais daignez me répondre...

GENEVIÈVE.

Tel qu'il est aujourd'hui mon père... oui ! je persisterais...

YARLEY.

Mais rien n'est encore désespéré, il peut vivre...

GENEVIÈVE.

Vous appelez cela vivre...

YARLEY.

Mais le mal fût-il implacable...

GENEVIÈVE.

Il l'est...

YARLEY.

Qui vous l'a dit ?

GENEVIÈVE.

Des gens qui n'ont pas intérêt à me tromper...

YARLEY.

Mais quel qu'il soit, ce mal, n'est-ce point assez qu'il fasse une seule victime ?

GENEVIÈVE.

Il paraît que non... et vous le savez bien...

YARLEY.

Moi !...

GENEVIÈVE.

A votre tour ne m'interrogez pas... Germain doit avoir attelé...

YARLEY, se jetant entre elle et la porte.

Mademoiselle !... Que mademoiselle de Savenay m'excuse... mais, sur ce qui peut me rester d'honneur,

qu'elle me fasse la grâce de s'expliquer. Sur ma vie! il le faut. Il est temps que j'apprenne quel rôle on me prête encore, à mon insu cette fois... Je veux le savoir et je le saurai. — Mieux que ce soit de vous que d'une autre, aussi vrai que Dieu m'entend !...

GENEVIÈVE.

Je ne vous comprends plus...

YARLEY.

Que vous a-t-on dit ?...

GENEVIÈVE.

Rien, je vous certifie...

YARLEY.

Mais enfin, que croyez-vous? que pensez-vous?... Pour l'amour du ciel, expliquez-vous !...

GENEVIÈVE.

Vous me faites mourir !...

YARLEY, *ayant peine à se contenir.*

Enfin?...

GENEVIÈVE.

J'ai lu.

YARLEY.

Vous avez lu ? quoi? une lettre ? On vous a écrit... — Mais parlez donc!... Vous avez lu...

GENEVIÈVE va au canapé, prend le livre, puis :

Vous me garderez le secret?... (Elle le lui tend, la tête baissée.)

YARLEY, le saisissant et lisant.

De la folie...contagieuse et héréditaire! — J'y suis!... Ah! bonté divine!... en voici bien d'une autre!...

GENEVIÈVE.

Ne le dites pas!... Je mourrais de honte...

YARLEY.

Où l'avez-vous pris, qui vous l'a prêté, ce livre?...

GENEVIÈVE.

Je l'ai trouvé...

YARLEY.

Où?...

GENEVIÈVE, montrant les meubles.

Ici, là, partout; il semblait de lui-même se placer sous ma main, je ne sais comment...

YARLEY, à part.

Moi, je le devine... L'abomination!... (Haut, montrant le livre.) Bref, à force de vous chercher là-dedans, vous avez fini par vous y trouver?... (essayant de sourire) un effet de mirage commun à tous les livres de médecine...— Et c'est là ce qui vous épouvante tant!... des billevesées...

GENEVIÈVE.

Bien entendu... — Les faits sont là pourtant...

YARLEY.

Ils ne s'accumulent que pour se contredire, les faits. — (Il jette dédaigneusement le livre sur la table.) Vous êtes un enfant !

GENEVIÈVE.

Je vous remercie de l'intention, mais vous ne parviendrez pas à me donner le change... — des familles... tout entières... (elle montre le livre) je vous citerais les noms... je vous dirais les dates...

YARLEY.

Quand je vous affirme...

GENEVIÈVE.

M'en fissiez-vous serment je ne vous croirais pas...

YARLEY, éclatant.

Mais faut-il encore qu'il y ait eu des fous dans ces familles !... faut-il au moins qu'il y en ait un, l'ombre d'un... (Il s'arrête court.)

GENEVIÈVE.

Et mon père!

YARLEY.

Ah!... (Allant à la fenêtre.) La voiture est là. — Passez devant. — Plus un mot, je vous suis!

GENEVIÈVE.

Je le verrai?

YARLEY.

Oui... nous allons le voir! — Et quand je lui aurai crié devant tous : « Je suis le dernier des misérables, tuez-moi, mais sauvez votre fille que l'on pousse au cloître par le même chemin qui vous a conduit ici! » — il m'entendra, fût-il fou mille fois, et aussi vrai que Dieu existe, il ne l'est pas, ou toute ma science n'est que vanité pure!

GUDULE, entrant, un candélabre allumé à la main.

Monsieur n'attend pas Madame?

YARLEY.

Elle ne me reverra jamais... (Il sort.)

GUDULE, stupéfaite, le regardant sortir.

Ça se gâte, il paraît... — (Elle pose le candélabre sur le guéridon.) Pourvu qu'elle ne m'empêche pas de sortir...

(Entre Édith, robe sombre, décolletée.)

SCÈNE VII

GUDULE, ÉDITH.

GUDULE.

Je venais savoir si Madame n'avait plus besoin de moi.

ÉDITH.

Tu t'en vas?...

GUDULE.

Il n'y a plus guères que Madame et moi dans l'hôtel...

ÉDITH, devant une psyché.

Le noir me sied à ravir.

GUDULE.

Une compensation.

ÉDITH.

Donne-moi mon collier pendant que tu es là.

GUDULE.

Lequel ?

ÉDITH.

Celui de la baronne de Munich, parbleu! le serpent.

GUDULE.

Le bijou de ce bijou de docteur... — Est-ce que Madame compterait vraiment l'épouser pour de bon, ce... un pauvre hère de professeur, somme toute...

ÉDITH, sans répondre, attachant le collier.

Ne rentre pas trop tard...

GUDULE.

Je serai là pour déshabiller Madame... —

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

ÉDITH, seule, se pomponnant, après un silence.

L'épouser! — S'il faut que je passe ma vie à éponger ses remords, ce ne sera pas gai. (Bruit d'une chaise qui tombe au dehors.) C'est toi, Gudule?...— (Continuant.) Cette fille a raison : un pauvre hère, après tout, qui ne sera jamais qu'un pauvre hère... tandis que moi, posée comme je suis, avec mes flottes de millions (tournant devant sa glace) et le reste... — Je n'ai qu'à jeter mon mouchoir dans le tas : c'est à qui me le rapportera !... (Bruit d'une serrure qu'on tourne.) Elle m'enferme à présent!... (Elle continue à s'attifer devant la psyché et appelle.) Gudule!... mais qu'est-ce que tu fais là?... (La porte du fond s'ouvre. Le comte apparaît sur le seuil. Elle l'aperçoit dans la glace, pousse un cri de terreur et reste pétrifiée. Puis, d'une voix rauque et tremblante :) Vous!

LE COMTE, jetant un regard sur lui-même, pâle, défait, blanc, etc.

Moi... Il paraît que c'est moi, ou mon spectre...

SCÈNE IX.

LE COMTE, ÉDITH.

ÉDITH, affolée d'effroi.

Gudule!... Gudule!... (Elle se précipite vers la porte.)

LE COMTE.

On ne passe pas!... (Édith saute sur un cordon de sonnette qu'elle agite à toute volée. Le cordon casse. Tintement prolongé dans un silence de mort. — Le Comte, lui montrant l'autre cordon.) Il en reste encore un...

ÉDITH.

Personne!... au secours!... on m'assassine!... (Elle se jette vers la fenêtre.)

LE COMTE, l'arrêtant par le poignet qu'il saisit.

Le cri de la conscience!... Vous oubliez que chez vous, elle a toujours crié dans le désert, la conscience! — Enfin!... c'est donc vous!... Je vous tiens, je vous ai cette fois.—Ma nuit de noces!— Bien riposté n'est-ce pas, pour un idiot!...

ÉDITH, ricanant et les yeux fixés sur la pendule.

A merveille!... mes compliments!...

LE COMTE.

Vous avez beau presser les heures de vos deux yeux, vos limiers d'hôpital arriveront trop tard.

ÉDITH, entre ses dents.

Qui sait ?...

LE COMTE.

J'ai pris mon temps.—Convenez entre nous, madame la baronne...

ÉDITH.

Comtesse, s'il vous plaît...

LE COMTE.

Convenez que vous êtes une fière coquine. — Tudieu ! comme vous y allez !... Un meurtre, passe encore ! Je m'obstinais à vivre, et ce n'est pas pour cela qu'on m'avait épousé. Mais, me pousser dans cet enfer, m'enterrer tout vif dans cette contagion !... Misérable et sotte créature, qui ne s'avise même pas qu'en me jetant hors la loi, elle jette bas sa dernière sauvegarde... « Tu l'as voulu, brave homme !... Bois tes larmes, et tais-toi !... Ces reptiles-là sont sacrés. » Et c'est madame qui me délie les mains !... Imbécile !...

ÉDITH.

Si c'est pour m'insulter que vous êtes venu...

LE COMTE.

Je viens vous tuer...

ÉDITH.

Vous ?...

LE COMTE, prenant le code.

Votre code à la main.

ÉDITH.

Et pour finir, la cour d'assises...

LE COMTE.

A Charenton, — ni crimes, ni délits! Lieu d'asile inviolable, *Code pénal*, 64. — Je m'étonne que vous ne connaissiez pas mieux vos auteurs. Ah! mes petites grandes dames, vous vous mêlez aussi de jouer des oubliettes, gare les revenants!...

ÉDITH.

Je ne suis pas d'humeur à me laisser massacrer sans mot dire; je vous en avertis...

LE COMTE.

Ni moi à vous laisser vous installer céans dans mon nom, mon honneur, ma fortune, comme dans un héritage!...

ÉDITH, après une pause, changeant de ton.

Voyons, M. le comte!... Si je vous offrais de disparaître, de m'ensevelir moi-même?...

LE COMTE.

Une besogne qu'on fait mal soi-même.

ÉDITH.

La colère vous égare...

LE COMTE.

Je n'ai jamais été si calme...

ÉDITH.

Votre voix tremble...

LE COMTE.

On n'assassine pas tous les jours.

ÉDITH.

Pourquoi m'assassiner ?...

LE COMTE

Séquestre par-ci, homicide par-là, donnant, donnant! — Puis j'ai une fille. — Pauvre enfant, je la vois tombée entre vos griffes, son père là-dessous, sans retour cette fois .. — Je veux pouvoir mourir tranquille.

ÉDITH.

Alors, c'est résolu ?...

LE COMTE.

Oui madame, résolu...

ÉDITH.

Faites donc ! (Elle se campe résolûment devant lui.) Que je voie comment s'y prend un comte de Savenay pour assassiner une femme ! —(Mouvement du comte.) — Vous reculez... C'est que si coupable que je sois, rien ne peut faire qu'un jour vous ne m'ayez aimée...

LE COMTE.

Ah ! c'est ce jour-là qu'il fallait m'enfermer.

ÉDITH, des larmes dans la voix, les yeux sur la pendule.

De grâce ! épargnez une malheureuse qui n'a péché que par faiblesse, le ciel en est témoin !

LE COMTE.

Il est témoin de tant de choses, le ciel...

ÉDITH.

Pourtant faut-il convenir que j'ai lutté dans la mesure de mes forces ! Pourquoi, vous-même, vous être obstiné à me poursuivre, à me tenter ? Vous êtes chrétien! On n'égorge pas ainsi une femme!— Je ne vous demande pas de me pardonner, loin de là ! mais, au contraire, de me démasquer, de me flétrir ici même, de me chasser tout à l'heure, devant tous !...

LE COMTE.

Devant tous ?...

ÉDITH.

Devant votre fille, son fiancé, vos amis, tous ceux que vous voudrez !...

LE COMTE.

Une séparation...

ÉDITH, vivement.

Une rupture éternelle !... Et de quel front jamais oserais-je reparaître ?...

LE COMTE, d'un ton ferme.

Une séparation alors, en termes tels qu'elle re-

mette publiquement chacun de nous à sa place. On va venir...

ÉDITH.

Je crois même qu'on vient... (Bruit, tumulte au dehors.)

LE COMTE, écoutant.

Ce sont eux!

ÉDITH, éclatant.

Enfin! je savais bien qu'ils finiraient par arriver! (Brisant la glace d'une fenêtre.) A moi, au secours, au fou!

LE COMTE, après un moment de stupeur.

Ah! vipère! je t'écraserai dans ton venin.

(Il s'élance sur elle qui lui échappe.)

ÉDITH.

Au cabanon, bandit! et ta fille au couvent!...

(Elle renverse la table derrière laquelle elle s'est refugiée, le candélabre tombe : un clair de lune intense éclaire la scène dont une partie est dans une obscurité profonde. Lutte muette. Édith est arrivée à gagner le seuil de la porte.)

ÉDITH, criant.

Au fou! au fou!

(Elle va le franchir, lorsque, guidé par un rayon de lune, le comte la saisit par le collier.)

LE COMTE, l'étranglant.

Je vous ai dit qu'ils arriveraient trop tard!

(Le collier casse, elle tombe morte dans la partie non éclairée de la scène.)

LE COMTE, les débris du collier à la main.

Le collier de l'amant!... (Après un long silence, à lui-même.) Moi! est-ce bien moi?

GENEVIÈVE, se précipitant en scène.

Mon père!

SCÈNE X.

LE COMTE, GENEVIÈVE.

LE COMTE.

Geneviève!... (Il la prend dans ses bras, puis la regardant dans les yeux :) Tu ne les as pas crus, n'est-ce pas?...

GENEVIÈVE, se jetant à son cou.

Oh! non! je te le jure!

(Alors il la couvre de baisers. — La scène s'éclaire : entrent en courant Yarley, Rolland, valets de fous et domestiques portant des flambeaux.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, GENEVIÈVE, ROLLAND, YARLEY, VALETS, DOMESTIQUES, avec des flambeaux.

ROLLAND.

Monsieur de Savenay !...

LE COMTE, apercevant Yarley.

Vous !... (Lui montrant du doigt le cadavre d'Édith.) Vous pouvez maintenant l'emmener, votre maîtresse !

ROLLAND.

Sa maîtresse !...

YARLEY.

Morte !...

GENEVIÈVE.

Édith !...

LE COMTE, continuant.

Et avec elle vos valets de bourreau. — Il n'y a jamais eu de fou ici ; vous le savez bien.

YARLEY, s'inclinant.

Jamais !...

LE COMTE, énergique jusqu'au bout.

Je vous abandonne à votre conscience. — Quant à moi, je n'ai plus de comptes à rendre qu'à la justice; mais elle a le pas lent, et mes heures vont vite. Je le sens aux coups dont bat mon pauvre cœur. (A Rolland et à Geneviève, avec force.) Relevez le front, mes enfants! Lorsqu'un homme en est réduit à être son propre justicier, c'est à la loi de baisser la tête! — Rolland, Geneviève, vos deux mains..

GENEVIÈVE, avec effroi.

Les tiennes sont glacées...

LE COMTE.

Ainsi soit-il! — (Tombant fièrement sur son fauteuil.) Ce ne sera pour le monde qu'un fou qui s'éteint...

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

LES

INDIFFÉRENTS

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le second Théâtre-Français (Odéon), le 22 octobre 1863.

DU MÊME AUTEUR

A LA CAMPAGNE, comédie en un acte, jouée au Vaudeville.

UN SECRET DE FAMILLE, drame en cinq actes, joué à l'Ambigu.

LE TESTAMENT DE CÉSAR GIRODOT, comédie en trois actes, en collaboration avec M. Villetard, jouée à l'Odéon.

LA VENGEANCE DU MARI, drame en trois actes, joué à l'Odéon.

LES PARENTS TERRIBLES, comédie en trois actes, en collaboration avec M. Journault, jouée à l'Odéon.

LE VRAI COURAGE, comédie en deux actes, en collaboration avec M. Bravard, jouée au Vaudeville.

LES MARIS A SYSTÈMES, comédie en trois actes, jouée au Gymnase.

TROIS NOUVELLES. Un volume.

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

LES INDIFFÉRENTS

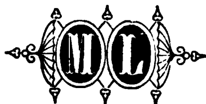
COMÉDIE EN QUATRE ACTES

EN PROSE

PAR

ADOLPHE BELOT

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

PERSONNAGES

SIMONET, 46 ans	MM.	TISSERANT.
ARISTIDE, son fils		THIRON.
OLIVIER DE LESTAQUE, 30 ans		RIBES.
JULIO BENETTI		LUDOVIC.
DE SAINT-CLAIR		RIGA.
DE LESPINOIS		DELILLE.
JOSEPH, valet de chambre		ÉTIENNE.
MADAME SIMONET	Mmes	PICARD.
SUZANNE, sa fille		A. MOSÉ.
LAURE DE NEUVILLE, leur cousine		DEBAY.

Les quatre actes se passent de nos jours. — Le premier, troisième et quatrième, chez Simonet, dans une maison de campagne, qui lui appartient, près de Vichy. — Le deuxième acte, dans un hôtel de Vichy.

La mise en scène est prise de la salle. Les premier personnage inscrit en tête des scènes est toujours a la gauche du spectateur.

S'adresser, pour la mise en scène détaillée, à M. Eugène Pierron, régisseur du théâtre impérial de l'Odéon.

LES

INDIFFÉRENTS

ACTE PREMIER

Un salon, au rez-de-chaussée, donnant sur des jardins. — Cheminée au fond. — Portes latérales, deuxième plan. — Canapé à droite, piano à gauche. — Guéridon au milieu de la scène. — Croisées de chaque côté de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

ARISTIDE, puis JOSEPH.

ARISTIDE, assis près du guéridon.

Quelle ridicule invention! ce flacon renferme à peine trois gouttes d'eau de fleurs d'oranger, elles ne veulent jamais sortir. (Secouant le flacon.) J'ai beau faire, impossible! (Il frappe sur un timbre.) Joseph, l'eau de fleur d'oranger est-elle un poison?

JOSEPH, qui est entré par la droite.

Je ne l'ai jamais entendu dire, monsieur.

ARISTIDE.

Alors, pourquoi me la donnez-vous à si petites doses? Si c'était de l'opium, je comprendrais votre sollicitude, mais...

JOSEPH.

Si monsieur m'ordonnait de lui donner de l'opium, j'obéirais à monsieur.

ARISTIDE.

Ah! vraiment? En attendant que je vous donne cet ordre... débarrassez-moi de ce flacon, et apportez la bouteille dans laquelle vous avez puisé ces trois gouttes si... tenaces. (Joseph sort par la droite.)

SCÈNE II

ARISTIDE, puis SIMONET et JULIO.

ARISTIDE, se levant et regardant sortir Joseph.

Ce domestique m'a dit un mot dur : « Si monsieur me demandait de l'opium, je lui en donnerais. » Quoi! je voudrais m'empoisonner qu'il ne s'y opposerait pas ! (Il va s'asseoir sur le canapé à droite ; apercevant Simonet et Julio qui entrent par la gauche.) Tiens! mon père et Julio!... Je vous croyais à Vichy sur la promenade?

SIMONET, allant près de son fils.

Julio ne me propose rien d'amusant.

JULIO.

Permettez, je vous offre de passer ici la soirée.

SIMONET.

En famille! que ferons-nous?

JULIO.

Nous causerons avec ces dames qui vont revenir du jardin ; elles sont fort aimables.

SIMONET.

Aimables... aimables! sans doute; mais je suis le mari de l'une, le père de l'autre, le cousin de la troisième, et j'ai passé tant de soirées avec elles...

JULIO.

Que vous ne seriez pas fâché, ce soir...

SIMONET.

Justement, mon cher, justement. (A Aristide.) Que fais-tu, toi?

ARISTIDE.

Tu le vois, je m'ennuie. (Julio va se mettre au piano, à gauche.)

SIMONET.

Et après ?

ARISTIDE.

Après, quoi ?

SIMONET.

Quand tu te seras ennuyé?

ARISTIDE.

Quand je me serai ennuyé ici, j'irai m'ennuyer à mon cercle.

SIMONET.

Alors, tu ne proposes rien?

ARISTIDE.

Absolument rien... je laisse les autres proposer et je les suis à droite ou à gauche (étouffant un bâillement) avec autant de plaisir.

SIMONET.

Allons, je vois que je ne puis compter que sur moi pour l'emploi de ma soirée. (Il remonte vers la cheminée.)

ARISTIDE.

Oh! sois tranquille, tu ne trouveras rien à faire.

SIMONET.

Pourquoi?

ARISTIDE.

Parce que tu me ressembles, rien ne t'intéresse, rien ne t'amuse! Tu es bien mon père, je suis bien ton fils... Seulement j'ai l'ennui calme et flegmatique; toi, tu as l'ennui nerveux et agité, tu ne peux tenir en place, tu te remues sans cesse, tu es toujours en quête de plaisirs que tu ne trouves jamais.

SIMONET, à Julio.

Il a raison. (Montrant Aristide.) Comme il me connaît! (Julio va à la croisée de droite.)

ARISTIDE.

Alors prends ton parti bravement, comme moi. Je ne sais que faire de ma soirée... Eh bien, (il se lève et passe à gauche en prenant son chapeau, qui était sur le guéridon) je vais au jardin m'étendre sur trois ou quatre chaises et me livrer à une courte sieste jusqu'à ce qu'il soit l'heure de me rendre au cercle. Je t'offre de partager avec moi cette distraction.

SIMONET.

Mais je n'ai pas sommeil.

ARISTIDE.

Ah! si tu veux aussi avoir sommeil! tu es trop difficile, rien ne te séduit; tu es bien plus endurci que moi... Au revoir. (Il s'éloigne à gauche, puis revient.) Si tu décides quelque chose, tu me trouveras là-bas, dans le bosquet, et je te suivrai où tu voudras, sinon avec empressement, du moins avec résignation. (Il sort à gauche.)

SCÈNE III

SIMONET, JULIO.

SIMONET, *regardant avec admiration Aristide qui s'éloigne.*

Quelle charmante nature ! (*A Julio.*) Vous ne m'avez jamais dit ce que vous pensiez de ce grand garçon-là ?

JULIO.

Votre fils ?

SIMONET.

Oui, mon fils.

JULIO.

Il est assez bien réussi ; à sa toilette, à ses manières, on le prendrait pour un Anglais... un vieil Anglais.

SIMONET.

N'est-ce pas ? il porte plus que son âge, et il est d'une froideur tout à fait distinguée... Et, au moral, qu'en dites-vous ?

JULIO.

Au moral ?... il est très-fort !

SIMONET.

Justement ! j'ai voulu faire de lui ce qu'on appelle de nos jours un homme fort, et je crois y être parvenu. (*Il s'assied près du guéridon à gauche.*)

JULIO.

Parfaitement ; mais je croyais vous avoir entendu dire que vous ne vous étiez pas occupé de l'éducation de vos enfants ?

SIMONET.

Sans doute, sans doute ; je suis, tel que vous me voyez, de l'école américaine. Les enfants doivent voler de bonne heure de leurs propres ailes ; pas de lisières, pas d'entraves, et ils deviennent des hommes. J'ai cru cependant devoir donner à mon fils deux conseils, deux seulement, mais ils sont parfaits.

JULIO, *s'asseyant de l'autre côté du guéridon à droite.*

Peut-on les connaître ?

SIMONET.

Comment donc ? mais avec plaisir. Premier conseil : se placer au-dessus de la tête un petit paratonnerre !

JULIO.

Un paratonnerre !

SIMONET.

Oui, avec une chaîne qui descend tout le long du corps et

vient se perdre aux pieds. Armé de la sorte, on ne court aucun danger; s'il survient un de ces accidents, de ces malheurs, enfin de ces brusques événements qui tombent sur un homme comme la foudre et l'abattent le plus souvent...vous concevez, la foudre éclate, glisse et se perd.

JULIO.

C'est très-bien imaginé.

SIMONET.

N'est-ce pas? Pour mon compte, je m'en suis toujours bien trouvé.

JULIO.

Et votre autre conseil, quel est-il?

SIMONET.

N'avoir point de passions.

JULIO.

N'avoir point de passions! mais je croyais qu'il ne dépendait pas...

SIMONET.

Permettez! permettez!... quand je dis : N'ayez point de passions! je n'entends pas conseiller de se priver de tout et de vivre en cénobite ; au contraire, ne vous refusez rien, mais n'abusez pas : telle est ma devise. Vous aimez le bon vin, buvez-en, mais ne vous grisez jamais; vous aimez les chevaux, montez à cheval, mais ne sautez pas de barrières; ayez des amis, mais pas d'ami intime. Enfin, si votre cœur est tendre, donnez-lui des satisfactions douces et tempérées. Voilà mon avis, est-ce le vôtre?

JULIO.

Entièrement.

SIMONET.

A la bonne heure. (Lui serrant la main.) Vous méritiez d'être mon compatriote.

JULIO.

C'est trop d'honneur!

SIMONET.

Mais, pour un Italien, je ne vous cacherai pas que par moments vous m'étonnez un peu... Je vous trouve toujours de mon avis, et cependant les gens de votre pays aiment la controverse, ils discutent volontiers.

JULIO.

J'ai laissé en Italie tous mes vices, je ne voyage qu'avec mes qualités.

SIMONET, riant.

C'est plus léger. (Les dames entrent par la droite.)

JULIO.

Vous l'avez dit... mais voilà ces dames. (Il se lève.)

SIMONET, se levant.

Sauvons-nous !

JULIO.

Non. Je resterai, si vous le permettez.

SIMONET.

Alors, je pars seul. (Il gagne la porte de gauche, mais Suzanne, qui vient d'entrer, le retient ; Julio s'approche de madame Simonet.)

SCÈNE IV

SIMONET, SUZANNE, MADAME SIMONET, JULIO.

SUZANNE, à son père.

Tu ne t'en iras pas avant de m'avoir entendue... c'est bien décidé.

SIMONET.

Parle, voyons, parle.

SUZANNE.

Il s'agit de me rendre un service.

SIMONET, effrayé.

Un service?

SUZANNE.

Oh! rassure-toi!... un service dans tes moyens... un tout petit service.

SIMONET.

S'il est tout petit...

SUZANNE.

Je voudrais prendre l'air!

SIMONET.

Mais prends l'air, prends l'air... le jardin... (Il veut s'éloigner.)

SUZANNE, le retenant.

Oui... oui, je sais... mais le jardin est entouré de grands murs; je préférerais faire une petite promenade au dehors.

SIMONET.

Je n'y vois pas d'inconvénient, c'est accordé! (Il veut s'éloigner.)

SUZANNE, le retenant.

C'est qu'il me faudrait ton bras.

SIMONET.

Mon bras! y penses-tu? est-ce que j'ai l'habitude...?

SUZANNE.

Non; mais si tu la prenais...

SIMONET.

Je n'en vois pas la nécessité. Si tu tiens absolument à sortir, adresse-toi à ta mère. Madame Simonet, (il s'avance près de sa femme) Suzanne voudrait faire un tour de promenade,

MADAME SIMONET, assise sur le canapé à droite.

Eh bien, monsieur?

SIMONET.

Accompagnez-la.

MADAME SIMONET.

Je ne sors jamais le soir, monsieur; vous le savez. (Suzanne s'assied à son piano à gauche.)

SIMONET.

Non, je ne le savais pas.

MADAME SIMONET.

C'est juste. Comment l'auriez-vous su? vous partez sitôt après votre dîner.

SIMONET.

Qu'y a-t-il d'étonnant? chacun ne fait-il pas ici ce qui lui convient? depuis longtemps n'ai-je pas établi cette règle?

MADAME SIMONET.

En effet, depuis le lendemain de notre mariage.

SIMONET.

Vous vous en plaignez? (Julio remonte la scène, en passant derrière le canapé.)

MADAME SIMONET.

D'abord, je ne me plains jamais; puis j'aurais mauvaise grâce à me plaindre. Rien ne me forçait à me marier, et j'avais prévu ce qui m'arriverait en vous épousant.

SIMONET.

Pourquoi m'épouser alors, puisque vous aviez la double vue?

MADAME SIMONET.

On prévoit souvent son sort sans pouvoir l'éviter.

SIMONET.

Et vous êtes mécontente de votre sort?

MADAME SIMONET.

Je ne dis pas cela.

SIMONET.

Vous avez bien raison de ne pas le dire... Que vous manque-t-il, je vous prie? Est-ce que je ne vous laisse pas libre de toutes vos actions? est-ce que je vous empêche de vous amuser? est-ce que je vous tourmente?

MADAME SIMONET.

Vous ne vous occupez même pas de moi, je vous rends cette justice.

SIMONET.

Alors, laissez-moi maître de me conduire à ma fantaisie. Si j'aime à sortir après mon dîner... laissez-moi sortir. (Julio va à la cheminée au fond.)

MADAME SIMONET.

Qui vous en empêche, monsieur: avant votre dîner, après votre dîner, pendant votre dîner?

SIMONET.

Pourquoi me faire des reproches parce que je ne vous promène pas?

MADAME SIMONET.

Mais je ne vous ai fait aucun reproche. Depuis longtemps j'ai renoncé au plaisir d'être promenée par vous, ainsi qu'à beaucoup d'autres distractions. J'ai dû me créer une existence à part, et je suis aussi insensible aux choses de ce monde que le monde est insensible à mes souffrances.

SIMONET.

Vos souffrances! vos souffrances! vous me faites bondir avec vos souffrances! où sont-elles?

MADAME SIMONET.

Il est inutile que je vous en fasse part, monsieur; vous ne les comprendriez pas.

SIMONET.

Non, je ne les comprendrais pas! non, je ne les comprendrais pas!

MADAME SIMONET.

Vous le voyez bien. Je ne réclame qu'une grâce, c'est qu'on me permette de vivre en paix dans le calme et le recueillement qui seuls me conviennent.

SIMONET.

Vivez en paix, qui vous en empêche?

MADAME SIMONET.

Lorsqu'on n'a pu avoir sur cette terre l'existence qu'on était en droit d'attendre, il faut essayer de s'en préparer une là-haut.

(Simonet lève les épaules et remonte vers le fond à droite ; Julio s'approche de Suzanne au piano.)

JULIO, à Suzanne.

Vous paraissez triste, contrariée, mademoiselle ?

SUZANNE.

Il y a de quoi! j'espérais en venant à Vichy avoir quelques distractions; mais c'est absolument comme à Paris. (Elle se lève et Simonet descend en scène.) Si je m'adresse à mon père, il me renvoie à ma mère, qui me renvoie à mon frère, qui me tourne le dos ; je ressemble à un volant entre trois raquettes : chacun le repousse et le fait voltiger.

JULIO.

Mais, mademoiselle, votre cousine madame de Neuville ne cherche que des occasions de se distraire, et, si vous le désiriez...

SUZANNE.

Oh ! déjà cet hiver, elle m'a conduite dans tous les bals où elle allait, je ne veux pas lui être à charge encore cet été : puis, deux femmes ne peuvent pas se promener ainsi seules le soir. (Simonet va s'asseoir près de la cheminée.)

JULIO.

Si madame de Neuville et vous le permettez, mademoiselle, j'aurai le plaisir de vous accompagner comme je le faisais l'hiver dernier lorsque vous quittiez le bal. Je me charge d'organiser une promenade en voiture pour ce soir.

SIMONET, revenant à Julio.

Voyons, mon cher, sortons un instant, vous reviendrez si vous le désirez. (Au moment où ils vont sortir, Aristide entre.)

SCENE V

JULIO, ARISTIDE, SIMONET, JOSEPH, SUZANNE, MADAME SIMONET.

ARISTIDE.

Il n'est plus temps de sortir !

SIMONET.

Pourquoi ?

ARISTIDE.

Tu vas avoir une visite.

SIMONET.

Une visite? oh! non.

ARISTIDE.

Pardon, pardon! je ne vais pas recevoir tout seul ce monsieur; c'est déjà bien assez d'avoir été réveillé par Joseph; il n'en fait jamais d'autres. (Il va s'asseoir sur le canapé à droite.)

SIMONET, à Joseph.

Où est la personne dont parle Aristide?

JOSEPH.

Elle est restée dans le jardin.

SIMONET.

A-t-elle dit son nom?

JOSEPH.

M. Olivier de Lestaque.

JULIO, à lui-même.

Tiens! Olivier, ici!

SIMONET.

Olivier de Lestaque! mais je le connais! Est-ce que ce n'est pas cet officier de marine...? (Aristide va s'asseoir près de la cheminée à droite.)

MADAME SIMONET.

Lui-même! vous l'avez assez souvent vu chez vous pour vous le rappeler... vous savez bien, à l'époqne où notre cousine Laure n'était pas encore mariée.

SIMONET.

Oui, oui, j'y suis!... n'est-ce pas même par dépit de l'avoir vue épouser M. de Neuville qu'il a brusquement demandé de partir pour je ne sais plus quelle lointaine expédition?

MADAME SIMONET.

C'est tout à fait cela. Vous deviez vous attendre à le voir revenir, aujourd'hui que Laure est veuve; je vous l'avais annoncé.

SIMONET.

Vous avez dû l'annoncer. (A Joseph.) Introduisez M. de Lestaque. (Joseph sort.)

SUZANNE.

Mais il me semble qu'il y a une chose dont vous ne vous souvenez ni les uns ni les autres : c'est que M. Olivier est le meilleur ami de mon oncle.

MADAME SIMONET.

Suzanne a raison, c'est votre frère qui l'a élevé et qui l'a fait entrer dans la marine.

SIMONET.

Oui, oui; mon frère en est bien capable.

SUZANNE.

Je me rappelle aussi que M. Olivier était excellent pour Aristide et pour moi; t'en souviens-tu, Aristide?

ARISTIDE.

Vaguement! vaguement!

SUZANNE.

Comment?

ARISTIDE.

Dame! il y a plusieurs années de cela.

SUZANNE.

Est-ce que plusieurs années suffisent pour oublier les gens?

ARISTIDE.

Quand on ne les voit plus.

SIMONET, à Julio.

Ce M. Olivier dont vous allez faire la connaissance...

JULIO.

Je l'ai déjà faite en Italie.

SIMONET.

Vraiment? alors, vous savez que c'est un original, un fou qui abuse de ce qu'il a souvent vu lever l'aurore à bord de son navire, pour faire du sentiment à tout propos; mais on le laisse dire, et au fond c'est un assez joyeux compagnon... (Julio prend son chapeau.) Vous partez?...

JULIO.

Oui.

SIMONET, soupirant.

Vous êtes bien heureux, vous.

JULIO, s'avançant et saluant.

Mesdames!

JOSEPH, annonçant.

Monsieur de Lestaque!

SCÈNE VI

LES MÊMES, OLIVIER. (Il entre d'abord précipitamment par la gauche; puis, voyant que personne ne vient à sa rencontre et que Julio s'esquive, il s'arrête.)

OLIVIER, étonné, à lui-même.

Mais c'est Julio!... Julio ici! et il sort au lieu de courir à

moi!... Quel froid accueil! qu'ont-ils donc?... (Haut.) Mes voyages m'ont donc bien changé que personne ici ne semble me reconnaître ?

MADAME SIMONET, assise sur le canapé à droite.

Vous vous trompez, monsieur, nous vous reconnaissons!

SIMONET.

A merveille! (Lui offrant un siége.) Donnez-vous donc la peine de vous asseoir ?

MADAME SIMONET.

Vous venez de faire de lointains voyages, monsieur ?

OLIVIER.

Oui, madame, je suis en France seulement depuis quelques jours.

ARISTIDE.

Et vous avez voulu faire connaissance avec les eaux de Vichy?

OLIVIER.

Oh! ce ne sont pas les eaux de Vichy qui m'ont conduit ici, mon cher Aristide... (Sur un geste d'Aristide.) Excusez-moi si je vous parle d'une façon si amicale ; mais je n'ai pas oublié que je vous ai connu, à peine grand comme cela. (Il fait un geste.)

ARISTIDE.

Ah! vraiment! grand comme cela... J'ai grandi depuis.

OLIVIER.

Et vous avez vieilli, à ce que je vois; mais laissons ces souvenirs. Je m'aperçois que je suis doué d'un peu trop de mémoire. Je vous demande aussi pardon de l'émotion involontaire que j'ai laissé paraître en entrant ici; mais j'arrive de contrées... sauvages, où, lorsqu'on retrouve un ami, même au bout de plusieurs années, on s'élance à sa rencontre et on lui fait fête. J'avais oublié les habitudes plus... réservées de mon pays. De là mon étonnement. Il a disparu.

SIMONET, bas à Aristide.

Que voulait-il donc? je ne puis cependant pas comme chez les sauvages, ses amis, lui offrir ma maison... et toutes ses dépendances.

ARISTIDE.

Tu lui as offert un fauteuil, c'est beaucoup de ta part. (A droite : Aristide sur le canapé ; Simonet, assis à droite du guéridon ; à gauche : Olivier, ensuite madame Simonet, puis Suzanne.)

OLIVIER, s'adressant à Simonet.

Je suis chargé par votre frère, monsieur, d'une mission dont je vais m'acquitter tout de suite si vous le permettez.

SIMONET.

Je suis à vos ordres, monsieur ; pourquoi donc mon frère ne m'a-t-il pas tout simplement écrit ?

OLIVIER.

Il est certaines choses qu'on préfère ne pas écrire.

SIMONET.

C'est juste ; mais alors il aurait pu venir nous voir.

OLIVIER.

Je l'ai prié de me permettre de le remplacer, et il a accepté d'autant plus facilement que ses affaires l'occupent beaucoup en ce moment.

SIMONET.

Il est toujours dans les sucres et dans les cotons ?

OLIVIER.

Il est toujours un des premiers armateurs du Havre, oui, monsieur ; mais si vous voulez bien me permettre...

SIMONET.

Je vous écoute.

OLIVIER.

J'ai donc été chargé...

SIMONET, l'interrompant.

Est-ce confidentiel ce que vous avez à me dire ? préférez-vous que nous soyons seuls ? En nous promenant, nous pourrions... (Se levant.)

OLIVIER.

C'est inutile... du moment que nous sommes en famille.

SIMONET, à part, s'asseyant.

Allons, il est écrit que je ne sortirai pas !

OLIVIER.

J'ai été chargé, disais-je...

SIMONET.

Mon frère va bien du reste ?

OLIVIER.

Très-bien !

SIMONET.

Il y a fort longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles.

OLIVIER.

Peut-être ne lui donnez-vous jamais des vôtres.

SIMONET.

Je n'écris jamais !

OLIVIER.

Alors tout s'explique... Je continue ou plutôt je commence...

SIMONET.

C'est cela, commencez!... vous avez été chargé...

OLIVIER.

De vous dire que la guerre qui semble sur le point d'éclater aux États-Unis...

SIMONET.

Elle n'éclatera pas.

OLIVIER.

Pourquoi? vous avez étudié la question?

SIMONET.

Dieu m'en préserve!

ARISTIDE.

Alors tu ne peux pas savoir si la guerre éclatera ou n'éclatera pas.

SIMONET.

C'est juste, mettons que je n'ai rien dit.

MADAME SIMONET.

Il était donc inutile d'interrompre encore monsieur.

OLIVIER.

Ces bruits de guerre ont occasionné une certaine perturbation dans le commerce du Havre; on ne trouve plus les mêmes facilités dans les opérations de banque, et votre frère, monsieur, craint d'être, à la fin de ce mois, dans une situation embarrassée.

SIMONET.

Que puis-je faire à cela?

OLIVIER.

Votre frère a pensé qu'il était de son devoir de vous confier sa gêne momentanée et tout accidentelle, et de vous demander si, dans le cas où il en aurait besoin, vous pourriez mettre à sa disposition une somme de cinquante mille francs environ.

SIMONET.

Cinquante mille francs! mon frère me demande cinquante mille francs, mais c'est une somme!

OLIVIER.

Pas pour vous.

SIMONET.

Mais, pour tout le monde.

OLIVIER.

Du reste, cela peut être un excellent placement.

SIMONET.

Alors, pourquoi mon frère ne s'adresse-t-il pas à ses amis?

OLIVIER.

Il lui a paru naturel de s'adresser à son frère. Il a sur la famille des idées toutes particulières : il croit qu'entre parents, on se doit mutuellement aide et protection, et il blâme les tendances de notre époque à sacrifier ceux qui nous tiennent par les liens du sang, à des amis de fraîche date, ou quelquefois même à de simples connaissances. C'est donc pour ne pas commettre vis-à-vis de vous ce qu'il considérerait comme une faute, qu'il m'a confié la mission dont je m'acquitte en ce moment.

SIMONET.

Vous répondrez à mon frère, cher monsieur, qu'il me juge mal; je ne suis pas du tout susceptible, moi! Je ne lui en voudrais aucunement de s'adresser à ses amis, qui pourront bien plus facilement que moi l'obliger, car ils ne sont probablement pas mariés, et moi je le suis.

MADAME SIMONET.

Ah! monsieur Simonet, vous l'êtes si peu!...

SIMONET.

Pardon, madame, je le suis très-suffisamment. Du reste, j'ai des enfants.

ARISTIDE.

Papa qui saisit cette occasion de penser à nous.

SIMONET.

Enfin, s'il m'arrivait de prêter cette somme à mon frère, ce serait plus fort que moi, je voudrais savoir ce que deviendrait mon argent; il faudrait m'occuper des sucres et des cotons... jamais!

OLIVIER.

Ne vous occupez-vous donc pas de faire valoir votre fortune?

SIMONET.

Je l'ai placée à l'étranger, afin de n'avoir pas à m'intéresser aux événements politiques de mon pays.

OLIVIER.

Alors vous vous intéressez à ce qui se passe à l'étranger, cela revient au même.

SIMONET.

Nullement ! n'étant pas sur les lieux, je ne m'impressionne pas, je ne discute pas, je puis me passer d'opinion politique.

OLIVIER.

Ah! vous n'avez pas d'opinion politique?

SIMONET.

C'est ce que je redoute le plus au monde. A quoi cela sert-il, je vous prie? à discuter pour ne jamais rien se prouver, à s'échauffer le sang, à se donner des migraines! Non, monsieur, j'ai pour principe d'être toujours de l'opinion des personnes avec qui je me trouve; si elles disent blanc, je dis blanc; si elles pensent rouge, je pense rouge ! Je suis comme l'arc-en-ciel, moi ! de toutes les couleurs.

MADAME SIMONET.

Jolie comparaison !

SIMONET.

Vous dites ?

MADAME SIMONET.

Je dis : Jolie comparaison !

OLIVIER, à Simonet.

Alors, monsieur, vous ne servirez de votre vie aucune cause ?

SIMONET.

Aucune !

OLIVIER.

Et vous n'admettez pas que l'on ait certains devoirs à remplir ?

SIMONET, se levant.

Ah ! voilà le grand mot que j'attendais. Je le voyais poindre depuis une heure. Mes devoirs, tes devoirs, vos devoirs! mais, mon cher monsieur, celui qui voudrait remplir tous ses devoirs n'y suffirait pas ; il se condamnerait à une existence de galérien. (Olivier se lève.) Au collége, le devoir consiste à obtenir un tas de couronnes pour faire le bonheur de son père, de sa mère, de son petit frère, de sa petite sœur, de toute la maison. A vingt ans, il faut payer sa dette à la patrie; plus tard, on doit être électeur, juré, garde national, témoin de ses amis lorsqu'ils ont des duels ou qu'ils se marient, parrain de leurs enfants! Si votre oncle a la goutte, vous lui tiendrez compagnie; si votre cousine est prise par la grippe, vous irez savoir de ses nouvelles; votre tante s'est logée à Auteuil, tant pis ! vous lui devez au moins une visite par semaine; le soir, vous passerez

un habit, vous vous emprisonnerez dans une cravate blanche parce qu'il n'est pas permis de négliger les relations qu'on a dans le monde! L'âge est venu, vous rompez avec votre vie de garçon, vous vous mariez! vous allez enfin vous reposer! erreur! votre femme ne s'est pas mariée pour cela, au contraire!

MADAME SIMONET.

Ce n'est pas pour moi que vous parlez, monsieur Simonet!

SIMONET.

Ne m'interrompez pas! elle s'est mariée pour se promener, pour aller au théâtre, pour danser, pour s'amuser, et si vous comprenez vos devoirs, vous êtes tenu de lui procurer toutes ces distractions! Pourtant, elle vieillit, elle se calme, elle consent enfin à s'asseoir; vous choisissez un bon fauteuil en face d'elle et vous vous dites : Je ne bouge plus de là! Pendant ce temps, votre fille a grandi, il faut qu'elle fasse son entrée dans le monde, et vous devez la conduire de fête en fête et de bal en bal, comme vous avez conduit sa mère.

MADAME SIMONET.

Comme vous auriez dû conduire sa mère, ne confondons pas.

SIMONET.

Si bien que, de devoir en devoir, on arrive à soixante ans, épuisé, chauve et goutteux! il est vrai qu'on a droit après sa mort à cette consolante épitaphe : « Il a vécu bon père, bon époux et bon citoyen. » Eh bien, non, mille fois non! je le dis bien haut, je le crie au besoin, je suis insensible à ces jouissances d'outre-tombe, je renonce à l'épitaphe.

MADAME SIMONET.

Rassurez-vous, monsieur, vous ne l'aurez pas.

ARISTIDE.

Tu ne l'auras pas.

SIMONET.

A la bonne heure! Maintenant je vais prendre l'air, si vous le permettez. (Il prend son chapeau et passe à gauche.) Je finirais par étouffer ici. (Il sort brusquement par la gauche, deuxième plan.)

SCÈNE VII

SUZANNE, MADAME SIMONET, OLIVIER, ARISTIDE.

MADAME SIMONET, à Olivier.

Ce que vous venez de m'apprendre, cher monsieur, sur la situation financière de mon beau-frère m'a vivement contrariée.

Hélas! quand je l'ai vu se mettre dans les affaires, j'avais prévu ce qui lui arriverait tôt ou tard et je l'ai averti; mais, dans ma famille, personne ne veut m'écouter.

OLIVIER.

Que votre tendresse se rassure, madame; la position de votre beau-frère est loin d'être compromise: il trouvera facilement chez ses amis, je l'espère, ce qu'il ne trouve pas dans se famille. Je vais tout à l'heure lui écrire pour lui faire part des dispositions de M. Simonet, et il avisera aussitôt.

MADAME SIMONET.

Vous voudrez bien lui dire dans votre lettre que je regrette vivement de ne pouvoir pas lui être utile dans les circonstances qui se présentent; mais vous avez jugé par vous-même du caractère de mon mari, il ne tiendrait aucun compte des demandes que je pourrais lui adresser, je ne suis rien ici, absolument rien; je vis étrangère à tout ce qui se passe. Veuillez m'excuser et me plaindre. Au revoir, monsieur; viens, Suzanne. (Elle prend le bras de sa fille, et elles sortent à droite, deuxième plan.)

SCÈNE VIII

OLIVIER, ARISTIDE.

ARISTIDE, toujours assis.

Quant à moi, cher monsieur, vous comprenez... je ne dispose pas de grands capitanx.

OLIVIER.

Je le pense bien... à votre âge!

ARISTIDE, se levant.

A mon âge!... à mon âge! mais, monsieur, dans notre siècle, à partir du jour où l'on sort du collége... on n'a plus d'âge.

OLIVIER.

Avez-vous les cinquante mille francs qui sont nécessaires à votre oncle?

ARISTIDE.

Je les aurais que je ne pourrais pas vous les donner! Hélas! je fais partie du Cercle de la Salamandre.

OLIVIER.

Le Cercle de la Salamandre?

ARISTIDE.

Quoi! vous n'en avez pas entendu parler. Au fait, vous arrivez de si loin... Si vous voulez me permettre de vous donner

une idée de nos statuts, vous serez tout de suite au courant de la situation?

OLIVIER.

Mais, avec plaisir; ces statuts doivent être fort curieux.

ARISTIDE, saluant.

La modestie me défend de l'avouer, c'est moi qui les ai rédigés... aussi je les sais par cœur.

OLIVIER.

Voyons.

ARISTIDE.

« Article 1er. — Comme il a été reconnu que pour passer agréablement son temps dans ce monde, l'homme ne peut se suffire à lui-même et qu'il a malheureusement besoin de son semblable, il est formé une société sous la dénomination de. Cercle de la Salamandre. »

OLIVIER.

Tiens! tiens! j'ignorais...

ARISTIDE.

« Article 2. (Olivier va s'asseoir à gauche du guéridon.) — Le siége principal de la Société est à Paris; mais elle aura pendant deux mois de l'année un pied-à-terre à Vichy, afin que les estomacs délabrés du Cercle puissent se rétablir et se livrer sans danger, pendant l'hiver, à de nouveaux plaisirs. »

OLIVIER.

Voilà qui est fort bien vu.

ARISTIDE, s'asseyant en face d'Olivier.

« Article 3. — Désirant maintenir, le plus lontemps possible, la bonne harmonie au milieu de nous et persuadés que tout service rendu entre amis, conduit nécessairement, soit à un refroidissement fâcheux, soit à de tristes discordes, nous arrêtons : 1º Il est expressément défendu, sous peine d'exclusion immédiate, à tout membre du Cercle de demander ou de rendre un service quelconque à un de ses collègues? »

OLIVIER.

Mais votre oncle n'est pas, j'imagine, un de vos collègues?

ARISTIDE.

Monsieur, nous avons tout prévu. « 2º Et afin de nous mettre en garde contre notre générosité naturelle qui, sagement contenue parmi nous, pourrait extérieurement se manifester d'une manière regrettable et onéreuse, nous arrêtons que, sous les mêmes peines, il est défendu à chacuu de nous

d'obliger à quelque titre que ce soit toute personne étrangère au cercle. » Vous voyez, monsieur, que...

OLIVIER.

Ce petit morceau est vraiment un chef-d'œuvre d'éloquence et de cœur.

ARISTIDE.

C'est simplement exprimé et sagement pensé, voilà tout.

OLIVIER.

Un seul point excite encore ma curiosité : pourquoi cette dénomination : Cercle de la Salamandre?

ARISTIDE.

C'est bien simple : de même que la salamandre a, dit-on, le privilége de vivre au milieu des flammes, sans être consumée, nous avons la prétention de vivre au milieu des passions de toutes sortes, de goûter à toutes et de ne jamais nous brûler à leur feu.

OLIVIER, se levant.

Acceptez tous mes compliments; vous êtes plus qu'un sage; celui-ci fuit prudemment le danger; vous, vous le cherchez et vous le dominez.

ARISTIDE, se levant aussi.

Je vois que vous avez parfaitement compris le but de notre institution : jouir de la vie dans des proportions raisonnables et économiques. J'ajouterai que s'il vous était agréable de faire partie de notre cercle, je m'empresserai de vous servir de parrain.

OLIVIER.

Cette proposition est des plus flatteuses, mais pour le moment... (Julio entre par la gauche.)

ARISTIDE.

Vous aviserez. Permettez-moi de vous quitter un instant, je vous laisse avec un des amis de la maison. Au revoir.

OLIVIER.

Au revoir!

SCÈNE IX

JULIO, OLIVIER.

JULIO, à Olivier, après avoir regardé Aristide qui sort par la gauche.

Comment le trouves-tu?

OLIVIER.

Tu me reconnais donc?

JULIO.

Parbleu !

OLIVIER, courant à lui.

Alors laisse-moi réchauffer mes mains dans les tiennes, elles se sont glacées au contact de tous ces gens. Quel accueil ils m'ont fait, à moi, qui étais si joyeux de les revoir !

JULIO.

Cet accueil ne m'a pas étonné de leur part.

OLIVIER.

Comment alors, toi qui m'as offert une si cordiale hospitalité pendant le voyage que j'ai fait en Italie, il y a trois ans ; toi, que j'ai connu si enthousiaste, si passionné, peux-tu vivre dans cette atmosphère glaciale, dans cette triste Sibérie ?

JULIO.

O mio caro, les temps ont bien changé ! Depuis l'époque dont tu parles, j'habite la France et je suis à Paris au milieu des gens dont tu viens de voir un aimable échantillon. Aussi, le refroidissement qui s'est emparé de toi tout à l'heure existe-t-il chez moi à l'état chronique.

OLIVIER, vivement.

Que dis-tu ?

JULIO.

Ne te récrie pas, tu n'as pas le droit de me juger.

OLIVIER.

Comment ! la France n'est-elle pas ma patrie et n'ai-je pas vécu dans ce monde que tu accuses ?

JULIO.

Oui, mais tu étais jeune alors ; tu te contentais de vivre et tu ne regardais pas vivre les autres. Puis, au moment où ton effervescence de jeunesse commençait à se calmer, où tu allais être sans doute fatalement entraîné dans la zone... tempérée où je me trouve, tu as fui ton pays, tu as couru réveiller ton ardeur qui s'éteignait, renouveler ton sang qui s'appauvrissait, sous les rayons d'un soleil plus brûlant et au contact de mœurs primitives ; tu t'es frotté à toutes les civilisations, à toutes les barbaries, à toutes les passions ; enfin, tu as reconquis de nouveaux enthousiasmes, tandis que je perdais les miens.

OLIVIER.

Qu'est-ce qui te les a fait perdre ?

JULIO.

Tout : les hommes et les choses. J'ai d'abord rencontré une de vos plus élégantes Parisiennes, que je me suis mis à aimer avec passion, comme je savais aimer; elle a eu peur de moi, tant de passion l'effrayait, elle n'y était pas habituée, cela gênait sa vie; j'ai dû bientôt contraindre mon cœur à battre moins vite. Un jour, j'ai cru avoir trouvé un ami, mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir que j'ennuyais mon ami, je lui étais trop dévoué; cela l'obligeait envers moi plus qu'il ne voulait et plus qu'il ne pouvait. Ta nation venait de remporter une grande victoire, je m'y associai et je voulus porter dans un de vos salons l'enthousiasme qui remplissait les rues; on lui fit un tel accueil, on nous... doucha avec tant de soins que je sortis bien vite grelottant et gelé. Au théâtre, même succès : j'eus l'audace d'applaudir, on me regarda avec ébahissement! Que te dirai-je? d'école en école, j'arrivai à cette conviction que, dans un certain monde, sous peine de passer pour un fou, il fallait aimer sa maîtresse sans transport, ne voir son ami que tous les quinze jours et mettre sous clef ses enthousiasmes patriotiques.

OLIVIER.

Et tu es arrivé à ce résultat?

JULIO.

Certainement; bien plus, je trouve maintenant qu'on a raison de ne pas trop aimer sa maîtresse, cela use l'amour, de ne pas trop aimer son ami, cela use l'amitié, et de ne pas applaudir au théâtre, cela use les gants.

OLIVIER.

C'est toi qui parles ainsi, toi que j'ai connu autrefois si avide d'applaudissements et de gloire ; toi, un artiste, un des chanteurs les plus aimés de l'Italie; toi, Lélio!

JULIO, *inquiet.*

Prends garde, si quelqu'un t'entendait!

OLIVIER.

Quoi! ne sait-on pas?

JULIO.

On ignore complétement que, ruiné autrefois, j'ai été obligé de chanter pour vivre.

OLIVIER.

Est-ce que tu en rougis?

JULIO.

Nullement; mais aujourd'hui que ma fortune s'est à peu près rétablie, que mes inspirations musicales sont moins vives

et que j'aspire tout simplement à faire quelque honnête mariage, j'ai dû quitter mon nom de guerre et reprendre mon nom de famille; un nom honorable, tu le sais, qui devait m'ouvrir toutes les portes. Je te demande donc le secret sur mon passé.

OLIVIER.

Mais si on vient plus tard à le connaître!

JULIO.

Oh! alors, je serai dans le cœur de la place et on ne pourra pas m'en chasser; (il s'écarte un peu à gauche) tandis qu'on ne m'y aurait probablement pas admis si je m'étais présenté tout d'abord sous le nom de Lélio. Le monde dans lequel je vis n'a pas de passions, j'en conviens, mais il a des préjugés. Tout cela n'est-il pas bien raisonné?

OLIVIER.

C'est... finement raisonné. Mais je m'attendais de votre part, Julio, à plus de franchise et à moins de finesse. Allons, faites votre chemin comme vous l'entendez, seulement ne comptez pas sur mon appui.

JULIO.

Je ne compte que sur... votre discrétion.

OLIVIER.

Pour songer à vous trahir, il faudrait qu'il s'agît d'intérêts bien graves; mais personne ici n'est en danger, je suppose, et personne ne m'inspire grande sympathie.

JULIO.

Excepté cependant la personne qui s'avance de ce côté.

OLIVIER.

Qui donc?

JULIO.

Regardez!

OLIVIER.

Laure!

JULIO.

Je vous laisse. (Il sort à gauche et Laure entre par la droite.)

SCÈNE X

OLIVIER, LAURE.

LAURE, s'avançant vivement vers Olivier.

Olivier, mon cher Olivier! vous voilà donc enfin de retour! que j'ai de plaisir à vous revoir! Ah! tenez, foulons aux pieds

les convenances, je suis veuve, nous avons été élevés ensemble, embrassons-nous ; voulez-vous?

OLIVIER.

Si je le veux!

LAURE.

J'étais à lire au fond du jardin quand on est venu m'apprendre votre arrivée, aussi ai-je couru!... A propos, qu'avez-vous donc fait à tous nos chers parents, vous ne paraissez pas en odeur de sainteté auprès d'eux?

OLIVIER.

Je suis venu de la part de leur frère leur demander de l'argent.

LAURE, riant.

Ah! ah! ah! je comprends, on voit bien que vous arrivez de l'autre monde! Demander de l'argent aux Simonet! quelle imprudence!

OLIVIER.

Je ne les savais pas avares.

LAURE.

Mais ils ne le sont pas.

OLIVIER.

Sont-ils donc égoïstes?

LAURE.

Pas davantage; ils sont indifférents.

OLIVIER.

Égoïstes ou indifférents, c'est la même chose.

LAURE, s'écartant à droite.

Oh! il me serait facile de vous prouver que vous vous trompez. Dans un moment d'ennui j'ai étudié la question.

OLIVIER.

Vous!

LAURE.

Moi.

OLIVIER.

Eh bien, je vous écoute, tout en vous regardant; que puis-je faire de mieux à mon retour?

LAURE.

Vous le voulez, soit! je n'ai rien à vous refuser. (Elle s'assied sur le canapé à droite, Olivier prend une chaise et s'assied près d'elle.) L'égoïste connaît et comprend les souffrances d'autrui, seulement il ne les soulage pas, parce qu'il préfère garder pour lui-même les

ressources dont il dispose ; l'indifférent, au contraire, ne secourt pas son semblable par cette seule raison qu'il ne comprend pas ses douleurs et qu'il y est insensible. Le propre de l'égoïste est de prendre soin de lui-même et de s'occuper de tout ce qui peut concourir à son bien-être, tandis qu'il arrive à l'indifférent de négliger ses intérêts les plus chers et d'être insouciant même de sa personne. Enfin les égoïstes sont tout d'une pièce : quand on est égoïste on l'est sur tout les points et vis-à-vis de tout le monde ; on peut être au contraire indifférent à de certaines choses et ne l'être pas à d'autres. En un mot, les indifférents se subdivisent à l'infini ; il y a l'indifférent à la patrie, à l'honneur, à l'argent, à la gloire, l'indifférent en matière de religion, les indifférents à l'amitié.

OLIVIER.

Ces derniers sont les plus à plaindre.

LAURE, lui tendant la main.

Sans doute, c'est si bon de s'aimer !

OLIVIER.

Que vous me rendez heureux en me parlant ainsi ! La froideur que chacun ici m'a témoignée m'avait si vivement impressionné que j'ai douté un instant de vous.

LAURE.

C'est fort mal, monsieur.

OLIVIER.

Alors, vous m'aimez toujours ?

LAURE.

Sans doute, mon cher Olivier, j'ai pour vous la plus sérieuse amitié.

OLIVIER.

Oh ! ce n'est pas à ce sentiment que je fais allusion, c'est à un autre.

LAURE.

Auquel, mon ami ?

OLIVIER.

Vous le demandez ?

LAURE.

Sans doute.

OLIVIER.

Quoi ! ai-je besoin de vous dire qu'il ne s'agit pas d'amitié entre nous... mais d'amour. Pourquoi craindrais-je de prononcer ce mot ? Est-ce donc la première fois que vous me l'entendez murmurer à votre oreille ?

LAURE.

Non... j'avoue... qu'autrefois... il y a quelques années...

OLIVIER.

Eh bien, quelques années auraient suffi pour vous faire oublier... cette affection si tendre, si profonde que vous m'aviez inspirée et que j'étais parvenu à vous faire partager!... Ne niez pas, vous me l'avez avoué! mais vous étiez mariée alors, mariée à un malade que notre loyauté nous défendait de tromper; j'ai dû vous fuir, j'ai dû voyager, mais n'avait-il pas été tacitement convenu entre nous que nous serions l'un à l'autre, dès qu'aucun obstacle ne nous séparerait plus. (Il se lève.) Laure, M. de Neuville est mort il y a plus d'un an, vous êtes libre, je le suis aussi ; je vous aime d'un amour d'autant plus ardent qu'il a été plus longtemps contenu, je vous demande votre main. (Après un silence.) Vous ne répondez pas ?...

LAURE.

J'hésite, je crains de blesser un ami qui m'est cher.

OLIVIER.

Quel ami ?

LAURE.

Vous !

OLIVIER.

Je ne suis pas votre ami! je ne veux pas l'être ! c'est un autre titre que j'ambitionne, me permettez-vous de le prendre?

LAURE, se levant.

Non, Olivier, c'est impossible, je ne me remarierai pas.

OLIVIER.

Vous ne vous remarierez pas ?... Moi, qui étais si heureux de vous revoir !

LAURE.

Mais, moi aussi, je suis très-heureuse, mon ami.

OLIVIER.

Mais vous ne m'aimez plus ?

LAURE.

Au contraire, je vous aime bien !

OLIVIER.

Vous m'aimez bien !... Je suis revenu de si loin pour l'entendre me dire qu'elle m'aime bien ! allons ! du courage ! Un dernier mot, Laure, qui aimez-vous maintenant ?

LAURE, passant à gauche.

Personne !

OLIVIER.

C'est impossible !

LAURE.

Je vous jure, Olivier, que je n'aime pas comme vous l'entendez.

OLIVIER.

De même que vous me jurerez sans doute ne m'avoir jamais aimé ?

LAURE.

Non, je ne jurerai pas cela, je ne renie pas mon passé, je m'y reporte au contraire avec bonheur. Je n'ai rien oublié, tout m'apparaît...

OLIVIER.

Comme dans un rêve.

LAURE.

Oui, mais un rêve charmant, un rêve que je donnerais tout au monde pour pouvoir recommencer; mais le puis-je? Est-ce ma faute si peu à peu les illusions s'envolent, les souvenirs s'éteignent, la froideur vous gagne et le cœur ne bat plus... même au retour de celui qui, autrefois, l'avait fait battre! Pardonnez-moi ma franchise, mon ami, elle vous apprend que ce n'est pas une coquette que vous avez aimée; elle vous prouve surtout que je dis vrai, lorsque je jure que je n'aime personne.

OLIVIER.

Et quelqu'un vous aime-t-il ?

LAURE.

Non.

OLIVIER.

Et vous vivez heureuse ainsi, sans aimer, sans être aimée?

LAURE.

Je vis tranquille.

OLIVIER.

Pour vous l'existence n'a pas d'autre but; vous ne vous êtes jamais dit que la femme avait une mission à remplir sur la terre?

LAURE.

Quelle mission?

OLIVIER.

Être fille, épouse ou mère !

LAURE.

Je suis veuve.

OLIVIER.

Veuve à vingt-six ans! sans affection! sans enfants! et, c'est vous qui, tout à l'heure, accusiez votre famille, vous qui êtes plus coupable qu'elle, vous qui êtes indifférente à l'amour! (Laure s'éloigne à gauche.) Ah! je vois que le mal vous a gagnée, vous aussi, et que dans la définition que vous m'avez donnée de l'indifférence, vous avez oublié une des choses qui la distinguent le plus de l'égoïsme; c'est que l'égoïsme effraye et qu'il éloigne, tandis que l'indifférence est contagieuse; vous en êtes, ma chère Laure, un triste exemple... et je vous fais mes adieux!

LAURE.

Quoi! vous partez!

OLIVIER.

Oui, je ne resterai pas plus longtemps dans cette maison où, en une heure, j'ai entendu renier tout ce qu'il y a de grand, tout ce qu'il y a de saint sous le ciel: la patrie, la famille, l'amitié et l'amour!

SCÈNE XI

LAURE, OLIVIER, SUZANNE.

SUZANNE, qui s'est avancée doucemement à droite.

Pardon, ma chère cousine, voudrais-tu me permettre à mon tour, de dire un mot à M. Olivier?

LAURE, passant près d'elle.

Volontiers.

SUZANNE, montrant la porte à droite.

Ma mère est là; elle sera bien aise, je crois, que tu l'aides à faire le thé.

LAURE.

Alors tu me renvoies?

SUZANNE.

Si tu le veux bien.

LAURE, s'éloignant à droite.

Folle! (Elle sort à droite, deuxième plan.)

OLIVIER, regardant Suzanne.

Eh bien, elle n'est pas timide!

SCÈNE XII

OLIVIER, SUZANNE.

SUZANNE, allant à Olivier.

Savez-vous, monsieur, que mon oncle votre ami, m'aimait beaucoup?

OLIVIER.

Il vous aime encore, mademoiselle, et il parle souvent de vous.

SUZANNE.

Tant mieux! je craignais qu'il ne m'eût oubliée.

OLIVIER.

Il n'est pas de ceux qui oublient.

SUZANNE.

Alors, vous ne refuserez pas de lui faire parvenir ceci.

OLIVIER.

Un portefeuille! c'est vous qui l'avez brodé?

SUZANNE.

Oui, à son intention. Je me suis dit que c'était aux nièces à s'occuper de leurs oncles, lorsqu'ils étaient de pauvres vieux garçons.

OLIVIER.

Tiens! vous avez fait cette réflexion?

SUZANNE.

Oui, monsieur; pourquoi ne l'aurais-je pas faite?

OLIVIER.

C'est juste! (Entr'ouvrant le portefeuille.) Mais il y a des papiers! là-dedans! une lettre sans doute, non... des billets de banque!

SUZANNE.

Deux mille francs! ce sont mes économies de jeune fille.

OLIVIER.

Eh bien, reprenez-les!...

SUZANNE.

Non. C'est pour mon oncle! vous nous avez dit qu'il avait besoin d'argent...

OLIVIER.

Et vous lui offrez...

SUZANNE.

Tout ce que je possède. Je regrette de n'avoir pas plus; mais

cela lui servira peut-être : les petits ruisseaux, dit-on, font les grandes rivières

OLIVIER, la regardant avec intérêt.

Ah! c'est bien. mademoiselle ; au nom de votre oncle je vous remercie, et je lui remettrai dès demain ce portefeuille.

SUZANNE.

Comment, dès demain? vous ne restez donc pas à Vichy?

OLIVIER.

Non, mademoiselle ; mon voyage avait deux buts, je n'ai pu les atteindre ni l'un ni l'autre, je repars.

SUZANNE.

Ah! c'est contrariant! je croyais que vous resteriez quelque temps parmi nous. (Avec dépit.) Pour partir aussi vite, vous auriez aussi bien fait de ne pas venir.

OLIVIER.

Mais, mademoiselle! ..

SUZANNE.

C'est vrai, cela! votre apparition parmi nous ne me rendra que plus pénible, demain, l'isolement dans lequel je vis.

OLIVIER.

L'isolement, dites-vous? mais n'avez-vous pas votre famille auprès de vous?

SUZANNE.

Oh! ma famille n'a pas le temps de s'occuper de moi.

OLIVIER.

Mais vous allez aux fêtes qui se donnent ici, aux réunions du Casino.

SUZANNE.

Non... je n'y vais plus, monsieur.

OLIVIER.

Pourquoi donc?

SUZANNE.

Je n'ose pas vous dire...

OLIVIER.

Vous avez des secrets pour l'ami de votre oncle, pour votre camarade d'enfance?

SUZANNE.

C'est vrai... j'ai tort.

OLIVIER.

Alors, parlez.

SUZANNE.

Eh bien, je n'ose plus me montrer dans les maisons où j'allais autrefois; on m'y fait mauvais visage, je sens qu'on m'est hostile.

OLIVIER.

Hostile! et pourquoi?

SUZANNE.

Je l'ignore; mais les jeunes filles de mon âge avec lesquelles j'étais autrefois liée et que je retrouvais ici, chaque année, semblent m'éviter; elles ne viennent plus me voir, ou bien elles me reçoivent mal quand je vais chez elles.

OLIVIER.

C'est étrange!... et vous connaissez-vous quelque ennemi?

SUZANNE.

Aucun. Je n'ai jamais fait de mal à personne. (A Olivier qui réfléchit.) Eh bien, à quoi pensez-vous?

OLIVIER.

Je pense à tout ce que vous venez de me dire, et cela me semble grave; vous me paraissez victime de quelqu'une de ces petites trahisons, de ces petites perfidies si communes dans le monde et surtout dans le monde où vous vivez.

SUZANNE.

C'est possible, monsieur; mais qu'y puis-je faire?

OLIVIER.

Vous êtes-vcus confiée à votre mère?

SUZANNE.

Je n'ai pas osé, ma mère m'intimide trop.

OLIVIER.

Alors, vous n'avez auprès de vous aucun ami, personne pour vous défendre au besoin?

SUZANNE.

Non, monsieur; et cet isolement m'est bien pénible, je vous le jure; j'ai des moments de profond découragement, et il m'arrive quelquefois de me dire que plutôt que de vivre ainsi, délaissée par tous, il vaudrait autant mourir.

OLIVIER.

Mourir! y pensez-vous?... et Dieu!

SUZANNE.

Dieu ne veut pas que je vive pour souffrir.

OLIVIER.

Il veut que vous viviez pour l'aimer.

SUZANNE.

Je l'adorais autrefois!... Oh! quand mon cœur s'est éveillé, il débordait de tendresse. Je confondais dans une seule et même adoration, ma famille, mes amies, mes fleurs, le ciel, tout ce qui était beau, tout ce qui était bon. A chaque instant du jour, il s'élevait de mon cœur, vers Dieu, une hymne de reconnaissance et d'amour.

OLIVIER.

Et maintenant?...

SUZANNE.

Et maintenant tout m'a abandonné! mes amies se sont éloignées de moi, mes fleurs se sont fanées, et Dieu ne m'écoute plus.

OLIVIER.

Si vous ne le priez plus?

SUZANNE.

Pour prier, il faut croire...

OLIVIER.

Vous blasphémez, mon enfant... ne plus croire... à votre âge!...

SUZANNE.

Que m'arriverait-il si je croyais?

OLIVIER.

Vous souffririez moins de l'isolement dans lequel vous vivez, et vous vous diriez que, tôt ou tard, Dieu vous enverra un ami, un frère qui vous sauvera du péril qui vous menace et qui vous rendra votre famille, vos amies, vos fleurs, tout ce que vous avez aimé, tout ce que vous pleurez.

SUZANNE.

Ah! si vous disiez vrai! (Un domestique entre avec un plateau où est servi le thé, et le place sur la table du milieu. Le reste de la famille entre par différents côtés : Aristide et Simonet par la gauche, madame Simonet et Laure par la droite.)

SCÈNE XIII

OLIVIER, SUZANNE, SIMONET, ARISTIDE, MADAME SIMONET, LAURE, puis JULIO.

SIMONET, entrant, à Aristide.

Avec tout cela, j'ai passé ma soirée à la maison.

ARISTIDE.

T'en trouves-tu plus mal?

SIMONET.

J'aurais pu m'en trouver mieux.

ARISTIDE.

Bah ! c'est toujours la même chose, va ! autant ne pas changer de place. (Il va s'asseoir sur le canapé à droite.)

SIMONET.

J'envie son calme ; il est étonnant ; mon fils ! (Il passe près d'Aristide.)

MADAME SIMONET, à Olivier.

Vous ne refuserez pas cette tasse, monsieur ; mon mari assure que je fais bien le thé ; vous pouvez le croire ; d'ordinaire, il ne me prodigue pas les compliments.

JULIO, entrant par la gauche.

Mesdames, tout est prêt. Je viens d'organiser la promenade que vous désiriez faire.

OLIVIER.

Une promenade en famille ?

SIMONET.

Oh ! non, je n'en suis pas.

ARISTIDE.

Ni moi !

MADAME SIMONET.

Ni moi !

LAURE.

Il ne s'agit que de M. Julio et de nous deux, Suzanne.

OLIVIER.

Ah ! vous faites souvent de ces promenades à trois ?

LAURE, allant s'asseoir près de la cheminée.

Très-souvent.

OLIVIER, montrant Julio.

Et c'est monsieur qui les organise ?

JULIO.

Oui, mon cher, ces dames veulent bien m'y autoriser.

OLIVIER.

A merveille ! Mais me permettrez-vous dorénavant d'être... quelquefois des vôtres ?

LAURE.

Avec plaisir... Mais je croyais que vous aviez résolu de partir ?...

OLIVIER, asprès avoir fixé Julio et Suzanne, qui lui offre une tasse de thé.

Non... je reste. (Il s'assied à droite du guéridon.)

ACTE DEUXIÈME

Salon meublé de façon à pouvoir servir de lieu de réunion aux membres d'un cercle. — Tables de jeu à droite et à gauche. — Cheminée au fond à gauche. — Portes latérales, deuxième plan. — La porte du fond est ouverte et laisse voir un autre salon très-éclairé.

SCÈNE PREMIÈRE

SAINT-CLAIR, DE LESPINOIS.

DE LESPINOIS, assis près de la table à jouer, à droite, et lisant un journal.

« Le général d'Apremont, dont toute l'existence a été si glorieusement consacrée à sa patrie, et qui pouvait, jeune encore, lui rendre de si éclatants services, vient de mourir en son château de... » (S'interrompant.) Qu'est-ce que cela me fait ? je vous demande un peu ce que cela peut me faire ?

SAINT-CLAIR, assis à gauche, même jeu.

« Les récoltes, que nous avions cru un instant compromises dans la plupart des départements du Midi, promettent, au contraire, d'être plus belles cette année que les années précédentes. » (Jetant son journal loin de lui.) Par exemple, voilà qui m'est bien égal ! (Apercevant Lespinois.) Tiens ! vous êtes là ?

DE LESPINOIS.

Hélas !

SAINT-CLAIR.

Que faites-vous ?

DE LESPINOIS.

Je m'ennuie.

SAINT-CLAIR.

C'est comme moi... si nous faisions un piquet ?

DE LESPINOIS, se levant et allant à Saint-Clair.

Faisons un piquet, ça m'est égal. (Ils se mettent à jouer à gauche.)

SCÈNE II

DE LESPINOIS, SAINT-CLAIR, ARISTIDE, OLIVIER.

ARISTIDE, au fond, à Olivier.

Je ne fais plus de façons avec vous, puisque vous êtes maintenant chez vous. A propos, vous ne m'avez pas dit comment vous trouviez notre local ?

OLIVIER.

Mais, très-convenable.

ARISTIDE.

N'est-ce pas, pour un pied-à-terre? A Paris, à notre Cercle de la Salamandre, nous sommes beaucoup mieux logés.

OLIVIER, montrant la porte du fond.

Est-ce que cette porte reste toujours ouverte?

ARISTIDE.

Les jours où il y a bal dans cet hôtel, nous entendons la musique, nous entrevoyons les danseuses, enfin, nous jouissons de tous les plaisirs de la fête, au frais, bien assis et sans être foulés.

OLIVIER.

C'est très-bien imaginé; et en temps ordinaire que fait-on ici? s'amuse-t-on?

ARISTIDE.

Ah! mon cher, quel mot dites-vous là? S'amuser? où s'amuse-t-on dans notre temps, je vous prie? entendez-vous quelqu'un de notre monde, s'écrier : « Oh! que nous nous amuserons! » ou bien : « Dieu! que nous nous sommes amusés! » Jamais... on craindrait d'être pris pour un bourgeois qui va dîner sur l'herbe au bois de Meudon.

OLIVIER.

C'est juste, vous avez parfaitement raison; quand je dirai des énormités comme celle-là, je vous prie de me reprendre.

ARISTIDE.

Comptez sur moi. (Voyant Saint-Clair et Lespinois qui se lèvent.) Ah! ces messieurs ont fini leur partie.

SAINT-CLAIR, s'approchant d'Olivier.

Décidément nos terribles statuts ne vous ont pas effrayé?

OLIVIER.

Bien au contraire, ils m'ont séduit : ne jamais rendre de services, ne jamais souffrir qu'on vous en rende; être, par devoir, continuellement en garde contre la générosité de son

caractère... mais c'est le bonheur, messieurs, et je vous remercie de me permettre de le goûter avec vous.

ARISTIDE, montrant Olivier.

Et dire que je l'avais si mal jugé !

SAINT-CLAIR.

Quoi, vraiment ?

OLIVIER.

Hélas !

ARISTIDE.

Avouez aussi, mon cher, que c'est votre faute ! vous vous présentez un beau jour chez nous en redresseur de torts ; il ne vous manquait qu'une lance, un casque et une cuirasse. Ah ! vous avez eu une entrée superbe !

OLIVIER.

C'est ainsi que je procède ! J'essaye toujours de frapper l'imagination de mes hôtes.

ARISTIDE.

Et vous y êtes arrivé. Heureusement que depuis vous vous êtes fait connaître sous un nouveau jour ; vous avez entièrement séduit mon père qui, en parlant de vous, ne manqne jamais d'ajouter : c'est un garçon très-fort.

OLIVIER.

Ce compliment me ravit.

ARISTIDE.

Quant à nous, nous sommes devenus les meilleurs amis du monde.

OLIVIER, lui serrant la main avec force.

A la vie ! à la mort ! mais je ne vous prêterais pas cent sous.

ARISTIDE.

Je l'espère bien. (Passant près de Saint-Clair.) Vous le voyez, il est à cheval sur le règlement.

SIMONET, paraissant au fond.

Aristide ! Aristide !

ARISTIDE, se retournant.

Tiens !... papa ! entre donc.

SIMONET.

Je ne suis pas seul. J'accompagne madame de Neuville, qui n'ose pas pénétrer dans ce sanctuaire.

ARISTIDE.

Je vais la décider. (Il va au fond et revient en donnant le bras à Laure.)

SCÈNE III

SAINT-CLAIR, LESPINOIS, ARISTIDE, SIMONET, LAURE, OLIVIER.

ARISTIDE.

Je vous assure, chère cousine, que ces messieurs et moi aurons le plus grand plaisir à vous recevoir... quelques instants.

LAURE, riant.

Quelques instants!... votre hospitalité a des bornes? (Elle s'assied à droite.)

ARISTIDE.

Vous comprenez... le règlement... mais aujourd'hui, jour de bal, nous sommes... tolérants.

LAURE.

De plus en plus aimable. (A Olivier.) Vous ne me dites pas bonsoir, mon ami ; alors, c'est moi qui vous tends la main ; à propos, Suzanne s'est décidée après votre départ à venir au bal; elle est ici avec moi.

OLIVIER.

Avec vous?... on ne le dirait pas.

LAURE.

Je l'ai laissée là-bas, dans un petit coin, tandis que j'allais faire un tour avec ces messieurs.

OLIVIER.

Elle est seule?

LAURE.

Non pas, M. Julio Benetti, qui nous a accompagnées, n'est pas loin d'elle.

OLIVIER.

Je le pense bien. (Ils continuent à causer.)

SIMONET, qui a rejoint Lespinois à l'extrême gauche.

N'arrivez-vous pas de l'exposition de Londres, cher monsieur?

LEPISNOIS.

Hélas! oui, j'ai voulu faire comme tout le monde.

SIMONET.

Était-ce curieux?

LESPINOIS.

Aucunement, beaucoup de foule, beaucoup de poussière, et

des machines, toujours des machines... moi, cela m'est bien égal, les machines. (Il vient en scène.)

OLIVIER, se rapprochant.

Il y a quelques personnes qui prétendent que c'est utile à l'industrie; mais que nous fait l'industrie?

SAINT-CLAIR.

Rien!

LESPINOIS.

Absolument rien.

SIMONET, s'avançant.

Permettez, messieurs, permettez, l'industrie cependant rend quelques services.

OLIVIER.

Bah!

SAINT-CLAIR.

Lesquels?

LESPINOIS.

Oui, lesquels?

SIMONET, cherchant.

Lesquels?... lesquels?... mais...

OLIVIER.

Vous ne pouvez pas nous les dire, donc elle n'en rend pas... la cause est jugée. (Saint-Clair va s'asseoir à gauche.)

SIMONET.

Cependant...

OLIVIER.

Ne défendez pas l'industrie, monsieur Simonet, je vous en prie.

SIMONET.

Soit! j'abandonne l'industrie.

OLIVIER.

Ah! merci pour elle. (Aristide s'approche de Laure.)

SIMONET.

Mais il n'y avait pas que des machines à l'exposition?

LESPINOIS.

On m'a dit aussi qu'il y avait des tableaux, des statues; mais les arts, voyez-vous...

OLIVIER.

Ça vous est bien égal.

LESPINOIS.

Parfaitement égal.

SIMONET.

Ah! messieurs, je ne puis pas admettre...

OLIVIER.

Comment, vous allez maintenant protéger les arts! Qu'est-ce qu'ils vous ont donc fait?

SIMONET.

Rien; mais enfin il m'est bien permis...

OLIVIER.

Mais non, mais non, ne protégez pas les arts, puisque nous ne les aimons pas.

SIMONET.

Quoi! vous aussi!...

OLIVIER.

Je ne puis pas les souffrir. (Il va s'appuyer sur la chaise de Saint-Clair.)

SIMONET, regardant Olivier.

Il gagne beaucoup à être connu ce garçon-là, il est très-fort! (A Laure.) Êtes-vous reposée?

LAURE.

Oui.

SIMONET.

Voulez-vous que je vous conduise dans le salon de danse?

LAURE, se levant.

Volontiers, ma conversation avec votre fils n'est pas très-animée.

ARISTIDE.

Que voulez-vous que je vous dise, moi? Je ne suis pas en train... je m'ennuie.

LAURE, s'éloignant en riant au bras de Simonet.

Décidément vous êtes de plus en plus aimable. (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IV

SAINT-CLAIR, LESPINOIS, OLIVIER, ARISTIDE.

OLIVIER, rejoignant Aristide.

Dites donc, Aristide, puisque vous vous ennuyez, faisons un écarté.

ARISTIDE.

Un écarté! vous avez donc bien envie de perdre votre argent?

OLIVIER.

Pourquoi le perdrais-je?

ARISTIDE.

Parce que je gagne toujours. (Il se lève et passe à gauche.) Demandez à ces messieurs.

SAINT-CLAIR.

Le fait est qu'Aristide a une chance incroyable.

ARISTIDE.

Dites plutôt que je suis maître de moi et que je n'ai pas de nerfs, que je suis insensible à la perte et au gain. De là ma force.

OLIVIER, allant à la table de jeu de droite.

Si cependant vous jouiez avec quelqu'un qui posséderait autant de sang-froid que vous...

ARISTIDE.

Impossible.

OLIVIER.

Impossible! je prétends, moi, en avoir davantage et j'offre de vous le prouver... Tenez, vous hésitez déjà; je parie que vous n'osez pas jouer.

ARISTIDE.

C'est vrai, je préfère prendre l'air.

OLIVIER.

Quand je vous le disais...

SAINT-CLAIR, se levant.

Quoi! tu recules, Aristide?

LESPINOIS.

Tu nous déshonores!

OLIVIER, gagnant la table de jeu de droite.

Laissez-le donc, messieurs, il se vantait et il en fait l'aveu.

ARISTIDE.

Ah! c'est comme cela? Eh bien, je joue... entendez-vous, je joue.

OLIVIER.

A la bonne heure!... mais tiendrez-vous tous les enjeux?

ARISTIDE, s'asseyant à la table de jeu en face d'Olivier.

Tous, quels qu'ils soient, pendant cinq parties; cela vous va-t-il?

OLIVIER.

Cinq parties, soit! et si je gagne, comme je n'en doute pas, j'offre de jouer quitte ou double à tous les coups.

ARISTIDE.

J'ai tout avantage à accepter ; vous ne gagnerez pas cinq parties de suite, j'imagine? Quel est votre enjeu?

OLIVIER.

Cinquante louis.

ARISTIDE.

Diable! cinquante louis!

OLIVIER.

Le fait est que pour un jeune homme...

ARISTIDE.

Je ne suis pas un jeune homme! J'ai l'âge de tout le monde... et j'accepte votre enjeu.

OLIVIER.

Très-bien... à vous de donner les cartes. (Ils jouent, Saint-Clair et Lespinois regardent jouer.)

SCÈNE V

JULIO, LAURE, ARISTIDE, OLIVIER, SAINT-CLAIR, LESPINOIS.

JULIO, entrant avec Laure par le fond, et gagnant le milieu de la scène.

En vérité, madame, je n'ai jamais rencontré une meilleure valseuse que vous.

LAURE.

Mais, vous-même, monsieur, vous ne valsez pas trop mal pour un Italien. Pourquoi ne chantez-vous pas? Cela vous manque.

JULIO.

Vous aimez la musique?

LAURE.

Si je l'aime! je l'adore, surtout celle qu'on fait dans votre pays.

JULIO.

Vous connaissez l'Italie, madame?

LAURE.

J'y ai passé la première année de mon mariage.

JULIO.

Vraiment? et dans quelle ville avez-vous entendu la meilleure musique?

LAURE.

Dans une auberge de village.

JULIO.

Tiens !

LAURE.

J'avais fait une lointaine excursion dans les environs de Naples, et j'étais descendue pour passer la nuit dans l'hôtellerie d'un petit villlage, dont le nom m'échappe. Avant de me coucher, je prenais le frais à l'une des croisées de ma chambre et j'étais encore sous l'impression des merveilles que j'avais vues durant le jour et de celles qui commençaient à se déployer au-dessus de ma tête, lorsque tout à coup, à quelques pas, dans un appartement voisin, se fit entendre une voix que je n'oublierai de ma vie.

JULIO.

Une voix d'homme?

LAURE.

Une voix de ténor; une voix jeune, vibrante, électrique.

JULIO.

Que chantait-elle?

LAURE.

Un air de la *Traviata*. Jamais, non jamais, je ne crois avoir éprouvé une telle sensation. Ce n'étaient pas seulement mes oreilles qui écoutaient, c'était tout mon être. Mon cœur battait à se briser, j'aurais voulu crier : bravo! et je ne pouvais pas. Je brûlais d'applaudir, mes mains s'y refusaient. J'étais sous le charme, haletante, fiévreuse, fascinée! Puis, la voix s'est éteinte ; alors, il m'a semblé qu'un grand vide se faisait en moi, qu'un ami me quittait, que le ciel devenait sombre au-dessus de ma tête... Mes nerfs, trop longtemps surexcités, se sont détendus, et je me suis mise à pleurer comme un enfant.

JULIO.

Le lendemain vous avez sans doute entrevu votre magnétiseur?

LAURE.

Non ; il quitta l'auberge pendant la nuit.

JULIO.

Sans laisser son nom?

LAURE.

L'hôte m'apprit que c'était le fameux Lélio, un des grands artistes de l'Italie ; il se rendait à Naples pour y donner quelques concerts.

JULIO.

Et à Naples, vous l'avez vu? (**Il donne le bras à Laure et ils vont s'asseoir à gauche.**)

LAURE.

Non, mon mari atteint de la maladie dont il devait bientôt mourir, me ramena précipitamment en France. (Ils continuent à causer à voix basse.)

SAINT-CLAIR, à Aristide.

Mon cher, vous avez une déveine effrayante, arrêtez-vous. (Lespinois passe à l'extrême droite.)

ARISTIDE.

M'arrêter ! lorsque je perds une somme aussi forte, c'est impossible ! Continuons.

OLIVIER.

Vous feriez mieux de suivre les conseils de ces messieurs, vous n'avez plus votre sang-froid.

ARISTIDE.

Je n'ai plus mon sang-froid !... Je n'ai plus mon sang-froid ; nous allons bien voir.

OLIVIER.

Vous jouez?

ARISTIDE.

Oui.

OLIVIER.

Alors je marque deux points.

ARISTIDE.

Mais vous avez donc ensorcelé les cartes?

OLIVIER.

Je le crois, car j'ai encore gagné. (Abattant son jeu.) Voyez ! le roi et la vole. (Il se lève et passe à gauche.)

ARISTIDE.

Quoi, vous ne jouez plus?

OLIVIER.

N'est-ce pas la cinquième et dernière partie ?

ARISTIDE, se levant.

Je perds une somme considérable... Vous ne pouvez pas me refuser ma revanche.

OLIVIER.

Dites au contraire, que je ne puis pas vous l'accorder.

ARISTIDE.

Pourquoi ?

OLIVIER.

Après avoir aussi longtemps gagné, j'arriverais inévitable-

ment à perdre; c'est un service que vous ne pouvez penser à me demander et que je ne dois pas vous rendre.

LESPINOIS.

Évidemment! le règlement s'y oppose.

OLIVIER, à Aristide.

N'êtes-vous pas du reste, mon cher, insensible à la perte et au gain? (Lui prenant le bras.) Allons, faites avec moi un tour dans le salon de danse.

ARISTIDE, s'éloignant au bras d'Olivier.

Comment ai-je pu perdre tant d'argent, moi qui n'ai pas la passion du jeu?

OLIVIER.

Vous avez de l'amour-propre; cela suffit pour se ruiner. (Ils sortent par le fond.)

SAINT-CLAIR, à Lespinois.

Est-ce que vous êtes affligé de la perte que vient de faire Aristide?

LESPINOIS.

Moi! cela m'est bien égal! pourquoi a-t-il joué? Est-ce que vous le plaignez, vous?

SAINT-CLAIR.

Ma foi, non... c'est cependant notre ami.

LESPINOIS.

Ah! mon cher, si nous devions nous émouvoir pour toutes les contrariétés ou les peines qui arrivent à nos amis... autant vaudrait ne pas avoir d'amis.

SAINT-CLAIR.

Évidemment!

LESPINOIS.

Allons danser avec la petite Simonet... hein! le voulez-vous?

SAINT-CLAIR.

Je ne sais pas si j'oserai... Je suis en famille.

LESPINOIS, lui prenant le bras.

Bah! un peu de courage. (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE VI

LAURE, JULIO.

LAURE, se levant.

Oh! trêve de compliments entre nous, cher monsieur! depuis que vous me connaissez, vous avez pu voir que j'étais un

joyeux compagnon, un peu écervelé même, mais qu'aucune galanterie ne me touchait.

JULIO.

En effet, madame, on m'a assuré que les soupirs de vos nombreux adorateurs ne pouvaient monter jusqu'à vous, et que vous sortiez toujours victorieuse des périls dont la vertu de toute jolie femme est sans cesse menacée.

LAURE.

Des périls! ma vertu a couru des périls et elle y aurait échappé! Ah! c'est lui faire trop d'honneur, car elle n'a pas conscience d'en avoir rencontré.

JULIO.

Quoi, madame, jamais?

LAURE.

Mais non, jamais! vous croyez donc les hommes bien dangereux?

JULIO.

Il m'a été affirmé que, dans votre pays, il y en avait quelques-uns.

LAURE.

Vraiment! et moi qui ne m'en doutais pas; alors, monsieur, veuillez me faire faire la connaissance de ces êtres miraculeux. Telle que vous me voyez, je n'ai pas de parti pris, je ne suis indifférente à l'amour que parce qu'il ne mérite pas, à mon avis, qu'on lui fasse l'honneur de s'en occuper. Si je me suis trompée, s'il est digne d'intérêt et d'admiration, je suis prête à lui rendre hommage et à devenir au besoin son humble servante. Mais hélas! je crains que votre imagination italienne n'essaye d'entraîner la mienne dans le domaine de la fantaisie. Tous les hommes se ressemblent croyez-le bien, vos compatriotes comme les miens, et qui a connu un de vous, vous a tous connus.

JULIO.

Vous êtes un peu sévère à notre égard, madame. (Ils s'écartent à droite.)

LAURE.

Je ne crois pas. L'amour n'est-il pas un sentiment spontané, qui surprend, qui envahit, et qui ne raisonne pas?

JULIO.

On le dit.

LAURE.

Alors, quel est de tous les hommes qui m'entourent celui qui pourrait éveiller tout à coup, chez moi, ce sentiment

spontané, irréfléchi, foudroyant? Peut-il y avoir surprise, étonnement, crainte ou admiration, terreur ou enthousiasme? Mais nous n'avons dans le cœur les uns pour les autres rien de neuf et de mystérieux. Nous savons au juste ce que nous sommes, ce que nous faisons, ce que nous voulons, où nous allons. Nous pourrions donner la mesure exacte de nos qualités et de nos défauts. Rien qui se laisse deviner, aucune pente vers la rêverie, aucune carrière où puisse s'exercer l'imagination, personne qui sache faire vibrer à nos oreilles charmées la corde magique de l'inconnu. (**Olivier, qui a entendu les derniers mots, descend en scène.**)

SCÈNE VII

OLIVIER, LAURE, JULIO.

OLIVIER, à Laure.

Serait-ce indiscret, madame, de vous demander ce que c'est, suivant vous, que l'inconnu?

JULIO.

En effet, madame, vous nous devez cette définition.

LAURE.

Elle est bien simple. L'inconnu se dit des choses qu'on ignore, par opposition à celles qu'on connaît. Je connais vos qualités et vos défauts, messieurs; l'inconnu serait vos vertus et vos vices, si vous en aviez de cachés! mais, hélas! hélas!

OLIVIER, regardant Julio.

Qui sait?

JULIO.

Mais du moment, madame, où vous découvririez ces vertus et ces vices, l'inconnu s'évanouirait.

LAURE.

C'est probable; mais j'aurais eu une minute d'étonnement et de surprise, et cette minute aurait pu suffire pour frapper mon imagination rebelle, éveiller mes esprits endormis, faire luire la lumière dans mon cœur.

SCÈNE VIII

OLIVIER, SUZANNE, SIMONET, LAURE, JULIO.

SIMONET, entrant avec Suzanne par le fond.

Ouf! je n'en puis plus! Enfin, ma chère amie, te voilà arrivée! Ne m'en demande pas davantage; je te promène depuis près d'une demi heure, c'est vraiment abuser de ma tendresse paternelle.

SUZANNE.

Je n'en abuserai plus, mon père, je rejoins ma cousine. (Elle va près de Laure.)

SIMONET.

Laisse-moi ton éventail, je suis tout en nage. (Il va s'asseoir à l'extrême gauche.)

OLIVIER, s'approchant de Simonet.

Pauvre monsieur Simonet !

SIMONET.

Ne me parlez pas ! ne me parlez pas ! laissez-moi respirer !... Bon ! cela va mieux... Vous disiez...

OLIVIER.

Je faisais la remarque que les enfants étaient d'une exigence incroyable.

SIMONET.

A qui le dites-vous? Si encore ils vous récompensaient de tous vos sacrifices, en vous faisant bonne mine ! Moi, j'aime à voir autour de moi des visages gais, des bouches qui sourient.

OLIVIER.

Vous n'admettez pas qu'on soit triste?

SIMONET.

Si ; mais qu'on ne le paraisse pas. Quant à Suzanne et à son frère, ils sont insupportables ce soir : Aristide vient de passer près de moi avec son grand air maussade...

OLIVIER.

Lui avez-vous demandé ce qu'il avait?

SIMONET.

Oh ! non... c'est un principe : ne jamais demander à quelqu'un d'affligé la cause de sa tristesse, il ne peut rien vous en arriver de bon.

OLIVIER.

C'est très-juste. (Ils continuent à causer.)

LAURE, à Suzanne.

Ma chère, tu réclames de moi un trop grand sacrifice. Je suis là depuis une heure à me morfondre avec ces messieurs, permets-moi maintenant de m'égayer un peu ; quand j'aurai fait quelques tours de valse, nous partirons. (Elle prend le bras de Julio et s'éloigne avec lui par le fond.)

SCÈNE IX

SIMONET, OLIVIER, SUZANNE.

SUZANNE, à Olivier.

Vous avez désiré que je vinsse à ce bal et j'y suis venue... Vous voilà bien avancé.

OLIVIER.

Peut-être!

SUZANNE.

Qu'avez-vous à me regarder? Est-ce que vous ne trouvez pas ma robe jolie?

OLIVIER.

Trop jolie.

SUZANNE.

Comment, trop jolie?

OLIVIER.

Sans doute, une jeune fille doit être mise plus simplement; vous avez l'air d'une femme mariée.

SUZANNE.

Tiens! c'est donc pour cela que les étrangers, en m'invitant à danser, me disent quelquefois : Madame.

OLIVIER.

Justement.

SUZANNE.

Est-ce que vous avez d'autres observations à me faire? Ne vous gênez pas pendant que vous y êtes. Vous me suiviez des yeux tout à l'heure, est-ce que je faisais quelque chose de mal?

OLIVIER.

Oui; quand on vient de danser, on se fait reconduire à sa place par son cavalier, et on ne va pas se promener dans tous les salons avec lui.

SUZANNE.

Pourquoi cela?

OLIVIER.

Parce que ce n'est pas l'usage; c'est une toute petite raison qui en vaut bien une autre.

SUZANNE.

Quelles fautes ai-je encore commises?

OLIVIER.

Vous parlez trop haut et vous riez trop fort.

SUZANNE.

C'est mal, cela ?

OLIVIER.

Cela vous fait remarquer, et une jeune fille ne doit jamais se faire remarquer.

SUZANNE.

Et puis ?

OLIVIER.

Vous avez un petit ton bref qui ne convient pas à une jeune personne ; vous causez de toutes choses, vous lisez tout ce qui vous tombe sous la main, et vous donnez votre opinion sur ce que vous avez lu. Enfin, on vous donnerait quelquefois de vingt-cinq à vingt huit ans et vous n'en avez que dix-huit.

SUZANNE.

Mais personne ne m'a jamais fait ces observations-là.

OLIVIER.

Je le sais bien.

SUZANNE.

Est-ce donc à cela qu'il faut attribuer la froideur qu'on me témoigne ?

OLIVIER.

Un peu à cela et beaucoup à autre chose.

SUZANNE.

A quoi ?

OLIVIER.

C'est mon secret.

SUZANNE.

Vous vous occupez donc de moi ?

OLIVIER.

En doutez-vous ?

SUZANNE.

Quand je vous ai vu vous faire recevoir de ce cercle, où, d'après mon frère, on se fait gloire de renier l'amitié, j'ai cru que vous m'aviez abandonnée. (Lui tendant la main.) Me pardonnez-vous ?

OLIVIER.

Volontiers.

SUZANNE.

Merci ! maintenant je ne veux pas retourner dans ces salons, et je ne puis rester ici. Je vais tâcher d'obtenir que mon père me reconduise chez moi.

OLIVIER.

Non, attendez; il dort si bien. Et puis... (regardant Saint-Clair et Lespinois qui entrent par le fond) il faut absolument que je sache... Mais vous aurez peut-être une épreuve pénible à subir.

SUZANNE.

Une épreuve ?

OLIVIER.

Oui, une épreuve qui, du reste, doit m'éclairer.

SUZANNE.

Eh bien, j'aurai du courage, vous êtes près de moi.

SCÈNE X

SIMONET, SUZANNE, OLIVIER, SAINT-CLAIR, LESPINOIS.

OLIVIER, qui est allé au fond chercher Saint-Clair.

N'est-ce pas, cher monsieur, madame votre tante que j'aperçois là-bas ?

SAINT-CLAIR.

Oui, mon cher, elle se lève pour quitter le bal.

OLIVIER.

Ne demeure-t-elle pas en face de M. Simonet ?

SAINT-CLAIR.

Juste en face.

OLIVIER.

Alors, elle voudra bien avoir la bonté de mettre mademoiselle Suzanne chez elle.

SAINT-CLAIR.

Sans doute, mon cher, sans doute. (A part.) Diable ! ma tante qui est si collet-monté ! (Haut.) Ah mon Dieu ! je me souviens que notre voiture est ce soir au grand complet; ma tante sera vraiment désolée, mademoiselle, et je vous fais, en son nom, toutes ses excuses. (Il remonte à gauche.)

OLIVIER, à Lespinois qu'il va chercher au fond.

Monsieur Lespinois, madame votre sœur ne demeure-t-elle pas dans la maison de madame Simonet ?

LESPINOIS.

Oui, mon cher.

OLIVIER.

Voudra-t-elle, quand elle partira, lui reconduire sa fille ?

LESPINOIS.

Certainement! certainement! je cours la prévenir... (A part.) Diable! ma sœur est fort revêche (Haut.) Hélas! mademoiselle, ma sœur est déjà partie, on peut voir d'ici sa place vide. Croyez à tous mes regrets et aux siens. (Il remonte près de Saint-Clair.)

SUZANNE, à Olivier.

En effet, l'épreuve est cruelle.

OLIVIER.

Elle était nécessaire. Maintenant je vais réveiller votre père... Eh! monsieur Simonet!

SIMONET.

Hein! quoi?

OLIVIER.

Votre fille désire s'en aller, ne la reconduisez-vous pas?

SIMONET, se frottant les yeux.

Mais non, il est encore trop tôt pour se coucher.

OLIVIER.

Cependant ne m'avez-vous pas invité à déjeuner demain matin chez vous?

SIMONET.

Certainement.

OLIVIER.

Eh bien, si vous ne vous couchez pas maintenant, combien vous restera-t-il de temps pour vous reposer? A peine six heures ; vous aurez le teint échauffé... quelques cheveux blancs de plus peut-être ..

SIMONET, vivement.

Assez, mon cher, assez! Au revoir, messieurs ; viens, Suzanne... Je serai toujours victime de ma tendresse paternelle.

SUZANNE, tendant la main à Olivier.

Merci ! (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE XI

OLIVIER, SAINT-CLAIR, LESPINOIS.

SAINT-CLAIR, assis à gauche de la table de jeu qui est à droite.

Dites donc... elle est partie la petite Simonet... j'aime autant cela.

LESPINOIS, assis en face de lui.

Pourquoi ?

SAINT-CLAIR.

Parce que ce soir, ses grands yeux bleus sont encore plus jolis que d'habitude.

LESPINOIS.

Eh bien, tant mieux !

SAINT-CLAIR.

Non, tant pis !

LESPINOIS.

Pourquoi ?

SAINT-CLAIR.

Sans doute, lorsque des yeux comme ceux-là sont accompagnés d'une dot agréable, on ne peut s'empêcher de... de... enfin de songer au mariage...

LESPINOIS.

Bah ! vous savez bien que c'est impossible... J'ai eu les mêmes idées que vous, j'ai sondé ma famille...

SAINT-CLAIR.

Et vous avez été repoussé avec perte comme moi. (Soupirant.) C'est dommage !

LESPINOIS, soupirant aussi.

Oui, c'est dommage !

OLIVIER, s'avançant entre eux et s'appuyant sur la table de jeu.

Si je ne me trompe, mes chers collègues, vous parlez mariage ?

LESPINOIS.

La jeune fille qui était ici tout à l'heure, nous inspirait quelques réflexions.

SAINT-CLAIR.

Nous déplorions qu'avec une jolie dot et de si beaux yeux, elle fût si difficile à marier.

OLIVIER.

Est-ce que c'est vraiment difficile ?

SAINT-CLAIR.

Dame ! mon cher, elle se mariera tôt ou tard, c'est probable ; mais elle se mariera mal.

LESPINOIS.

Il est certain que quelqu'un de bien posé dans le monde, et ayant des convenances à garder, hésitera toujours à lui donner son nom.

OLIVIER.

Pourquoi donc ?

LESPINOIS.

Vous le savez tout aussi bien que nous, cher ami.

OLIVIER.

Non. . j'ai bien entendu dire quelques petites choses, mais...

LESPINOIS.

Justement, ce sont ces petites choses-là qui ont fait à mademoiselle Simonet ce qu'on est convenu d'appeler une mauvaise réputation.

OLIVIER.

Ah! vraiment! c'est à ce point-là ?

LESPINOIS.

Hélas! oui!

SAINT-CLAIR.

Hélas! oui!

OLIVIER.

Mais ces mots : une mauvaise réputation, sont peut-être un peu vagues... Sur quoi les base-t-on ?

SAINT-CLAIR.

Vous ne le savez pas ?

OLIVIER.

Très-imparfaitement. Je suis un nouvel arrivé parmi vous, messieurs, il faut excuser mon ignorance.

SAINT CLAIR.

Eh bien, apprenez, mon cher, que nos parents, nos amis, nos connaissances n'ont pu s'empêcher de remarquer qu'on ne voyait jamais sortir mademoiselle Simonet qu'en compagnie de madame de Neuville, femme charmante, j'en conviens, mais un peu évaporée, un peu excentrique, trop disposée à braver l'opinion.

OLIVIER.

Mais c'est le procès de madame de Neuville que vous faites là.

SAINT-CLAIR, se levant et gagnant la gauche.

J'explique comment sa société nuit à mademoiselle Simonet.

OLIVIER, se levant aussi et prenant le milieu de la scène.

Est-ce tout ce qu'on reproche à celle-ci ?

LESPINOIS, prenant la droite.

On a surtout remarqué que ces dames vivaient dans une étroite intimité avec notre collègue Julio, qu'il les promenait

le soir, qu'il les accompagnait au théâtre, au concert, au bal, et, comme on le sait trop fin pour perdre ses soins auprès de l'invulnérable madame de Neuville...

SAINT-CLAIR, se penchant à l'oreille d'Olivier.

On suppose tout naturellement qu'il soupire pour mademoiselle Simonet.

LESPINOIS, même jeu.

Et que ses soupirs ne sont pas perdus.

SAINT-CLAIR.

Évidemment!

LESPINOIS.

Évidemment! Il est facile de reconnaître à l'attitude de Julio, à sa réserve depuis quelques jours, à ses airs mystérieux, qu'il n'est pas à plaindre.

OLIVIER.

Ces confidences ne sont pas terminées, j'imagine?

SAINT-CLAIR.

On a encore observé que la famille de mademoiselle Simonet paraissait blâmer sa conduite : ces messieurs n'ont pour elle aucune de ces attentions, de ces amabilités, qu'on est trop heureux, d'ordinaire, de prodiguer à sa fille et à sa sœur. Quant à madame Simonet, elle semble, par sa tristesse, par sa vie retirée, protester contre ce qui se passe.

OLIVIER.

Ah! vraiment, elle proteste?

SAINT-CLAIR.

On le dit, cher ami, on le dit; mais je ne suis qu'un écho.

LESPINOIS.

Qu'un écho! nous ne nous serions pas donné la peine de faire nous-mêmes toutes ces remarques; on les a faites, nous les répétons. Enfin, mon cher, je terminerai par un trait caractéristique, qui vous apprendra combien l'opinion publique est défavorable à celle dont nous nous occupons; on ne la désigne plus sous le nom de mademoiselle Simonet; on dit, en parlant d'elle : la petite Simonet.

OLIVIER, avec vivacité en passant à droite.

Quoi! on ose?...

SAINT-CLAIR.

Qu'avez vous donc? on vous dirait ému?

LESPINOIS.

Vous étiez sur le point de vous emporter.

OLIVIER.

Et ce serait de mauvais goût, n'est-ce pas? L'indignation, l'emportement, la colère sont exclus de vos salons? Il faut rester froid et impassible devant toutes les perfidies qui s'y commettent.

SAINT-CLAIR.

Mais, mon cher monsieur...

OLIVIER.

Oui, je le comprends, vous êtes étonnés. Je vous laisse croire que je n'ai pas de cœur, et je me permets d'en avoir. Eh! messieurs, si j'en avais montré tout d'abord, vous m'auriez traité en étranger, en paria; je ne saurais pas ce que j'avais intérêt à savoir. Ah! vous avez cru que je m'honorais sérieusement d'être l'ami de gens dont l'unique orgueil est d'être indifférent à toutes chose. Vous avez pu penser que je vous ressemblais!... Indifférent! moi! Oui, je le suis au danger que l'on court en vous disant vos vérités, en flétrissant votre conduite, et en vous criant d'une voix indignée qu'il est infâme d'avoir soustrait à une jeune fille, ainsi que vous l'avez fait, ou que vous l'avez laissé faire, ce qu'elle a de plus précieux au monde : sa réputation.

LESPINOIS.

Eh! monsieur, avant de nous parler de la sorte, et de vous faire le champion de mademoiselle Simonet, sachez au moins si on l'a calomniée.

OLIVIER.

Qui vous parle de calomnie? Ce sont nos ennemis qui se chargent du soin de nous calomnier. Mais vous, messieurs, vous n'êtes les ennemis de personne. Pour calomnier, il faut inventer, chercher, trouver, répandre, suivre pas à pas la boule de neige qui grossit en roulant, et l'empêcher de fondre. Vous êtes incapables de vous donner tant de mal, je le sais. Vous vous contentez, tout en vous promenant, en vous jouant, de recueillir quelques remarques désobligeantes, de ternir les intentions les plus pures; vous avez surtout soin de tout laisser dire et de ne jamais vous récrier ; et c'est ainsi que vous vous rendez aujourd'hui, sans vous en douter, complices d'une coupable intrigue. (Julio entre par la droite.)

SAINT-CLAIR.

Quelle intrigue?

OLIVIER.

Je vais vous la faire connaître. (A Julio.) Entrez donc, mon cher, vous n'êtes pas de trop, vous pouvez entendre ce que j'ai à dire à ces messieurs,

SCÈNE XII

LESPINOIS, SAINT-CLAIR, OLIVIER, JULIO.

OLIVIER.

Une personne que j'ai beaucoup aimée, dont j'appréciais le cœur généreux et les idées saines, et qui, dans votre société, messieurs, s'est tristement corrompue, rencontra un jour mademoiselle Simonet, se dit qu'elle lui convenait pour femme et se promit de l'épouser. Il aurait dû alors se présenter à la famille, lui faire certaines confidences sur sa position passée, vaincre certains scrupules, et courir la chance d'être ou de n'être pas agréé; mais il préféra ajourner sa demande et mettre la famille Simonet dans l'impossibilité de la repousser.

JULIO.

Est ce bien utile ce que vous racontez là?

OLIVIER.

Très-utile. Celui dont je vous entretiens put d'abord constater que mademoiselle Simonet prêtait aux médisances, non par sa conduite, qui est irréprochable, mais par certaines toilettes qui ne sont pas de son âge, certaines façons dont, par insouciance, aucun des siens n'a jamais songé à la blâmer. Alors, il étudia l'entourage de la jeune fille en question. Que trouva-t-il? Une cousine que trop d'imagination empêche de voir ce qui se passe autour d'elle; un frère, un père tout entiers à leurs plaisirs et ignorants des devoirs qu'impose la famille; une mère, respectable et pieuse, je le reconnais, mais oublieuse de la piété la plus agréable à Dieu : la piété maternelle! Enfin, messieurs, des indifférents de toute espèce, vous les connaissez.

LESPINOIS, bas à Saint-Clair.

Nous sommes sur la sellette.

OLIVIER.

Et alors, persuadé qu'aucun parent, qu'aucun ami, que personne enfin ne se lèverait pour le confondre, il a habilement profité de la position qui lui était faite; il a exploité avec adresse tant d'insensibilité et d'indifférence; il a enfin compromis celle qu'il voulait épouser, et dont, croit-il, on ne peut plus lui refuser la main... Eh bien, non! mille fois non! il ne sera pas dit que l'intrigue triomphera là où la franchise aurait succombé. Ce mariage ne se fera pas, je le jure!

JULIO, s'avançant.

Qui l'empêchera?

OLIVIER.

Moi!

JULIO.

Vous? mais vous n'êtes ni le tuteur ni le parent de mademoiselle Simonet?

OLIVIER.

Je me charge de faire partager mes idées à sa famille.

JULIO.

Vous ferez cela?

OLIVIER.

Oui, je le ferai. Mais que vous importe? la personne dont il est question vous intéresse donc beaucoup?

JULIO.

Cette personne, c'est moi! je ne pouvais m'y tromper, et ces messieurs m'ont déjà reconnu. Mais il ne me plaît pas qu'on se permette, comme vous l'avez fait, de dévoiler et de juger ma conduite; vous m'en rendrez raison.

OLIVIER.

Non, monsieur; mademoiselle Simonet est assez compromise, je ne veux pas qu'elle le soit davantage. Si quelqu'un doit se battre avec vous, ce n'est pas moi, c'est le père ou le frère de mademoiselle Simonet.

JULIO.

Eux!... se battre!...

OLIVIER.

Peut-être... Mais auparavant, mon devoir est de leur apprendre qui vous êtes. (Laure paraît au fond.)

JULIO.

C'est inutile, monsieur; dès aujourd'hui, au nom de Julio Bénetti, je joindrai celui de Lélio.

SCÈNE XIII

SAINT-CLAIR, LESPINOIS, LAURE, OLIVIER, JULIO.

LAURE.

Lélio, lui!...

OLIVIER, allant à Laure.

Je tiens ma promesse, vous aimez l'imprévu, en voilà! (Laure se retire à droite, deuxième plan.)

LESPINOIS, allant chercher Olivier au fond et redescendant avec lui.

Pardon, monsieur, il ne faudrait pas oublier que vous nous avez parlé un peu trop vivement à nous aussi, et que...

OLIVIER.

Vous voulez vous battre !... hélas! je ne peux pas... les statuts du cercle me défendent de vous procurer cette distraction.

SAINT-CLAIR.

Pourquoi ?

LESPINOIS.

Pourquoi?

OLIVIER.

Si je me bats avec vous et que vous sortiez victorieux de la lutte, cela vous fera avantageusement connaître, c'est donc un service que je vous aurai rendu.

LESPINOIS.

Mais vous pouvez nous tuer.

OLIVIER.

Autre service. Je vous aurai débarrassé d'une vie inutile à tous et à vous-mêmes. (Il sort à droite.)

ACTE TROISIÈME

Un salon chez Simonet. — Porte au fond. — Portes latérales premier plan gauche et deuxième plan droite. — Armoire premier plan droite. — Table à droite. — Canapé à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

OLIVIER, JOSEPH.

JOSEPH, introduisant Olivier par le fond.

Si monsieur veut entrer ici, je vais aller éveiller monsieur.

OLIVIER.

Quoi! ce cher Simonet dort encore! A-t-il donc oublié que je déjeune avec lui?

JOSEPH.

Monsieur m'a donné ses ordres au sujet du déjeuner, mais il m'a recommandé de ne l'éveiller qu'au dernier moment, afin de pouvoir dormir quelques instants de plus.

OLIVIER.

Le dernier moment est arrivé. Allez, je vous prie, j'ai fai.n. (Joseph sort par la droite, Aristide entre par le fond.)

SCÈNE II

OLIVIER, ARISTIDE.

ARISTIDE, tout essoufflé.

Enfin je vous trouve! j'arrive de votre hôtel où j'ai appris que vous étiez ici.

OLIVIER.

Vous aviez à me parler?

ARISTIDE.

Oui; mais auparavant, dites-moi, vous avez eu cette nuit, après mon départ, une discussion avec Julio?

OLIVIER.

Qui vous a appris cela?

ARISTIDE.

Saint-Clair que je viens de rencontrer.

OLIVIER.

Il vous a donné des détails?

ARISTIDE.

Aucun. Il a été discret contre son habitude.

OLIVIER.

C'est un progrès.

ARISTIDE.

Cette querelle doit-elle avoir des suites?

OLIVIER.

Je l'espère.

ARISTIDE.

Quoi! vous vous battrez?

OLIVIER.

Moi ou d'autres!... Mais qu'est-ce qui me vaut l'honneur que vous vous intéressiez à moi, vous qui ne vous intéressez à personne? Je cherche et je ne trouve pas. Ah! j'y suis... j'avais oublié; vous me devez de l'argent, une bagatelle et vous vous dites que si je me bats... Mais, mon cher Aristide, j'ai des héritiers.

ARISTIDE.

Ne plaisantez pas; c'est plus sérieux que vous ne pensez.

OLIVIER.

Qu'y a-t-il donc?

ARISTIDE.

Il y a, il y a, que j'ai une fâcheuse confidence à vous faire.

OLIVIER.

Faites.

ARISTIDE.

Je me trouve dans la nécessité de vous dire qu'il m'est impossible de vous payer la somme que je vous dois.

OLIVIER, allant s'asseoir sur le canapé.

Ah! vraiment! c'est très fâcheux en effet; mais cette confidence m'instruit; je commence à m'expliquer pourquoi vous vous vantiez d'être insensible aux pertes de jeu.

ARISTIDE.

Mais...

OLIVIER.

Il est certain qu'il doit vous être indifférent de perdre, puisque quand vous perdez...

ARISTIDE.

Oh ! c'est mal ce que vous dites là.

OLIVIER.

Vous aurais-je blessé?

ARISTIDE.

Je n'ai pas le droit de me trouver blessé; mais vous avez tort de croire que ma dette envers vous ne me préoccupe pas.

OLIVIER.

En vérité, vous attacheriez de l'importance à cette misère !

ARISTIDE.

Je donnerais beaucoup pour pouvoir m'acquitter.

OLIVIER.

Question d'amour-propre, n'est-ce pas?

ARISTIDE.

Question d'honneur aussi.

OLIVIER.

C'est la première fois que je vous entends parler de ces choses-là.

ARISTIDE.

C'est aussi la première fois que je me trouve dans une position fausse.

OLIVIER.

Et c'est moi qui vous y ai mis? Remerciez-moi donc.

ARISTIDE.

Je préférerais vous payer.

OLIVIER.

Adressez-vous à votre père, il se fera un plaisir...

ARISTIDE.

Vous ne le pensez pas?

OLIVIER.

Vos amis?

ARISTIDE.

Mes amis?... vous connaissez leurs principes.

OLIVIER.

Qui sont les vôtres.

ARISTIDE.

Je le confesse; aussi, aurais-je mauvaise grâce à leur demander quelque chose.

OLIVIER.

Alors, autour de vous, il n'est personne qui vous puisse obliger? ni parents, ni amis?

ARISTIDE.

Personne!

OLIVIER.

Et vous n'en tirez aucune conclusion?

ARISTIDE.

J'en tirerai peut-être plus tard, mais pour le moment...

OLIVIER.

Vous ne songez qu'à une chose : sortir de l'embarras dans lequel vous vous êtes mis et auquel vous n'êtes pas insensible.

ARISTIDE.

Je le confesse... les dettes de jeu... voyez-vous...

OLIVIER.

C'est votre corde sensible : vous faites bon marché de tout le reste; mais, devant la dette de jeu, s'arrête votre insouciance... C'est drôle... mais c'est vrai pour beaucoup de monde. Allons... je ne vois qu'un moyen de trancher la question.

ARISTIDE.

Lequel?

OLIVIER, se levant.

Jouons à pile ou face la somme que vous me devez.

ARISTIDE.

Quoi! vous voulez!... d'un seul coup?

OLIVIER.

Sans doute.

ARISTIDE.

Mais si je perds?

OLIVIER.

Nous jouerons encore quitte ou double, il arrivera bien un moment où...

ARISTIDE.

Vous feriez cela, vous?

OLIVIER.

Je vous le propose.

ARISTIDE.

Parce que vous croyez que je ne pourrai jamais vous payer ; mais vous vous trompez, donnez-moi du temps, et...

OLIVIER.

Je préfère que nous soyons quittes dès aujourd'hui... Allons, pas de fausse honte. (Tirant un louis de sa poche.) Pile ou face !

ARISTIDE, passant à gauche.

Eh bien, non. Je n'accepte pas cela ; non, je n'ai rien fait pour mériter de votre part un tel sacrifice ; je trouverai de l'argent, je travaillerai s'il le faut. (Se reprenant.) Non, ce n'est pas cela que je veux dire. Enfin, je m'acquitterai envers vous. Vous attendrez bien, n'est-ce pas? puisque, si j'avais voulu, maintenant...

OLIVIER.

Vous ne me devriez plus rien.

ARISTIDE.

Mais je ne vous en suis pas moins très-reconnaissant.

OLIVIER.

Vous?

ARISTIDE.

Oui, moi... cela vous étonne, mais aussi pourquoi bouleversez-vous mes idées?

OLIVIER.

Qu'ai-je fait pour cela?

ARISTIDE.

Ce que vous avez fait? une proposition superbe dont tous mes amis et surtout moi-même n'aurions jamais eu la pensée. . Je ne vous dis que cela, adieu !... (Il revient sur ses pas lui serre la main d'un air pénétré, et sort par le fond.)

SCÈNE III

OLIVIER, SUZANNE.

SUZANNE, entrant par la droite.

Enfin, je vous trouve seul! je vous guettais depuis un instant. Prenez vite ces fleurs; je les ai cueillies pour celui qui, seul ici, s'occupe de la pauvre fille délaissée. Vous déjeunez en garçon avec mon père?

OLIVIER.

Oui, je me suis fait inviter, j'ai à lui parler.

SUZANNE.

Le déjeuner sera très-bon ; c'est moi qui ai fait le menu à votre intention. A propos, vous ne me dites rien de ma robe, elle est simple celle-là, j'espère ; vous ne me gronderez plus. Et mes cheveux ? est-ce que je me coiffe toujours comme une dame ? n'ai-je pas l'air d'une jeune fille ? Quant à mes manières, je m'étudie à devenir grave, posée, recueillie, j'aurai l'air d'une petite sainte, vous verrez, vous verrez ! Je ne me ferai plus remarquer, je suivrai tous vos conseils, tous ! Déjà je ne parle plus tant, vous devez vous en apercevoir.

OLIVIER, riant.

Surtout en ce moment !

SUZANNE.

Oh ! c'est une raillerie qui ne m'atteint pas ! Vous êtes une exception, vous ; avec vous je puis me rattrapper en m'en donner à cœur joie.

OLIVIER.

C'est juste, je vous demande pardon !

SUZANNE.

Vous êtes pardonné ! Mais, mon Dieu ! comme vous avez l'air embarrassé, parce que vous tenez trois ou quatre fleurs dans la main ; donnez-les-moi, je vais les placer sur la table, cela égayera le déjeuner... Voici ma mère, allez la saluer au lieu de me regarder ; il faut vous dire comme à moi tout ce que vous avez à faire. (Elle range les fleurs et les met sur la table.)

SCÈNE IV

MADAME SIMONET, OLIVIER, SUZANNE.

OLIVIER, à madame Simonet qui entre par le fond, d'un air recueilli.

Je vous présente mes respects, madame.

MADAME SIMONET.

Ah ! pardon, monsieur, je ne vous voyais pas !

OLIVIER.

Vous vous portez toujours bien !

MADAME SIMONET.

Assez bien, je vous remercie, malgré la vie de recluse que je mène et l'absence complète d'exercice.

OLIVIER.

Vous ne vous promenez donc jamais, madame ?

MADAME SIMONET.

Non, monsieur ; il est triste et presque humiliant de sortir

toujours seule, lorsqu'on a un fils et un mari qui devraient vous donner le bras; je préfère rester chez moi : de cette façon, je ne fais pitié à personne.

OLIVIER.

Votre santé peut en souffrir.

MADAME SIMONET.

Oh! monsieur... pour ce que je fais sur cette terre...

OLIVIER, montrant Suzanne qui sort à droite.

Et votre fille, madame?

MADAME SIMONET.

On a eu la sagesse de lui apprendre à pouvoir se passer de moi.

OLIVIER.

Pensez-vous qu'elle ait suivi ces leçons?

MADAME SIMONET.

Mais, je l'espère, et, du reste, bientôt elle n'aura plus besoin de moi; elle ne tardera pas à se marier, n'a t-elle pas une dot?

OLIVIER.

Cela ne suffit pas toujours, madame ; il y a des hommes qui veulent bien que leur femme ait une dot, mais qui désirent aussi qu'elle ait eu une mère.

MADAME SIMONET.

D'ordinaire, monsieur, on a toujours eu une mère.

OLIVIER.

En effet, madame ; mais il existe quelques jeunes filles qui sont privées de cette tendresse maternelle si douce et si bonne lorsqu'on entre dans la vie, lorsque le cœur s'éveille et qu'il commence à soupirer tout bas. Tout, à cet âge charmant, surprend et fait songer : l'oiseau qui chante, la fleur qui s'ouvre au soleil, le nuage qui court on ne sait où ! C'est alors qu'on cherche à ses côtés quelqu'un d'affectueux et de tendre, une sœur aînée, une mère, pour lui dire tous ses étonnements, pour l'interroger bien bas, pour se jeter dans ses bras sans motif apparent et pleurer avec elle de joie et de bonheur.

MADAME SIMONET.

Mais pardon, monsieur, si c'est de ma fille que vous voulez parler, qui l'empêche, je vous prie, de se jeter dans mes bras et d'y pleurer à son aise, si le cœur lui en dit?

OLIVIER.

Il est possible, madame, qu'elle ait besoin d'encouragement, et je me demande si la rigidité de votre caractère et votre froideur... apparente ne l'intimident pas un peu, et ne sont pas un obstacle à ses élans de tendresse.

MADAME SIMONET.

Et vous blâmez cette froideur?

OLIVIER.

Je ne me le permettrais pas, mais j'oserais vous plaindre...

MADAME SIMONET.

Mais monsieur...

OLIVIER.

Oui, madame, j'oserais vous plaindre, car vous avez dû beaucoup souffrir.

MADAME SIMONET, après un moment de silence.

Peut-être, monsieur, peut-être moi-même ai-je vainement cherché durant mon enfance et ma jeunesse cette tendresse clairvoyante et persuasive qui, dites-vous, fait défaut à ma fille; peut-être ai-je été cruellement trompée lorsque, plus tard, j'ai cru trouver, en me mariant, cet autre genre de tendresse à laquelle toute femme est en droit de prétendre; peut-être enfin mon caractère s'est-il ressenti de la perte de toutes mes illusions. Ce n'est pas moi seule qu'il faut en accuser, mon entourage y est bien pour quelque chose.

OLIVIER.

Et M. Simonet pour beaucoup, je le sais, madame.

MADAME SIMONET.

Je ne porte de plainte contre personne... directement.

OLIVIER.

La même délicatesse ne m'arrêtant pas, je crois pouvoir nommer votre mari, d'autant plus qu'il dépend de moi de l'amener à de meilleurs sentiments.

MADAME SIMONET.

Il dépend de vous, avez-vous dit, monsieur?

OLIVIER.

Oui, madame; je crois avoir trouvé le moyen d'adoucir M. Simonet.

MADAME SIMONET.

Qu'est-ce qui vous donne un si fol espoir?

OLIVIER.

Cette conviction que beaucoup de gens sont indifférents au présent et à l'avenir; mais qu'il s'en rencontre fort peu qui soient indifférents au passé.

MADAME SIMONET.

En effet, monsieur, je crois qu'il faudrait être bien endurci pour être insensible au souvenir des peines ou des plaisirs

qu'on a autrefois éprouvés, et surtout pour renoncer aux croyances de sa jeunesse.

OLIVIER.

Justement, madame, c'est bien ainsi que je pense.

MADAME SIMONET.

Mais je ne comprends pas quel rapport cette pensée peut avoir avec...

OLIVIER.

Oh! madame, je désire beaucoup que vous ne compreniez pas...

MADAME SIMONET.

C'est fâcheux! (Elle passe à droite.) J'aurais pu peut-être vous venir en aide.

OLIVIER.

Rassurez-vous, vous servirez mes desseins sans vous douter que vous les servez; vous serez de bonne foi, cela convient mieux à votre caractère. (On entend Simonet parler en dehors.) Mais j'entends la voix de M. Simonet, et si vous voulez me laisser avec lui...

MADAME SIMONET.

Soit! monsieur, je n'ai rien à vous refuser, du moment que vous devez me... changer mon mari.

SCÈNE V

OLIVIER, SIMONET, MADAME SIMONET.

SIMONET, entrant par la droite.

Bonjour, mon cher, bonjour. Est-ce que je vous ai fait attendre?

OLIVIER.

Une heure environ.

SIMONET.

J'étais dans mon lit; c'est si bon de dormir.

OLIVIER.

C'est aussi quelquefois bon de manger.

SIMONET.

On va nous servir. (Il regarde madame Simonet.)

MADAME SIMONET.

Je devine votre pensée, monsieur, je pars.

SIMONET.

Mais je n'ai pas dit...

MADAME SIMONET.

Vous vous êtes dit... et du reste ne sais-je pas votre opinion au sujet du déjeuner ?

SIMONET.

Quelle opinion ?

MADAME SIMONET.

Que c'est bien assez de dîner en famille. (Simonet passe à droite. A Olivier.) Au revoir, monsieur. (Elle sort à gauche.)

SCÈNE VI

OLIVIER, SIMONET, JOSEPH.

SIMONET, à Olivier.

A vous dire vrai, mon cher, je ne suis pas fâché qu'elle nous laisse seuls ; nous pourrons causer à notre aise, débiter toutes les folies qui nous passeront par la tête ; enfin, faire un véritable déjeuner de garçons... Il ne m'est pas désagréable d'oublier à table de temps à autre que je suis marié et père de famille. Cela me rajeunit.

OLIVIER.

A ce compte-là vous devez être très-jeune. (Joseph entre pour servir.)

SIMONET.

Je l'avoue. Allons, asseyons-nous. (Il s'asseoit à gauche de la table et Olivier à droite.) Eh bien, que me raconterez-vous de nouveau ? Hier, j'ai quitté le bal de bonne heure. Que s'y est-il passé après mon départ ?

OLIVIER.

Rien de bien important.

SIMONET.

Quoi ! vous n'avez pas à me faire part de quelque bon petit cancan, de quelque jolie aventure !

OLIVIER.

Je ne crois pas.

SIMONET.

C'est dommage !

OLIVIER.

A moins pourtant que vous ne teniez à savoir, qu'il y a eu cette nuit, à Vichy, une perte de vingt mille francs à l'écarté.

SIMONET.

Vingt mille francs ! Il existe un fou qui a perdu vingt mille francs au jeu, en une seule nuit ; peut-on être si peu maître

de soi! Voilà, par exemple, une chose qui ne m'arriverait pas.

OLIVIER.

Je ne vous ai pas un seul instant soupçonné.

SIMONET.

Ni aucun des miens, j'imagine! Ce n'est pas Aristide qui aurait commis une telle absurdité! Il est cuirassé contre le jeu celui-là; il est à l'épreuve des bombes! je veux dire des passions... Encore du perdreau?

OLIVIER.

Volontiers!

SIMONET.

Est-ce tout?... N'avez-vous plus rien à me raconter?

OLIVIER.

Je cherche.

SIMONET.

Un peu de ce sauterne, il a la propriété d'ouvrir l'esprit. (Ils boivent.) Eh bien?

OLIVIER, posant son verre.

Il est très-bon.

SIMONET.

Oui, mais l'anecdote?

OLIVIER.

L'anecdote? Mon Dieu, j'en sais bien une qui circule depuis quelque temps; mais vous intéressera-t-elle?

SIMONET.

Racontez toujours, nous verrons après.

OLIVIER.

Vous est-il arrivé d'entendre parler d'un chanteur fort célèbre en Italie?... un nommé Lélio?

SIMONET.

Sans doute, les journaux ont assez fait son éloge. Pourquoi me demandez-vous cela?

OLIVIER.

C'est que Lélio est à Vichy.

SIMONET.

A Vichy! impossible? on me l'aurait montré.

OLIVIER.

Personne ne le connaît, il a repris son nom de famille.

SIMONET, se rapprochant.

Il doit y avoir une intrigue là-dessous.

OLIVIER.

On le dit.

SIMONET.

Et vous êtes au courant?

OLIVIER.

Peut-être.

SIMONET, vivement.

Racontez alors, cher ami, racontez. J'adore ces sortes de récits.

OLIVIER.

Imaginez-vous que Lélio s'est mis en tête d'épouser une de nos baigneuses : une héritière.

SIMONET.

C'est présomptueux! Cependant ces ténors sont très-séduisants! Il y en a que je pourrais citer dont tout Paris a connu les succès. Il paraît que chez certaines femmes, et du meilleur monde, les oreilles sont fort près du cœur.

OLIVIER.

Malheureusement pour Lélio, les oreilles et le cœur de l'héritière en question sont à leur place habituelle.

SIMONET.

Alors, il a été évincé, c'est fâcheux. Votre histoire ne tient pas tout ce qu'elle promettait.

OLIVIER.

Attendez donc : Lélio est plus opiniâtre que vous ne pensez. Obligé de reconnaître qu'il en était pour ses frais de séduction, il a eu recours à un moyen détourné, il a compromis son héritière.

SIMONET.

Tiens! tiens! cela devient intéressant! Et dans quel but?

OLIVIER.

Il s'est dit qu'une fois compromise, elle se montrerait moins fière et moins intraitable, et que la famille... car l'héritière a une famille...

SIMONET, avec un soupir.

Hélas, on en a toujours une!

OLIVIER.

Que la famille, dis-je, serait moins difficile sur le choix d'un mari.

SIMONET.

Ce n'est pas trop mal raisonné. Alors il y a eu échelle de

corde, escalade, surprise, esclandre... Je vois cela d'ici, c'est du dernier piquant... Encore un doigt de ce vin?

OLIVIER.

Non, vous exagérez; vous faites mon héros plus noir qu'il n'est vraiment. De nos jours, pour compromettre une jeune fille, on n'a plus besoin d'avoir recours aux moyens mélodramatiques, il suffit de quelques circonstances favorables et d'une assiduité de tous les instants.

SIMONET.

Vraiment, c'est fâcheux, je préférais l'échelle de corde.

OLIVIER.

Désolé; mais il n'y en a pas eu.

SIMONET.

Enfin elle est compromise?

OLIVIER.

Très-compromise.

SIMONET.

Et la famille? Comment a-t-elle pris la chose?

OLIVIER.

Elle ne sait rien.

SIMONET, riant.

Vraiment! quelle drôle de famille. (Joseph sert le café.) Nous avons tout ce qu'il nous faut, Joseph! vous pouvez vous retirer. Tâchez surtout qu'on ne nous dérange pas.

JOSEPH.

Oui, monsieur. (Il sort par le fond et ferme la porte.)

SCÈNE VII

SIMONET, OLIVIER.

SIMONET, offrant un cigare à Olivier.

Maintenant nous sommes seuls. Vous pouvez m'apprendre ce qu'il y a de plus intéressant dans vos histoires. Le nom, mon cher, le nom de vos héros?

OLIVIER.

Vous y tenez?

SIMONET.

Parbleu! rien n'est agréable après un bon repas comme de s'égayer un peu aux dépens du prochain; c'est innocent et digestif. Je parie que ce sont des personnes de notre connaissance?

OLIVIER.

Justement.

SIMONET.

Dites vite, alors, cher ami, dites vite! (Il se lève.)

OLIVIER se lève et allume son cigare à celui de Simonet.

Le jeune homme qui a perdu les vingt mille francs s'appelle : Aristide... Ne bougez donc pas, vous m'empêchez de m'allumer. Quant à la jeune personne compromise, elle se nomme : Suzanne Simonet! (Il va s'asseoir sur le canapé a gauche.)

SIMONET.

Hein! vous dites?

OLIVIER.

Je dis les noms que vous vouliez savoir.

SIMONET.

Ah! pardon, cher ami, pardon, j'aime à m'amuser et à me distraire; mais il est certaines plaisanteries qui dépassent les bornes; s'il ne s'agissait encore que d'Aristide... mais il est question de ma fille...

OLIVIER.

Mon cher monsieur Simonet, je respecte trop mademoiselle votre fille pour me permettre de plaisanter sur son compte; ainsi, vous pouvez me croire.

SIMONET.

Vous croire! vous croire! mais non, je ne veux pas vous croire. Ah! par exemple! vous croire! Ma fille serait compromise et je ne le saurais pas?

OLIVIER.

Vous le savez maintenant.

SIMONET.

Mais non, je ne le... Voyons, voyons, parlons sérieusement. (Il va s'asseoir près d'Olivier.)

OLIVIER.

C'est ce que je fais.

SIMONET.

Vous dites que?...

OLIVIER.

Le chanteur Lélio qui est à Vichy depuis deux mois et que vous recevez dans votre intimité...

SIMONET.

Je reçois Lélio dans mon intimité?

OLIVIER.

Sans doute, sous le nom de Julio Bénetti.

SIMONET.

Comment, c'était lui?

OLIVIER.

Lui-même! il a profité de ses relations avec vous, et... je vous ai dit le reste.

SIMONET.

Mais c'est impossible.

OLIVIER.

Je vous en donne ma parole!

SIMONET.

Votre parole?

OLIVIER.

Ma parole.

SIMONET, se lève et se promène avec agitation.

Eh bien, j'en apprends de belles! j'en apprends de belles!

OLIVIER, se levant et rejoignant Simonet.

Si j'ai commis une indiscrétion, si je vous ai trop brusquement fait cette confidence, excusez-moi; mais vous m'avez dit tant de fois que rien ne pouvait vous émouvoir...

SIMONET.

Oui, oui... mais cependant...

OLIVIER.

N'êtes-vous pas en garde contre la mauvaise fortune? N'avez-vous pas une de ces âmes fortement trempées que rien ne peut abattre?

SIMONET, s'arrêtant.

Certainement! j'ai une âme fortement trempée; mais il est de ces coups...

OLIVIER.

Qui ressemblent à des coups de foudre...

SIMONET.

Peut-être!

OLIVIER.

Eh bien, ne répétez-vous pas sans cesse que vous avez au-dessus de la tête, pour vous préserver de l'orage, un petit paratonnerre.

SIMONET, allant à droite.

Sans doute, sans doute, la foudre ne m'atteint pas. Mais la secousse...

OLIVIER.

En effet, pour certains pères de famille, elle eût été terrible, mais pour vous...

SIMONET.

Pour moi?... Ne suis-je pas un père de famille comme les autres? (Il se promène agité.)

OLIVIER.

Oh! non, ne vous faites pas d'illusions à ce sujet. Si vous étiez un père de famille comme les autres, au lieu de vous promener dans ce salon, avec agitation, j'en conviens, vous auriez bondi au dehors et vous auriez couru vers celui qui a osé compromettre votre fille... (Simonet s'arrête.) Mais je comprends votre conduite, elle est toute naturelle : en somme, vous ne pouvez pas vous émouvoir davantage pour des choses qui ne vous regardent... qu'indirectement.

SIMONET.

Indirectement! comment indirectement?

OLIVIER.

Sans doute, pour qu'elles pussent vous toucher, il faudrait que vous eussiez pour Aristide et mademoiselle Suzanne, une de ces tendresses que vous ne ressentez pas, que vous ne pouvez pas ressentir.

SIMONET.

Pourquoi?

OLIVIER.

Parce qu'il est impossible que vous les aimiez comme vous aimeriez vos propres enfants.

SIMONET.

Mes propres enfants! Je ne comprends pas... Voyons, expliquez-vous, je ne comprends pas.

OLIVIER.

Il est inutile, mon cher Simonet, de jouer au plus fin avec moi; est-ce que tout le monde ne m'a pas expliqué votre belle conduite?

SIMONET, très-étonné.

Ma belle conduite! Je me suis bien conduit, moi!

OLIVIER.

Admirablement bien... et puisque l'occasion s'en présente, permettez-moi de vous féliciter de tout mon cœur. (Il lui prend la main et la secoue avec force.)

SIMONET, essayant de dégager sa main.

Permettez... permettez... de quoi me félicitez-vous?

OLIVIER.

D'avoir élevé, comme vous l'avez fait, des enfants qui ne sont pas de vous... C'est superbe !

SIMONET.

Que me dites-vous là?

OLIVIER.

Ce que vous savez bien. . ce que vous essayez inutilement de cacher, homme mystérieux et bienfaisant; mais la rumeur publique vous a trahi.

SIMONET.

Quoi! suivant la rumeur publique, mes enfants ne sont pas mes enfants... et comment explique-t-on cela?

OLIVIER.

Mais tout naturellement : sans doute, lorsque vous l'avez épousée, madame Simonet était probablement veuve et déjà mère.

SIMONET.

Mais pas du tout... pas du tout... elle était demoiselle...

OLIVIER.

Si ce n'est pas cela, cela revient au même; quelque temps après votre mariage, ayant des raisons de craindre de n'avoir pas d'enfants, vous avez sans doute adopté deux orphelins.

SIMONET.

Mais non, cent mille fois non! Aristide et Suzanne sont mes enfants, mes propres enfants.

OLIVIER.

Ah! alors, je ne m'explique pas... et du moment qu'il en est ainsi, ne parlons plus de cela... Je me suis trompé... J'ai mal compris... je vais faire un tour de jardin. On étouffe ici... (Il se dirige vers le fond.)

SIMONET, le suivant.

Cependant, mon cher, je voudrais...

OLIVIER, s'éloignant toujours.

C'est inutile, c'est inutile... il y a erreur, voilà tout!

SIMONET, l'arrêtant.

Permettez, permettez. .

OLIVIER, se dégageant.

Au revoir, ne pensez plus à tout cela. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII

SIMONET, seul.

Ne pensez plus à cela! ne pensez plus à cela! Je ne demande pas mieux, mais c'est plus fort que moi. Voyons, voyons, tâchons d'y voir clair : on prétend que mes enfants ne sont pas mes enfants.. Qu'est-ce qui a pu donner lieu à une pareille erreur? Si mes enfants ne m'aimaient pas, on pourrait comprendre que... mais ils m'aiment, c'est évident, et la voix du sang ne trompe jamais... Tiens! voilà ma fille, elle arrive à propos.

SCÈNE IX

SUZANNE, SIMONET.

SUZANNE, entrant par la droite.

On m'avait dit que ma mère était ici; qu'est-elle donc devenue?

SIMONET, assis à droite.

pas vue.

SUZANNE, s'éloignant.

Elle est peut-être au jardin.

SIMONET, l'appelant.

Suzanne!

SUZANNE.

Que me veux-tu?

SIMONET.

Viens près de moi.

SUZANNE.

Mais je suis pressée.

SIMONET.

Tu peux bien me donner un instant.

SUZANNE, se rapprochant.

Oh! une minute à peine.

SIMONET, à lui-même.

C'est bizarre! elle me mesure son temps?

SUZANNE.

Qu'as-tu à me dire?

SIMONET.

Tu t'ennuies donc bien près de moi?

SUZANNE.

Non; mais j'ai mes occupations.

SIMONET.

Cela ne doit pas t'empêcher de me dire bonjour en passant...

SUZANNE.

Bonjour! (Elle veut s'éloigner.)

SIMONET, la retenant.

Et de m'embrasser.

SUZANNE.

T'embrasser ?

SIMONET.

Oui! qu'y a-t-il là d'étonnant?

SUZANNE.

C'est que jamais cette idée-là ne te vient.

SIMONET.

Ah! tu crois ?

SUZANNE.

Tu m'embrasses au jour de l'an, à ta fête, et encore... quelquefois tu l'oublierais si je ne tendais mes joues. Tu ne gâtes pas ta fille.

SIMONET, à lui-même.

Elle dit vrai, je ne la gâte pas.

SUZANNE.

Puis-je m'en aller ?

SIMONET.

Non, reste, et réponds-moi... M'aimes-tu ?

SUZANNE.

Quelle drôle de question me fais-tu là ?

SIMONET.

Réponds, m'aimes-tu ?

SUZANNE

Mais on aime toujours son père.

SIMONET.

Par devoir, on s'y croit obligé... mais ton cœur te porte-t-il vers moi?

SUZANNE.

Il doit m'y porter.

SIMONET, se lève et passe à gauche.

Il doit! il doit! je te répète qu'il ne s'agit pas de devoir ici! As-tu des élans de tendresse, ou n'en as-tu pas?

SUZANNE.

Je ne sais que te répondre; toutes les fois que j'ai eu les

élans dont tu parles, tu t'es moqué de moi, ou tu m'as grondée.

SIMONET.

Alors, tu n'en as plus ?

SUZANNE.

Dame ! papa, je ne veux pas te déplaire.

SIMONET, à lui-même.

D'ordinaire le cœur ne raisonne pas d'une façon aussi serrée.

SUZANNE.

Puis-je rejoindre ma mère ?

SIMONET.

Rejoignez qui vous voudrez.

SUZANNE.

Bon ! tu ne me tutoies plus ! (A elle-même, en remontant au fond.) Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Je vais trouver M. Olivier. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE X

SIMONET, seul.

Mais son affection pour moi ne paraît pas l'étouffer ; elle est froide ! elle est très-froide ! je suis forcé de le reconnaître... C'est singulier comme certaines paroles vous tourmentent et vous agitent... Moi, si calme d'ordinaire, je me sens tout... tout... tout drôle, enfin ! Ah ! cette fois, voici mon fils, il va me rassurer ; je suis sûr de celui-là. (Il passe à droite.)

SCÈNE XI

ARISTIDE, SIMONET.

SIMONET, à lui-même, considérant Aristide qui entre par le fond.

Pourquoi mon fils est-il si petit lorsque je suis si grand ?

ARISTIDE, apercevant Simonet.

Tiens ! tu es là ?

SIMONET.

Oui, je t'attendais pour causer avec toi.

ARISTIDE.

A ton aise... (Il va s'étendre sur le canapé à gauche.) Cause !

SIMONET, à part.

Cause ! cause ! quel drôle de langage ! et puis pourquoi va-t-il se placer à une lieue de moi ?

ARISTIDE.

Eh bien, tu ne dis rien ?

SIMONET.

J'attends que tu t'approches.

ARISTIDE.

Mais je suis très-bien ici.

SIMONET, à part.

Il n'est pas très-respectueux, mon fils... et il est d'un sans-gêne en ma présence. (Haut.) Aristide, est-ce que tu ne pourrais pas avoir une tenue plus convenable ?

ARISTIDE, se soulevant à moitié.

Une tenue plus convenable !... Qu'entends-tu par là ? qu'as-tu ?

SIMONET.

J'ai... j'ai... que tes façons d'être me blessent.

ARISTIDE.

Elles ne sont pas nouvelles, cependant ; tu aurais dû les remarquer plus tôt.

SIMONET.

J'ai mes raisons pour les remarquer aujourd'hui... Je le dis avec regret : tu n'as pas vis-à-vis de moi l'attitude d'un fils. (Il s'assied à droite.)

ARISTIDE.

Alors, tu veux que je te traite en père... soit ! mais je te ferai observer que c'est toi qui m'as déclaré ne pas tenir à toutes ces marques de respect ; tu m'as dit qu'il ne devait exister entre nous que des rapports de bonne camaraderie. Tu changes d'avis ! A merveille ! je vais essayer de perdre mes anciennes habitudes.

SIMONET.

A la bonne heure !

ARISTIDE, s'asseyant près de son père.

Cette nouvelle attitude te convient sans doute ? Bien ! je n'en aurai plus d'autre.

SIMONET, après s'être recueilli.

Si tu apprenais tout à coup que je suis ruiné, que dirais-tu ?

ARISTIDE.

Comment ! ce que je dirais ! Est-ce que nous sommes ruinés ?

SIMONET.

Admets que nous le soyons.

ARISTIDE.

Mais non, je ne veux pas l'admettre.

SIMONET.

Mais si... mais si. cela me fera plaisir.

ARISTIDE.

Allons, soit!

SIMONET.

Eh bien, que dirais-tu?

ARISTIDE.

Je dirais... je dirais que tu as mal placé tes fonds.

SIMONET.

Et ensuite?

ARISTIDE.

J'ajouterais que tu aurais dû avoir confiance dans la prospérité de ton pays, et que tu as commis une grande imprudence en mettant, comme tu l'as fait, toute ta fortune à l'étranger.

SIMONET.

Oui, tu as raison, je l'ai fait! je suis ruiné, nous sommes ruinés. Eh bien?

ARISTIDE.

Eh bien?

SIMONET.

Travaillerais tu pour me faire vivre?

ARISTIDE.

Nous ne sommes pas ruinés, n'est-ce pas?

SIMONET.

Réponds toujours, travaillerais-tu?

ARISTIDE.

A quoi veux-tu que je travaille? tu ne t'es jamais occupé de mon éducation, et, livré à mes penchants naturels, j'ai fait de très-mauvaises études. A quoi m'emploierais-je? je ne puis cependant pas labourer la terrre.

SIMONET.

Cependant, si tu m'aimais?

ARISTIDE.

Je t'aime! je t'aime! mais cela ne me donne pas une profession.

SIMONET.

Enfin tu ne travaillerais pas pour me faire vivre?

ARISTIDE.

Je n'ai pas dit cela... mais je te demanderais les moyens de travailler.

SIMONET.

Bien! je suis fixé sur ce point. (Il se lève et passe à gauche.) Occupons-nous maintenant de quelque chose de plus sérieux : il s'agit de ta sœur.

ARISTIDE.

De ma sœur.

SIMONET.

On vient de me faire une triste confidence.

ARISTIDE.

Quelle confidence ?

SIMONET.

Suzanne a été dangereusement compromise.

ARISTIDE, se levant vivement.

Compromise!... ma sœur compromise!...

SIMONET.

Bien! j'aime ce mouvement : écoute-moi.

ARISTIDE.

Je ne demande pas mieux.

SIMONET.

Admets que je songe à provoquer la personne qui a osé compromettre ta sœur.

ARISTIDE.

Toi ?

SIMONET.

Oui, moi!

ARISTIDE.

Toi! te battre en duel?

SIMONET.

Pourquoi pas ?

ARISTIDE.

Mais tes principes s'y opposent.

SIMONET.

Mettons-les de côté pour l'instant, mes principes. Je me bats donc en duel, que feras-tu ?

ARISTIDE.

Ce que je ferai ?

SIMONET.

Oui.

ARISTIDE.

Mais je ne sais pas, moi; je ferai... des efforts pour te faire changer d'avis.

SIMONET.

Admets que ces efforts n'aient pas réussi et que je sois décidé à me battre, quelle sera ta conduite?

ARISTIDE.

Ma conduite!... mais je ne comprends pas ce que tu veux dire!

SIMONET.

Quoi! ton cœur ne te dicterait-il pas dans un cas semblable ce que tu devrais faire?

ARISTIDE.

Mon cœur? de quel mot nouveau te sers-tu là?

SIMONET, impatienté.

J'admets qu'il soit nouveau dans ma bouche; mais la question n'est pas là : l'idée te viendrait-elle de te battre à ma place?

ARISTIDE.

Me battre à ta place; me battre! mais tu n'y songes pas. Ne me répètes-tu pas sans cesse que le duel est une stupidité, une monstruosité! qu'il faut être fou pour se battre; que rien au monde, rien au monde, entends-tu bien, ne vaut la peine qu'on risque sa vie dans une rencontre? J'ai écouté tes préceptes, moi, j'en suis imbu! Il ne peut pas me venir à la pensée comme cela, de moi-même, tout à coup, de saisir une épée et de courir en champ clos.

SIMONET.

Oui, je le vois, tu manques d'enthousiasme!

ARISTIDE.

Bon! de l'enthousiasme maintenant! Mais tu as donc juré de bouleverser toutes mes idées! Respect, cœur, enthousiasme! tu ne me fais grâce d'aucun des mots qui devraient, disais-tu, être rayés de la langue française. Est-ce une épreuve?... voyons, est-ce une épreuve?

SIMONET.

Oui, c'était une épreuve... (Soupirant.) Mais elle ne m'a pas réussi!

ARISTIDE.

Au contraire, puisque tu as pu reconnaître que j'avais profité de tes leçons.

SIMONET, en colère.

Mes leçons! toujours mes leçons! c'est assez m'en parler. Je vous prie de n'y plus faire allusion. (Il s'assied sur le canapé.)

ARISTIDE.

Soit! je ne savais pas te contrarier. (A lui-même, en regardant Simonet.) Mais qu'a donc mon père? je ne l'ai jamais vu comme cela... il a l'air ému, chagrin... S'il en est ainsi, je veux... (Il s'avance près de Simonet qui relève vivement la tête.)

SIMONET.

Que voulez-vous?... je vous croyais parti.

ARISTIDE.

Mais je...

SIMONET, se levant et passant à droite.

Laissez-moi, laissez-moi, je désire être seul.

ARISTIDE.

C'est bien... c'est bien... je m'en vais. (A part.) J'ai par hasard un bon mouvement et voilà comment on le récompense... c'est encourageant. (Il sort par le fond.)

SCÈNE XIII

SIMONET, seul.

Allons, il n'y a pas à en douter, ils ne m'aiment ni l'un ni l'autre... Et cependant des enfants aiment toujours leur père, c'est la loi naturelle... (Apercevant madame Simonet qui traverse le jardin.) Bien! ma femme, à présent. Celle-là non plus ne doit pas beaucoup m'aimer. Il est vrai que je l'ai un peu négligée, j'ai vécu toute ma vie en garçon... tandis qu'elle... ah! (Il s'arrête et réfléchit.) A quoi vais-je penser? c'est de la folie! Madame Simonet est ennuyeuse, je le reconnais; elle est quelquefois désagréable, j'en conviens; mais c'est la plus honnête des femmes! elle a de la religion, beaucoup de religion... C'était même là-dessus que je comptais pour en prendre à mon aise. Ah! ma foi, elle se dirige de ce côté, je vais causer un instant avec elle; cela changera le cours de mes idées... drôles d'idées tout de même, je ne puis pas m'en débarrasser, on dirait qu'elles font des petits dans ma tête.

SCÈNE XIV

MADAME SIMONET, SIMONET.

MADAME SIMONET, entrant par la gauche, deuxième plan.

Je ne vous dérange pas, monsieur, en venant travailler ici?

SIMONET.

Pas le moins du monde.

MADAME SIMONET.

C'est la seule pièce de la maison où l'on puisse goûter, en ce moment, un peu dc fraîcheur.

SIMONET.

Installez-vous, je vous prie ; tenez, là, sur ce canapé, vous serez très-bien.

MADAME SIMONET, s'asseyant sur le canapé.

Que vous êtes aimable! qu'avez vous donc ?

SIMONET, se rapprochant d'elle.

Il y a un reproche dans cet étonnement, n'est-ce pas?

MADAME SIMONET.

Un reproche? je n'en fais jamais.

SIMONET.

Tant pis! un bon reproche de temps à autre, cela réveille, cela donne du ton, cela peut produire un effet salutaire.

MADAME SIMONET, tout en travaillant.

Oh! il y a certaines natures sur lesquelles rien ne produit plus d'effet.

SIMONET.

C'est pour moi que vous dites cela?

MADAME SIMONET.

Comment pouvez-vous le croire ?

SIMONET.

Je le crois cependant, j'ai lieu de penser que vous m'en voulez?

MADAME SIMONET.

Vous vous reconnaissez donc des torts envers moi ?

SIMONET.

Qui n'en a pas?

MADAME SIMONET, soupirant.

Hélas!

SIMONET, à part.

Pourquoi soupire-t-elle? (Haut en se rapprochant.) Voudriez-vous me faire un grand p aisir, madame Simonet ?

MODAME SIMONET.

Oui, monsieur, j'ai pour principe de rendre toujours le bien pour le mal.

SIMONET.

Je serais heureux que vous me fissiez connaître les torts que j'ai pu avoir envers vous. (Il va chercher une chaise et s'assied près d'elle.)

MADAME SIMONET.

Quelle heure est-il ?

SIMONET.

Deux heures! pourquoi cette question ?

MADAME SIMONET.

Pour savoir si j'ai le temps de vous répondre. Vous concevez, cela peut être long.

SIMONET.

Eh bien, rien ne nous presse; commencez.

MADAME SIMONET.

Pourriez-vous me dire à quoi servira cette nomenclature?

SIMONET.

J'ai mon idée! j'ai mon idée!

MADAME SIMONET.

Ah! du moment que vous avez votre idée!... Eh bien, monsieur, puisque vous désirez absolument être édifié sur votre propre compte, je vous dirai que vous m'avez traitée, depuis que nous sommes mariés, en parfaite étrangère, vous n'avez eu pour moi aucune de ces attentions, de ces prévenances qu'on a d'ordinaire pour sa femme; vous avez vécu de votre côté en garçon, me laissant au logis, seule... à me morfondre. Enfin, vous avez été avec moi d'un sans-gêne qui passe toutes les bornes.

SIMONET, à part.

C'est ce que je me disais.

MADAME SIMONET.

Remarquez que je ne me plains pas, que je ne vous reproche rien.

SIMONET.

Oui, oui, c'est convenu; mais, dites-moi, est-ce que je me suis toujours conduit de cette façon?

MADAME SIMONET.

Oh! toujours, avec une régularité exemplaire.

SIMONET.

Même pendant les premières années de notre mariage?

MADAME SIMONET.

C'est justement alors que j'ai eu le plus à me plaindre de

vous... depuis, j'ai dû me faire à votre caractère; mais autrefois...

SIMONET.

Ah! autrefois!... (Se rapprochant encore.) Parlons d'autrefois.

MADAME SIMONET.

Vous ne vous rappelez donc pas qu'à peine marié, vous m'avez quittée pour aller voyager en Italie.

SIMONET.

Oui, je me le rappelle; et qu'avez-vous fait pendant mon absence?

MADAME SIMONET.

Je me suis ennuyée; dans ce temps-là, j'avais la sottise de m'ennuyer, quand je ne vous voyais pas.

SIMONET.

Cependant vous n'étiez pas privée de toute distraction?

MADAME SIMONET.

Non, sans doute; mais il aurait mieux valu que mon mari fût près de moi.

SIMONET.

Pourquoi cela?

MADAME SIMONET.

D'abord parce que c'était son devoir, ensuite parce qu'une femme jeune, jolie... car j'ai été jolie, monsieur Simonet.

SIMONET, à part.

C'est vrai, elle a été jolie!

MADAME SIMONET.

Vous l'avez peut-être oublié?

SIMONET.

Mais non, mais non!

MADAME SIMONET.

Au fait, peut-être ne l'avez-vous jamais su Je disais donc qu'une femme jeune, jolie, isolée, comme je l'étais, est quelquefois exposée à certains dangers.

SIMONET, vivement.

Ah! vous avez couru des dangers?

MADAME SIMONET.

Évidemment, comme toutes les femmes que leurs maris négligent et abandonnent. Il y a toujours, de par le monde, des gens tout prêts à vouloir profiter de ces circonstances-là.

SIMONET.

Mais ils n'en profitent pas.

MADAME SIMONET.

C'est selon.

SIMONET.

Comment, c'est selon ?

MADAME SIMONET.

Sans doute; cela dépend du plus ou moins de vertu de la femme.

SIMONET.

Justement ! aussi, ai-je été toujours bien tranquille.

MADAME SIMONET.

J'en suis persuadée, vous êtes toujours bien tranquille, vous ! c'est beaucoup plus commode.

SIMONET.

Il ne s'agit pas de savoir si c'est plus commode ; j'ai toujours été tranquille, parce que j'avais une confiance illimitée en vous, en votre vertu, (insistant) en votre vertu. N'avais-je pas raison?

MADAME SIMONET.

En douteriez-vous ?

SIMONET.

Nullement! nullement! mais vous me faites si coupable envers vous que... malgré moi, à mon insu, cela m'effraye un peu.

MADAME SIMONET.

C'est bien le moins! pour vos péchés, vous méritez bien au moins d'être effrayé.

SIMONET.

Au moins!... et au plus, qu'est-ce que je mérite?

MADAME SIMONET, se levant et passant à droite.

Au plus, monsieur!... Ah! tenez, brisons là ! cette conversation m'irrite malgré moi... vous me feriez sortir de mon caractère.

SIMONET, se levant.

Eh! madame, sortez-en; j'en suis bien sorti, moi, depuis une heure.

MADAME SIMONET.

Ah! vous voulez que j'en sorte? Eh bien, oui, j'en sortirai une fois... je vous dirai ce que j'ai sur le cœur depuis si longtemps. Ah! vous croyez qu'il suffit, pour devenir ce qu'on appelle un mari, de demander à sa famille une jeune fille, de la conduire à l'autel et de lui passer une bague au doigt! Vous pensez qu'on ne lui doit rien en échange de son cœur qu'elle

vous livre tout entier, de sa vie qu'elle vous consacre, de la fidélité qu'elle vous jure? Si, monsieur!... on lui doit son amour d'abord, et, lorsque les années viennent et que cet amour s'efface, on lui doit encore d'aimer de toute son âme les enfants qu'elle vous a donnés; de cette façon, la femme sent toujours battre près de son cœur le cœur de son mari!... Quant à vous, monsieur, qui avez trouvé trop pesant et l'amour conjugal et l'amour paternel, et qui vous en êtes affranchi, je déclare que vous avez mal agi et que je ne vous devais ni ma tendresse, ni ma foi, du moment que vout ne me donniez rien en échange.

SIMONET.

Mais, madame, cependant...

MADAME SIMONET.

Adieu, monsieur, j'en ai dit assez. (Elle sort à gauche.)

SCÈNE XV

SIMONET, puis OLIVIER.

SIMONET, tout abasourdi.

Oui, elle m'en a dit assez! elle m'en a même dit trop! (Il se laisse tomber sur une chaise.)

OLIVIER, après l'avoir considéré un instant, s'avance et lui touche le bras.

Qu'avez-vous donc, cher monsieur?

SIMONET.

Ah! c'est vous... mais je n'ai rien...

OLIVIER.

Vous paraissez abattu.

SIMONET, se levant.

Abattu, moi?... Savez-vous à quoi je pensais?

OLIVIER.

Non.

SIMONET, montrant l'armoire à droite, premier plan.

Vous voyez bien cette armoire, n'est-ce pas?

OLIVIER.

Parfaitement.

SIMONET.

Eh bien, je songeais tout simplement à déménager les objets qui y sont contenus.

OLIVIER.

Ah! bah! vraiment! drôle d'idée... Que renferme donc cette armoire?

SIMONET.

Un tas de bêtises qui me gênaient à Paris, et que j'ai enfouies là au lieu de les brûler, je ne sais trop pourquoi : des chiffons, des rubans fanés, des livres hors d'usage, des couronnes et des prix obtenus en pension par mes enfants... enfin, un tas de souvenirs d'autrefois. (Courant à l'armoire.) Des souvenirs!... vous allez voir le cas que j'en fais des souvenirs... (Il prend pêle-mêle une partie des objets contenus dans l'armoire.) En voici! en voilà! des prix! des couronnes! et encore des prix! et encore des couronnes! (Il jette tout ce qu'il a dans les bras aux pieds d'Olivier.) Tenez, prenez ce qui vous conviendra! débarrassez-moi de tout cela. (Retournant à l'armoire.) Il y en a peut-être encore .. Oui, voici le livre de messe dont s'est servie madame Simonet, le jour de son mariage, et le voile de Suzanne à sa première communion. (Il contemple le voile.)

OLIVIER.

Eh bien, que faites-vous?

SIMONET.

Moi? rien.

OLIVIER.

On dirait que vous vous attendrissez.

SIMONET, mettant le voile dans sa poche.

Moi, m'attendrir! ah! par exemple!

OLIVIER.

Pourquoi cachez-vous ce voile dont vous ne voulez plus?

SIMONET.

Moi!

OLIVIER.

Oui... vous! Tenez... il est là.

SIMONET, éclatant.

Eh bien, oui, il est là! (S'avançant près d'Olivier.) Mais vous n'avez donc pas de cœur, vous?

OLIVIER.

Mais si...

SIMONET, passant à droite.

Non, vous n'en avez pas! Croire qu'on peut impunément toucher ainsi à toutes les épaves du passé!... qu'on peut, en un jour, en une heure, renoncer à l'affection de tous les siens!... perdre sa femme, ses enfants!...

OLIVIER.

Vous les avez perdus?

SIMONET.

Ils ne m'ont jamais aimé. (Il s'assied accablé à droite.)

OLIVIER.

Eh bien, qu'est-ce que cela vous fait?

SIMONET.

Comment! qu'est-ce que cela me fait? Mais vous ne comprenez donc pas que je les aime davantage, depuis que... depuis que...

OLIVIER.

Depuis qu'ils ne vous aiment plus?

SIMONET.

Justement.

OLIVIER.

Eh bien, prouvez-leur qu'ils ne sont que des ingrats!

SIMONET, se levant.

Oui, c'est une idée!... je veux les confondre!... je veux qu'ils rougissent de leur insensibilité... que faut-il faire?

OLIVIER.

Venez, je vais vous le dire. (Ils sortent par le fond.)

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'à l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

SIMONET, puis JOSEPH.

SIMONET, assis devant une table à droite, et mettant sous pli des papiers.

Il y a des moments où je me demande si c'est vraiment bien moi qui suis là, devant cette table. Quelle révolution! mon Dieu! quelle révolution en si peu de temps! Dire que le duel! le duel si contraire à mes principes, je l'envisage froidement... et que moi-même, tout à l'heure, peut-être... Oui, cette rencontre est inévitable... (A Joseph qui ouvre la porte.) Eh bien, Joseph, qu'a répondu madame Simonet?

JOSEPH, qui est entré par la porte de gauche.

Madame fait dire à monsieur qu'elle va se rendre ici.

SIMONET.

C'est bien, merci... Qu'avez-vous fait de cette boîte de pistolets que je vous ai dit de préparer?

JOSEPH.

Elle est dans la chambre de monsieur, sur sa commode.

SIMONET, négligemment.

Bien. Il est possible qu'il me prenne fantaisie d'aller m'exercer au tir; gardez-vous au moins de supposer qu'il s'agisse de quelque affaire d'honneur.

JOSEPH, froidement.

Monsieur peut être tranquille : je sais bien que monsieur n'est pas homme à avoir un duel.

SIMONET, vivement.

Pourquoi cela, je vous prie?

JOSEPH.

Dame! monsieur n'a pas l'habitude...

SIMONET, se levant et passant à gauche.

L'habitude! l'habitude! qu'appelez-vous l'habitude? On n'a pas l'habitude de se battre tous les jours, c'est vrai; mais il peut se présenter certaines circonstances... enfin, s'il le fallait absolument...

JOSEPH.

Cela regarde monsieur.

SIMONET, à part.

C'est bizarre, mais la froideur de ce domestique m'est pénible. Hélas! c'est peut-être à moi qu'il faut m'en prendre. De même que le serviteur contracte des devoirs envers son maître, le maître en contracte peut-être envers son serviteur.

JOSEPH.

Monsieur n'a plus d'ordres à me donner?

SIMONET.

Joseph, depuis combien de temps êtes-vous à mon service?

JOSEPH.

Depuis dix ans, monsieur.

SIMONET.

Dix ans! (A part.) Il y a dix ans qu'il vit de ma vie, qu'il respire le même air que moi, et je ne l'ai peut-être jamais regardé. (Il considère Joseph.)

JOSEPH.

Monsieur trouve que je devrais être en ce moment en grande livrée... mais...

SIMONET.

Non, ce n'est pas cela. Avez-vous une famille, Joseph? (Il s'assied sur le canapé.)

JOSEPH.

Non, monsieur; dans ma position...

SIMONET, à part.

Oui, je comprends... par économie... (Haut.) Avez-vous pu placer quelque argent depuis que vous êtes chez moi?

JOSEPH.

J'ai quelques centaines de francs à la caisse d'épargne; cela rapporte de biens petits intérêts...

SIMONET.

Qu'importe! vos fonds sont placés dans votre pays, dans votre patrie, avantage inestimable! (A lui-même.) Il n'a pas l'air de me comprendre... quelle sécheresse de cœur!

JOSEPH.

Si monsieur n'a pas de nouveaux ordres à me donner?

SIMONET.

Non, vous pouvez vous retirer. (Il se lève et passe à droite.) Mais auparavant, prenez ceci. (Il lui donne cinq louis.)

JOSEPH.

Cinq louis ! que faudra-t-il en faire?

SIMONET.

Vous les placerez à la caisse d'épargne comme le reste.

JOSEPH, vivement.

Ah! monsieur!... monsieur me comble. je remercie beaucoup monsieur!

SIMONET, à part.

J'ai vaincu sa froideur!... (Haut.) Allez, Joseph, j'entends madame Simonet. (Joseph sort à droite.)

SCÈNE II

MADAME SIMONET, SIMONET.

SIMONET, marchant avec gravité, à sa femme.

Je vous remercie, madame, de vous être rendue à mon appel; et Suzanne, je vous avais fait prier de me l'amener.

MADAME SIMONET, passe à droite.

Elle me suit.

SIMONET.

Très-bien! Puisque nous sommes seuls pendant un instant, j'aurais quelques mots à vous dire.

MADAME SIMONET.

Je vous écoute.

SIMONET.

Une révolution s'est opérée en moi depuis hier, madame.

MADAME SIMONET.

Je vous en félicite, monsieur.

SIMONET.

Je vous serais obligé de ne pas m'interrompre... J'ai fait un retour sur moi-même et j'ai reconnu que nous avions en effet quelques devoirs à remplir envers Dieu, envers nous-mêmes, envers notre pays, notre famille et notre prochain.

MADAME SIMONET.

Cela n'est pas douteux.

SIMONET.

J'ai été en même temps forcé de reconnaître que je n'avais rempli aucun de ces devoirs.

MADAME SIMONET.

C'est triste.

SIMONET.

Je l'avoue, c'est fort triste. Cependant, la connaissance que j'ai acquise de mes torts a eu un bon résultat; celui de me permettre d'envisager les fautes d'autrui avec autant de douleur, mais avec moins de sévérité.

MADAME SIMONET.

L'indulgence, monsieur, est la première des vertus chrétiennes.

SIMONET.

La première ou la seconde, je ne sais pas au juste ; quoi qu'il en soit, et c'est là surtout ce que j'avais à cœur de vous dire, vous n'aurez jamais à subir aucune récrimination de ma part, aucun reproche au sujet du passé.

MADAME SIMONET.

Des reproches! mais je l'espère bien, pourquoi m'en feriez-vous? Si quelqu'un doit adresser des reproches à l'autre...

SIMONET.

Laissons cela, laissons cela ; le moment serait mal choisi pour un entretien de ce genre.

MADAME SIMONET.

Cependant, je voudrais...

SIMONET.

Silence ! voici votre fille. (Il se lève et va au-devant de Suzanne.)

SCÈNE III

SUZANNE, SIMONET, MADAME SIMONET.

SUZANNE, à Simonet.

Tu désires me parler, mon père ?

SIMONET.

Oui, ma chère Suzanne ; assieds-toi près de moi, là, c'est cela. (Il fait asseoir Suzanne sur le canapé et présente une chaise à sa femme, puis il s'assied entre elles.) Maintenant, causons comme de bons camarades. Tu as l'air étonnée que je te parle avec tendresse ; mais, vois-tu, la vie est environnée de périls, un accident est bientôt arrivé...

SUZANNE.

Que dis-tu donc?

SIMONET.

Rien ; ne me demande pas d'explications, je ne puis pas t'en donner. Je voulais seulement te dire que je rassemblais en ce moment autour de moi toutes les affections que j'ai négligées jusqu'ici, mais sur lesquelles je ne puis m'empêcher de compter encore un peu ; la tienne est de ce nombre, n'est-ce pas? Il y a bien dans un petit coin de ton cœur un reste de tendresse pour moi.

SUZANNE.

Mais certainement.

SIMONET.

Mon Dieu ! je ne suis pas exigeant, je ne te demande pas de m'aimer comme une fille doit aimer son père...

SUZANNE.

Pourquoi donc cela?

MADAME SIMONET, se levant.

Que signifie?

SIMONET, bas à madame Simonet.

Rassurez-vous, madame, elle ne saura rien, j'ai toutes les délicatesses. (Madame Simonet se rassied. Simonet s'adressant à Suzanne.) Je te prierai seulement de me traiter en ami, en vieil ami qui t'a vue naître et grandir; de cette façon, il n'existera entre nous aucune gêne, aucune contrainte... et tu ne craindras pas de me faire tes petites confidences de jeune fille.

MADAME SIMONET.

Ses confidences! quelles confidences?

SIMONET, à Suzanne.

J'ai cru remarquer depuis quelque temps que tu étais triste, rêveuse, que tu aimais la solitude et que...

MADAME SIMONET.

Mais, monsieur, ce que vous dites là est inutile.

SIMONET.

Non, madame, car il y a un danger pour Suzanne dans le sentiment qu'elle éprouve : celui que son cœur a distingué, celui dont vous ignorez même l'existence, vous qui prétendez cependant tout prévoir... celui-là est indigne d'elle.

SUZANNE, se levant.

Indigne de moi, lui!

SIMONET, à sa femme.

Vous voyez, comme elle le défend. (Se levant et s'adressant à Suzanne.) Oui, mon enfant, indigne de toi; s'il t'aimait réellement, aurait-il essayé, comme il l'a fait, de te compromettre.

SUZANNE.

Lui!

MADAME SIMONET.

Ma fille a été compromise! par qui?

SIMONET.

Par celui que nous avons si follement introduit dans notre intimité : M. Julio Bénetti.

SUZANNE.

Ah! je savais bien que ce n'était pas lui.

SIMONET.

Tu dis...?

SUZANNE.

Je dis, mon père, que tu te trompes.

SIMONET.

Cependant, tout à l'heure, ton émotion t'a trahie! De qui croyais-tu que je parlais?

SUZANNE.

Mon père...

MADAME SIMONET, à son mari.

Monsieur, j'ai pu, par condescendance pour vous, renoncer à mes droits sur mes enfants; je les reprends aujourd'hui. Si Suzanne a quelque confidence à faire (allant à sa fille) c'est à moi qu'elle la fera; je saurai lui prouver que je suis digne de sa tendresse.

SIMONET.

Eh bien, moi aussi! je lui prouverai ma tendresse et d'une façon plus victorieuse que vous. Ah! vous me poussez à bout, vous me contraignez à tout vous dire!...

MADAME SIMONET.

Mais non, monsieur.

SIMONET.

Je vous demande pardon, vous m'y contraignez! en paraissant douter des sentiments affectueux que j'ai pour Suzanne.

MADAME SIMONET.

Vous?

SIMONET.

Moi!

MADAME SIMONET.

Vous?

SIMONET.

Oui, moi!

MADAME SIMONET.

Allons donc! monsieur.

SIMONET.

Puisqu'il en est ainsi, apprenez que je me bats dans un instant avec M. Julio Bénetti.

SUZANNE, courant à son père.

Comment!

MADAME SIMONET.

Vous!

SIMONET.

Oui, moi! vous pouvez vous étonner, j'y suis fait, cela ne me blesse plus. Mais je veux que vous sachiez qu'au besoin je sais remplir tous mes devoirs, même les plus pénibles.

SUZANNE.

Quoi! mon père...

SIMONET, s'éloignant.

Adieu, j'ai quelques dispositions à prendre avant l'arrivée de mes témoins, je ne veux pas me laisser attendrir, ce qui pourrait arriver... Je ne suis pas habitué à toutes ces émotions-là. (Il sort vivement par la droite.)

MADAME SIMONET.

Viens, ma fille, viens, ne laissons pas ton père seul. (Elle sort à droite avec Suzanne. — Laure entre au même moment par la gauche.)

SCÈNE IV

LAURE, puis OLIVIER.

LAURE, étonnée.

Quoi! tout le monde s'éloigne quand je parais! que veut dire? (Elle passe à droite et s'adresse à Olivier qui entre par le fond.) A la bonne heure, vous, du moins, vous ne me fuyez pas.

OLIVIER.

Vous fuir! cela ne m'est jamais arrivé, et aujourd'hui surtout je ne commettrais pas une telle maladresse.

LAURE.

Aujourd'hui surtout?

OLIVIER.

Sans doute, n'avez-vous pas quelque confidence à faire à votre ami dévoué, à votre compagnon d'enfance? (Il la fait asseoir à l'extrême droite.)

LAURE.

Seriez-vous prophète?

OLIVIER, s'asseyant près d'elle.

Plus que vous ne pensez, car je sais ce que vous avez à me dire.

LAURE.

Vraiment!... voyons.

OLIVIER.

Il s'agit de Julio, n'est-ce pas?

LAURE.

Continuez.

OLIVIER.

Lorsque son nom de guerre vous a été dévoilé, vous avez été charmée de voir que celui dont la voix vous avait si vivement impressionnée, votre mystérieux magnétiseur en un mot, n'était pas un simple ténor, mais un homme du monde, appartenant à une des meilleures familles de l'Italie. Alors, votre dignité étant à couvert, vous vous êtes intéressée au récit de ses aventures, à sa ruine momentanée, à ses luttes et enfin à ses succès, qui lui ont permis de rétablir sa fortune et de reprendre sa position dans le monde... Est-ce exact?

LAURE.

Peut-être.

OLIVIER.

Puis, vous avez fait ensemble un peu de musique, et il vous

a redit ce fameux air qui vous émotionne si vivement, quand c'est lui qui le chante.

LAURE.

Mais, mon cher Olivier, tout Vichy en sait autant que vous ; mes croisées étaient ouvertes.

OLIVIER.

Oui ; mais on ne sait pas comme moi que vous n'avez pu retrouver impunément celui qui vous a fait ressentir la seule grande émotion de votre vie, que vous avez cédé au prestige du souvenir, de l'imprévu! et que dans l'enivrement de soirées semblables à celles qui vous avaient autrefois charmée, en écoutant de nouveau cette voix qui vous ravit, vous avez renié toutes vos théories fanfaronnes, vous vous êtes avouée vaincue ; vous aimez enfin !

LAURE, après un silence.

Eh bien, oui, vous m'avez deviné ; mes dédains, ma froideur, mon orgueil, m'ont prouvé que je n'étais, comme les autres femmes, qu'un être passif, dominé, soumis à tous les entraînements, esclave de mon imagination. J'ai dû reconnaître la misérable infirmité de la nature humaine, tout mon échafaudage d'indifférence s'est écroulé. La lumière a lui dans mon cœur, et je vous cherchais en effet pour vous dire : Olivier, vous pouvez m'aimer, car je me crois maintenant capable de vous comprendre.

OLIVIER.

Vous vous trompez, Laure ! vous me connaissez depuis trop longtemps pour m'aimer jamais ; je m'en suis rendu compte dès le jour où je vous ai revue! C'est Julio que vous aimerez tôt ou tard. Votre orgueil se révolte encore contre cette pensée, vous essayez de lutter, et votre cœur, qui se craint, vient chercher un refuge près du mien. Mais, moi, qui vous ai devinée, moi qui ai juré que vous ne resteriez pas plus longtemps indifférente à toute affection, je me charge de vous éclairer.

SCÈNE V

ARISTIDE, OLIVIER, LAURE.

ARISTIDE, entrant précipitamment du fond, et s'adressant à Olivier.

Pardon, ma cousine. (Il entraîne Olivier un peu à gauche.) Eh bien, avez-vous vu mon père ?

OLIVIER.

Non, et vous ?

ARISTIDE.

Moi non plus ; je viens de réparer le désordre de ma toilette... et...

LAURE, à part.

Que de mystère!

ARISTIDE.

Et je voulais vous dire...

OLIVIER.

Voilà M. Simonet qui vient.

SCÈNE VI

ARISTIDE, OLIVIER, LAURE, SIMONET.

SIMONET, s'avançant gravement vers Olivier.

Messieurs, toutes mes dispositions sont prises... (Il s'arrête en apercevant Laure.)

LAURE, à part, en remontant.

Décidément je suis de trop... je me retire. (Haut.) Messieurs. (Elle salue et sort par le fond.)

SIMONET, à Olivier.

Ainsi que je vous en avais chargé, vous avez pu voir M. Julio?

OLIVIER.

Nous le quittons.

SIMONET.

Eh bien?

OLIVIER.

Tout en manifestant, comme je l'espérais, ses plus vifs regrets d'avoir été en partie cause des bruits fâcheux qui ont circulé sur le compte de mademoiselle Suzanne, il a reconnu la nécessité d'une rencontre et il s'est mis à notre disposition.

SIMONET.

A la bonne heure... Quelle arme a-t-il choisie? (Il passe à gauche.)

OLIVIER.

Le pistolet.

SIMONET.

A combien de pas? (Il revient à droite.)

OLIVIER.

A vingt-cinq pas.

SIMONET, après avoir réprimé un geste.

Quelle place a été désignée?

OLIVIER.

Un terrain que nous connaissons, près d'ici.

SIMONET.

Il ne me reste plus qu'à vous demander quelle heure vous avez prise?

OLIVIER.

Huit heures.

SIMONET.

Huit heures du soir?

OLIVIER.

Non, du matin.

SIMONET.

Comment du matin! mais il est plus de dix heures.. C'est donc pour demain?

OLIVIER.

Mais non, pour aujourd'hui.

SIMONET.

Comment, pour aujourd'hui?

OLIVIER.

Sans doute... tout est fini.

SIMONET.

Quoi? qu'est-ce qui est fini?

OLIVIER.

La rencontre a eu lieu.

SIMONET.

Mais je n'ai pas bougé d'ici... Vous ne me persuaderez pas, j'imagine, que je me suis battu.

OLIVIER.

Non; mais Aristide qui est, là, étendu sur ce fauteuil et qui a repris son calme habituel, Aristide s'est battu ce matin, à huit heures, au pistolet, sur le terrain dont j'ai parlé; je lui servais de témoin.

SIMONET, courant à Aristide.

Tu es blessé?

ARISTIDE, tranquille et se levant.

Non, pas que je sache...

SIMONET.

Tu as tué ton adversaire?

ARISTIDE.

Je l'ai manqué, et il a cru devoir tirer en l'air.

SIMONET.

Pourquoi t'es-tu battu à ma place?

ARISTIDE, tranquillement.

L'honneur de ma sœur me regardait bien tout autant que toi... et puis, là, franchement, je ne pouvais pas te laisser te battre... Si on t'avait tué!

SIMONET, vivement.

Et si on t'avait tué, toi!... Cette pensée-là seulement me fait venir les larmes aux yeux.

ARISTIDE.

Vraiment?

SIMONET.

Oui, tiens, regarde... je crois même que, si je m'écoutais, je pleurerais comme un enfant!

ARISTIDE.

Tu m'aimes donc?

SIMONET.

Je ne sais pas, mais j'ai beau me retenir... Décidément je pleure, c'est plus fort que moi.

ARISTIDE.

Eh bien, moi aussi... j'ai les yeux tout humides. C'est sans doute mon système nerveux qui, depuis ce matin...

SIMONET.

Oui, oui, ce sont les nerfs.

OLIVIER, s'avançant.

Si pour calmer vos nerfs, vous vous embrassiez? On dit que ça soulage. (Madame Simonet, Suzanne et Laure paraissent au fond.)

SIMONET.

Ah ! ça soulage?

ARISTIDE.

Vous croyez?

OLIVIER

Oui.

SIMONET.

Alors. (Tendant les bras à son fils.) Veux-tu?

ARISTIDE, se jetant dans les bras de Simonet.)

Ma foi, oui! je veux bien. (Pendant qu'ils se tiennent embrassés, Olivier remonte près de madame Simonet, de Suzanne et de Laure, et leur parle bas.)

SCÈNE VII

ARISTIDE, SIMONET, OLIVIER, MADAME SIMONET, SUZANNE, LAURE.

ARISTIDE.

Ça va mieux.

SIMONET.

Moi aussi, je me sens plus à mon aise, je suis moins agité.

ARISTIDE.

Je respire plus librement.

SIMONET.

Peut-être qu'entre parents, il faut quelquefois laisser son cœur s'épancher un peu.

ARISTIDE.

C'est possible, au point de vue de la santé.

SIMONET.

C'est une question d'hygiène. Nous recommencerons, si tu veux, de temps en temps?

ARISTIDE.

Oui, les jours d'orage.

SUZANNE, qui s'est avancée doucement.

Tout cela n'est pas juste.

SIMONET, se retournant.

Qu'est-ce qui n'est pas juste?

SUZANNE.

Vous faites entre vous des projets, des plans, vous vous entendez pour soigner votre santé, mais la mienne est peut-être altérée aussi; j'ai peut-être besoin d'un peu de tendresse.

SIMONET, la regardant.

Bah! est-ce que tu m'aimerais aussi, toi?

SUZANNE.

Pourquoi en doutes-tu? Parce que je ne me suis pas battue à ta place, mais je ne pouvais pas; sans cela...

SIMONET

Tu l'aurais fait?

SUZANNE.

Avec plaisir.

SIMONET, à lui-même.

Voyons! voyons! mais depuis une heure de leur côté et du mien, la voix du sang parle, elle crie même! que veut donc dire... (Courant à madame Simonet et l'amenant en scène.) Vous désiriez tout à l'heure une explication... eh bien, ayons-la... Me direz-vous pourquoi vous m'avez laissé concevoir des soupçons.

MADAME SIMONET.

Des soupçons, sur qui?...

SIMONET.

Sur vous.

MADAME SIMONET.

Vous m'avez soupçonnée, moi! vous avez perdu la tête, mon ami. (Elle s'éloigne à droite.)

SIMONET, courant à Olivier.

Ah çà! que me disiez-vous donc?

OLIVIER.

Dame! mon cher, vous paraissiez ne pas aimer vos enfants, vous viviez entre vous en parfaits étrangers... Mais, maintenant, vous vous êtes conduit et vous vous conduirez en père de famille.

SIMONET.

Toujours! je le jure! (Retournant à ses enfants et leur prenant la main.) Entendez-vous, je le jure!

ARISTIDE.

Qu'est-ce que tu jures?

SIMONET.

Je jure de vous aimer comme un père doit aimer ses enfants.

JOSEPH, annonçant.

Monsieur Julio Bénetti.

SIMONET.

Hein! quoi!... lui! chez moi!... jamais! (Il fait un pas vers la porte. Olivier le retient.)

SCÈNE VIII

LAURE, ARISTIDE, SIMONET, JULIO, OLIVIER, MADAME SIMONET, SUZANNE.

JULIO, s'adressant à Simonet.

Monsieur, après avoir donné à votre fils la satisfaction qu'il m'a demandée, je viens me mettre à vos ordres si vous pensez que j'aie encore quelque chose à faire pour détruire les soupçons dont mademoiselle votre fille a été l'objet.

SIMONET.

Mais le duel que je viens d'avoir... non, que mon fils a eu, a suffisamment établi, il me semble...

OLIVIER, s'avançant.

Cela ne suffit pas... un mariage est nécessaire...

SIMONET, allant à Olivier.

Un mariage! mais ce serait donner raison...

OLIVIER.

Cela dépend de quel mariage. . Qu'est-ce qui a été en partie cause des propos que nous voulons démentir? L'assiduité de Julio auprès de madame de Neuville et de mademoiselle Suzanne!... Qu'il prouve que ce n'était pas à cette dernière qu'il s'adressait.

JULIO.

De quelle façon ?

OLIVIER.

En épousant madame de Neuville.

LAURE.

Mais, mon ami...

OLIVIER.

Vous aussi, ma chère Laure, vous avez eu quelques torts envers votre cousine, ne voudrez-vous pas nous aider à les réparer?

LAURE.

Mais... on ne marie pas ainsi les gens; donnez-moi le temps de la réflexion.

OLIVIER.

C'est trop juste. (Bas à Julio.) Elle consentira.

JULIO.

Vous me rendez donc votre amitié, Olivier?

OLIVIER.

Oui, car vos erreurs ne sont que le résultat de la mauvaise opinion que vous aviez de nous; vous n'en commettrez plus maintenant que vous avez appris à nous connaître. Nous avons tous au fond de notre cœur, sachez-le bien, une corde sensible qu'il ne s'agit que de faire vibrer : un mot, une belle action, une étincelle suffisent à nous faire sortir de notre apathie et de notre insensibilité ; nous ne sommes pas des indifférents, mais des fanfarons d'indifférence!

MADAME SIMONET.

Cependant, mon cher monsieur Olivier, vous paraissez faire une exception.

OLIVIER.

Comment cela, madame?

MADAME SIMONET.

Tout le monde aime ici, tandis que vous...

OLIVIER.

Moi, je ne vous ai pas encore ouvert mon cœur.

MADAME SIMONET.

Eh bien, parlez.

OLIVIER.

Soit!... Madame, j'aime de toute mon âme mademoiselle votre fille, et je vous prie de m'accorder sa main.

SIMONET.

Vous aimez ma fille! tiens! Et, elle, vous aime-t-elle?

MADAME SIMONET.

Dispensez-la de répondre, mon ami; elle m'a fait ses confidences.

SIMONET.

A vous! prenez garde! si je devenais jaloux! j'en suis bien capable.

SUZANNE, se mettant entre eux et leur prenant la main.

Non, père! tu ne pourras pas l'être ; maintenant tu ne quitteras plus ma mère, et c'est à vous deux, assis l'un près de l'autre et la main dans la main, que je ferai mes confidences.

SIMONET, s'essuyant les yeux.

Allons, décidément, j'ai plus de bonheur que je n'en mérite : j'ai d'excellents enfants et je crois même... qu'au fond ma femme est bonne. (A Olivier.) Allez, je vous donne Suzanne. (Avec fieté.) Dire que bientôt je serai grand-père *!

* Laure, Julio, Aristide, Simonet, Suzanne, Olivier, madame Simonet.

FIN

Imprimerie L. Toinon et Cᵉ, à Saint-Germain.